APR 15 1948

ANNÉE AVRIL 1948 N° 4

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

ÉDOUARD DALADIER : Le Parti communiste italien et les Élections d'Avril

ROBERT NATHAN : L'Étoile du Matin (I)

ANATOLE DE MONTESQUIOU : Souvenirs de la Campagne de Russie

FRANÇOIS MAURIAC : Passage du Malin (Fin)

JACQUES PERRET : Arrangement pour le Théorbe

JEAN SARMENT : Le Livre d'or de Florimond

RÉMY CAYROL : Tableaux du Venezuela

ROGER CAILLOIS : Vanité de la Littérature de Révolte

BERTRAND DE JOUVENEL : Le Drame de Prague

JEAN-LOUIS VAUDOYER : Turner à l'Orangerie

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 100 FRS

SOMMAIRE

		Pages
ÉDOUARD DALADIER	Le Parti communiste italien et les Élections d'Avril	3
ROBERT NATHAN	L'Étoile du Matin (I)	9
ANATOLE DE MONTESQUIOU	Souvenirs de la Campagne de Russie. ..	34
FRANÇOIS MAURIAC	Passage du Malin (Fin).	64
JACQUES PERRET	Arrangement pour le Théorbe.	73
JEAN SARMENT	Le Livre d'or de Florimond	97
RÉMY CAYROL	Tableaux du Venezuela.	105
ROGER CAILLOIS	Vanité de la Littérature de Révolte	125
BERTRAND DE JOUVENEL	Le Drame de Prague	132
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Turner à l'Orangerie	139
GÉRARD BAUER	Le Théâtre..	145
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	151
	Notes et Chronique bibliographique.	162

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

ROUEN DÉVASTÉ

par **André MAUROIS**

de l'Académie Française

LA FEMME DU COLONEL

par Somerset MAUGHAM

M. DE CHARETTE

GÉNÉRAL INVISIBLE

par Gilbert DUPÉ

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.000 francs**

Six mois (6 numéros) : **500 francs**

Étranger : Un an : **1.120 francs** ; Six mois : **560 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

LE PARTI COMMUNISTE ITALIEN ET LES ÉLECTIONS D'AVRIL

De la nébuleuse occidentale, un monde nouveau commence à surgir. L'organisation de l'Europe de l'Ouest n'est plus une chimère, et l'entente enfin réalisée sinon sur la solution du problème allemand, du moins sur l'Allemagne située de ce côté-ci du rideau de fer, a permis l'accord de Londres, entre Paris, Londres et Washington, puis le succès des Conférences de Bruxelles, où la Belgique, la Hollande et le Luxembourg ont obtenu que la nouvelle alliance fût valable, non seulement contre une agression allemande, mais contre toute agression. Ainsi commence à s'édifier un solide rempart contre le pan-slavisme conquérant.

Mais l'Europe occidentale serait singulièrement incomplète et affaiblie si elle ne comprenait pas aussi l'Italie, une population laborieuse de plus de quarante-cinq millions d'habitants, la grande péninsule qui, par ses provinces du Nord, est si fortement engagée dans l'Europe centrale et, par ses territoires du Sud, commande les grandes routes maritimes qui relient le pétrole de l'Orient à Gibraltar et à l'Atlantique. A cet égard, la conclusion si heureuse de l'accord économique franco-italien du 20 mars, qui prépare les voies à l'union douanière des deux grands pays latins, est une étape décisive dans la reconstruction de l'Europe. Mais la question est de savoir si les résultats des élections italiennes, qui auront lieu le 18 avril, favoriseront une évolution si riche de promesses, ou viendront, au contraire, la compromettre à jamais.

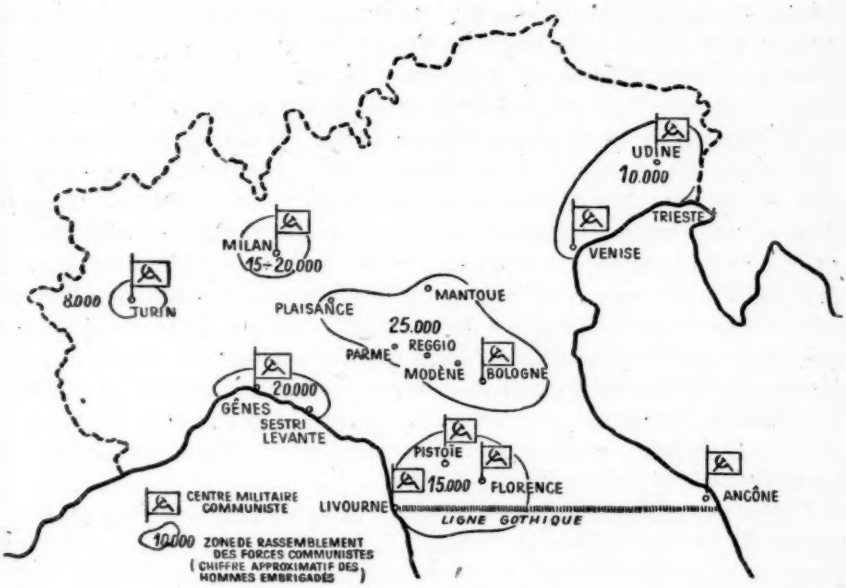
Le 18 avril, vingt-neuf millions d'Italiennes et d'Italiens, qui auront à cette date vingt et un ans, voteront aux élections à la Chambre des Députés. Tous ceux qui auront alors vingt-cinq ans accomplis, c'est-à-dire environ vingt-cinq millions et demi de personnes, voteront en outre pour le Sénat. Un très grand nombre de partis sollicitent leurs suffrages. Communistes et socialistes ont organisé un Front populaire national, auquel se sont joints des partis moindres, des formations dites « indépendantes », des « personnalités » diverses qui n'appartiennent pas officiellement à un parti, n'en portent pas l'uniforme, mais jouent le rôle de « sympathisants ». Le Parti communiste italien est l'animateur et le maître de cette coalition. Il combat avec énergie le plan Marshall au nom de l'indépendance nationale, et les institutions de la démocratie occidentale au nom de l'anti-capitalisme. Bien entendu, il n'est pas question dans sa propagande de marxisme, et encore moins de Kolkhozes. En juin 1946, aux élections de la Constituante, communistes et socialistes comptaient ensemble neuf millions de suffrages, contre huit millions huit cent mille à la démocratie chrétienne. Leur bloc compact, ardent, fortement discipliné, exerce aujourd'hui sur les masses et sur les intellectuels un attrait considérable.

En face de cette coalition, les adversaires du communisme se sont révélés impuissants à former un Front unique, un grand Rassemblement démocratique et national. Il y a un grand parti, le Parti démocrate chrétien, énergiquement soutenu par le Vatican et par le haut clergé, qui a pris résolument position contre le communisme, le cardinal Schuster, archevêque de Milan, invitant même son clergé à refuser l'absolution aux militants du parti. Deux partis moindres, le Parti républicain italien et le Parti socialiste des Travailleurs, qui participent au Gouvernement avec la démocratie chrétienne, ont cependant formé des listes indépendantes. Pourtant, les trois partis ont une plate-forme commune, la défense de la liberté et de la démocratie et l'adhésion au plan Marshall, et leur propagande a reçu, des événements récents de Prague, un vigoureux stimulant. Il existe, enfin, quelques groupes peu importants de droite, modérés ou extrémistes, dont il est impossible de prévoir s'ils pourront exercer une influence réelle sur l'issue de cette bataille politique décisive.

Quel en sera le résultat? Aussi bien dans les Ambassades étrangères à Rome qu'au Vatican, on croit que l'écart des voix entre les communistes et leurs adversaires sera faible, 5 p. 100, dit-on communément, en faveur des uns ou des autres.

Si la coalition communiste et socialiste l'emporte, l'Italie deviendra à son tour, par des moyens légaux accompagnés d'opérations de police et servis par une méthodique « épuration », un État totalitaire et policier. Le rideau de fer s'abattra sur les Alpes et sur la Riviera, et peut-être un jour des armées russes y feront leur apparition. Si cette coalition est au contraire vaincue dans la lutte électorale, se résignera-t-elle à cet échec, ou prendra-t-elle sa revanche par une action révolutionnaire dans les

provinces où elle aurait eu le plus de suffrages, ou même la majorité, Italie du Nord ou Italie du Sud? Telle est la question que l'on se pose à Rome. Aussi étudie-t-on avec quelque anxiété les « forces d'action » du Parti communiste italien.



Quelles sont-elles? Le croquis que nous reproduisons ici représente, d'après leurs adversaires, le groupement de ces « forces d'action » dans les diverses régions situées au nord de ce que l'on appelle la « ligne gothique ». Les effectifs sont ceux des communistes que l'on croit en mesure de déclencher et de poursuivre cette action révolutionnaire dont on parle avec insistance dans toute l'Italie.

Il faut, en effet, distinguer entre le Parti lui-même et son activité normale, d'une part, son organisation para-militaire d'autre part.

Le Parti communiste italien comprend près de deux millions de membres inscrits dans les cellules de base reliées entre elles selon une hiérarchie qui correspond sensiblement à la structure administrative de l'État, communes, provinces, régions. Il est, par ses effectifs, le Parti communiste le plus nombreux d'Europe. En outre, il exerce une autorité incontestable sur l'« Union des Femmes italiennes », présidée par Rita Montagnano, femme de Togliatti, secrétaire général du Parti communiste italien. Enfin, il est le véritable animateur de la Confédération générale du Travail, extrêmement puissante, surtout dans l'Italie du Nord.

Le chef du Parti est Togliatti, de son vrai nom Ercole, ancien vice-président du Komintern, et citoyen soviétique. Il a passé quatorze années de sa

vie en Russie et jouit de l'estime et de l'amitié de Staline. On raconte à Rome qu'en 1943, lorsqu'il s'agissait de choisir à Moscou le chef communiste qui serait envoyé en Italie, Staline convoqua Togliatti et Griego, et leur posa la question : « Comment ferez-vous pour faire triompher le communisme en Italie ? » Griego aurait répondu qu'il combattrait immédiatement la monarchie. Togliatti, au contraire, répondit qu'il pactiserait d'abord avec elle pour mieux l'abattre ensuite, et ce fut lui qui fut choisi. Dans le mépris général où ils tiennent les Occidentaux, même communistes, les Russes font cependant une exception pour ceux d'entre eux qui, ayant vécu plusieurs années en Russie, sont ainsi teintés de slavisme.

Togliatti est d'ailleurs d'une remarquable intelligence, un tacticien rusé, et son action sur les masses est considérable. Il a notamment organisé dans toute l'Italie, surtout depuis le mois de novembre dernier, les « Congrès de gestion », nous dirions les Assemblées des Comités d'entreprise, destinés à assurer l'emprise des ouvriers communistes sur l'industrie italienne. Ces « Congrès » dressent les « Cahiers de revendications » qui sont de nature à gagner au Parti beaucoup d'ouvriers d'abord indifférents. Ils permettent aussi d'opérer patiemment une sélection parmi les ouvriers communistes eux-mêmes, de choisir, parmi eux, les hommes les plus énergiques et les plus résolus, qui seront ensuite englobés dans les organisations para-militaires du Parti.

Togliatti excelle aussi dans la pratique de la fameuse tactique du Cheval de Troie. Il prodigue les appels à la liberté et à la démocratie, qu'il s'agit au contraire de détruire, et les exhortations aux intellectuels, qu'il s'agit précisément d'asservir. Il n'hésite pas à montrer qu'il existe des affinités entre le communisme tel qu'il le présente et ce qu'il appelle « le fascisme de gauche ». Le but est de recruter le plus grand nombre possible d'électrices et d'électeurs. Tout sera facile ensuite.

A l'abri du paravent démocratique et national, l'organisation paramilitaire du Parti communiste italien se poursuit avec méthode. Les hommes résolus sont groupés en centuries, « centuries ordinaires », ou encore « de masse », et « centuries d'action immédiate », spécialisées dans les actions de rues, dans la conquête et l'occupation des édifices publics, des gares, des centraux téléphoniques et télégraphiques, ainsi que des postes émetteurs de radio, des centrales thermiques et électriques. Les « centuries d'action », groupées dans les régions principales, comme le montre le croquis, sont fortement encadrées.

En déclarant ouverte la campagne électorale le 10 février dernier, le porte-parole du Gouvernement italien annonçait l'adoption de mesures spéciales : l'interdiction de toute association organisée militairement, l'interdiction de distribuer des uniformes aux adhérents des partis politiques, l'interdiction du port, du recel, de la non-déclaration des armes, l'obligation de déclarer tout étranger vivant sous le toit ou travaillant dans une entreprise de citoyens italiens.

Mais trois jours après, le 13 février, M. Scelba, ministre de l'Intérieur,

précisait, au cours d'une interview accordée au *Giornale d'Italia*, que la police avait saisi beaucoup d'armes, dont la plupart appartenaient à des communistes italiens, que de nombreux « agents de désordre étrangers » étaient abrités par eux et qu'enfin se poursuivait le recrutement de jeunes gens destinés à former les centuries communistes. Il n'est pas douteux, d'après les services du Ministère de l'Intérieur, qui luttent contre elles, qu'une active contrebande d'armes s'exerce par mer et aussi par les frontières de la Vénétie Julienne.

Dans cette dernière région, on a surpris, à de nombreuses reprises, l'infiltration de communistes de nationalité italienne, venant de Fiume et de la Dalmatie, ainsi que celle de communistes yougoslaves, qui parlent d'ailleurs parfaitement le dialecte vénitien. Le Kominform a son siège à Belgrade, et il sait mieux que personne ce que représenterait pour lui la conquête communiste de l'Italie.

On prétend à Rome que plusieurs milliers de soviétiques sont frauduleusement entrés en Italie, parmi lesquels se trouveraient des officiers russes et des « partisans » yougoslaves. Togliatti et Longo ont, bien entendu, protesté avec indignation aussi bien contre l'interview du ministre de l'Intérieur que contre le décret du 14 février qui a édicté de sévères mesures, notamment des peines de réclusion, à l'égard des organisateurs des associations para-militaires. Il n'en est pas moins vrai, observe le *Giornale d'Italia*, que les uniformes commandés à Vérone, pantalon kaki, tricot bleu et foulard rouge, ont fait leur apparition d'abord à Palerme, puis dans les Pouilles, enfin dans toute la péninsule.

Le goût de l'uniforme est sans doute spécifiquement italien. Le fascisme avait su particulièrement le flatter. Mais dans le centre de l'Italie, et surtout dans la Lombardie, il s'agit de choses plus sérieuses. Une véritable organisation para-militaire communiste a été mise au point dans cette région dont on connaît l'importance dans la vie nationale. Il est certain que le parti politique qui aurait en main la Lombardie aurait la direction des événements.

Dans la région de Milan, selon de nombreux renseignements qui sont parvenus aux autorités italiennes, les centuries communistes sont échelonnées sur deux lignes périphériques hexagonales qui ont pour centre la capitale de la plaine du Pô. Elles passent à l'est, et légèrement en dehors du fleuve Adda, à l'ouest légèrement en dehors du Ticino. Entre ces deux lignes sont établis les postes de commandement principaux. Ils peuvent contrôler toutes les voies routières et ferroviaires qui convergent vers Milan. On note, depuis quelques semaines, une activité exceptionnelle dans les cellules des usines lombardes.

« Je connais assez bien l'organisation et l'outillage du Parti communiste, dit le ministre de l'Intérieur, Scelba, pour penser qu'il s'organise pour employer des moyens même extra-légaux, afin de conquérir le pouvoir si l'occasion s'en présentait. Tout l'ensemble de son appareil montre que ce parti ne se trouve pas sur un plan démocratique. Il n'a jamais dit qu'il

voulait renoncer aux méthodes révolutionnaires. Le fait de savoir s'il les emploiera ou non ne dépendra pas seulement de sa volonté, mais aussi des forces de l'État. »

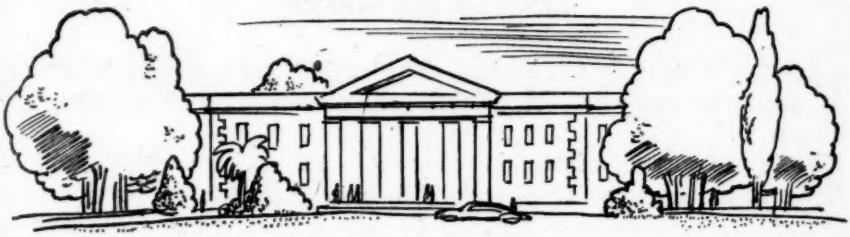
On sait que les traités n'ont laissé à l'Italie que de faibles effectifs militaires. Il a donc fallu accroître les forces de police. La plus importante est le Corps des « Carabinieri », récemment porté à quatre-vingt mille hommes. Le nombre des agents a été accru. Les uns et les autres sont pourvus d'armes automatiques. La police des routes a été portée à deux mille sept cents unités bien équipées. Le Gouvernement dispose ainsi d'environ cent cinquante mille hommes, sur lesquels il croit pouvoir compter. La surveillance des frontières a été renforcée ; des centres de rassemblement et des postes de commandement ont été organisés dans la région de Milan ; un service spécial d'information, chargé uniquement de surveiller le Parti communiste, a été créé dans le Corps des Carabiniers, qui paraît être la véritable garde de la République italienne.

Cependant, les événements de Tchécoslovaquie et le coup d'État de Prague ont développé un certain pessimisme en différents milieux de la capitale italienne. La facilité avec laquelle il s'accomplit, sans aucune réaction efficace de la part des Puissances occidentales dont les armées d'occupation en Allemagne étaient si proches de la frontière tchèque, a fait en Italie une impression profonde.

La démocratie chrétienne et ses alliés au Gouvernement, Parti socialiste de Sarraget, Parti républicain, triompheront-ils aux élections ? Certains croient, notamment dans les sphères catholiques de Rome, que le bloc communiste et socialiste réunira entre 50 et 60 p. 100 des voix dans l'Italie du Nord, et que ce sera l'inverse dans le Latium et l'Italie du Sud. Dans ce cas, ne pourrait-on assister à la proclamation d'une « République populaire » dans la plaine du Pô, avec Milan pour capitale ? L'hypothèse n'est pas exclue. D'ailleurs, si la démocratie chrétienne triomphe, pourra-t-elle, sans appui extérieur, éviter la répétition à Rome du coup de Prague ?

Le meilleur soutien que les États-Unis, qui souhaitent la défaite du Parti communiste italien, pourraient donner aux partis de la démocratie serait, dit-on à Rome, l'élaboration d'un plan de défense effective de l'Europe occidentale. Alors seulement, fait-on observer, les millions d'Italiens qui n'adhèrent à aucun parti, mais que l'ardeur de la propagande du Parti communiste et les manifestations de sa force impressionnent, auraient le courage de manifester pleinement leur hostilité à la domination totalitaire. Ce sont précisément ces Italiens qui forment, en réalité, le facteur décisif des élections prochaines. A quoi bon le plan Marshall, si l'Union soviétique peut, comme autrefois Hitler, écraser la démocratie dans les pays d'Europe, les uns après les autres ? La liberté de l'Italie n'est-elle pas devenue aujourd'hui essentielle à la sécurité américaine ?

EDOUARD DALADIER



L'ÉTOILE DU MATIN

I

Ce fut le 2 mai, dans la matinée, que Robert Whittle, professeur d'histoire au collège de Caraway, décréta que la fin du monde était proche. Les premiers bourgeons du printemps venaient d'éclore. Dans la rue des Ormes, ils commençaient tout juste d'éclater et les cytises des pelouses étaient en fleurs. L'atmosphère douce du matin, la délicate lumière, une légère brume, jaune comme le bouton d'or au soleil, bleue comme le bleuet dans l'ombre, baignaient les rues tranquilles de Rivertown et le terrain de jeux du collège de Caraway, où les jeunes gens, filles et garçons, portant leurs livres comme autant de piles de briques, passaient, allant d'une classe à l'autre dans un rêve matinal.

La chose n'était pas seulement proche, pensait M. Whittle, elle était imminente ; pour ainsi dire à la portée de la main.

Il s'assit pour prendre son petit déjeuner et regarda sa femme, Amanda, et Lucinda, sa fille, licenciée de l'école en raison de l'épidémie de varicelle qui sévissait dans sa classe. A la pensée qu'ils n'avaient plus longtemps à être ensemble, tous les trois, il ressentit une panique passagère et une impression d'intense regret. Et pourtant, à quoi bon se leurrer ?

— Au revoir, dit-il.

Sa femme leva la tête, surprise.

— Faut-il donc que tu t'en ailles si tôt ? demanda-t-elle.

M. Whittle ne répondit pas immédiatement. Les plus grands physiciens du pays, les chefs de l'armée et de la marine, tous s'accordaient pour dire que la fin du monde était proche, qu'elle n'était qu'une affaire de temps. Ils n'étaient cependant pas d'accord sur la date, beaucoup d'entre eux considérant que le phénomène ne se produirait qu'après leur mort ; à ceux-ci, M. Whittle affirmait qu'ils prenaient leurs désirs pour des réalités. Les Anglais étaient les seuls à croire que rien ne pouvait arriver à l'Empire britannique.

Levant les yeux de son journal, dont les manchettes ne signalaient que de mauvaises nouvelles, M. Whittle prit un ton grave et attendri pour déclarer :

— Notre sort est réglé, tout comme l'a été un jour celui des diplodocus et des hommes de Néanderthal, dont le dernier représentant fut probablement Gilgamesh, héros de la légende sumérienne écrite en l'an 4000 avant Jésus-Christ.

— Réglé? Notre sort? demanda Lucinda, en se penchant en avant pour suivre les exploits du détective Dick Tracy, sur la dernière page du journal de son père.

— Mais oui, dit-il, nous avons fait totalement fausse route. Nous avons appris à désintégrer l'atome, mais nous n'avons pas appris à nous entendre entre nous. Nous allons donc faire explosion tous ensemble.

— Robert, dit sa femme, veux-tu être sérieux un instant et me dire si tu préfères des côtelettes d'agneau ou de porc, pour le souper?

— Reste-t-il de la compote de pommes? demanda le professeur.

— Non, dit madame Whittle.

— Va pour l'agneau, alors.

Et un instant après, il ajouta :

— Jamais, de ma vie, je n'ai parlé plus sérieusement.

— Est-ce que nous allons mourir noyés comme au temps de Noé et du Déluge? demanda sa fille, les yeux rivés au dos du journal.

— Pas cette fois-ci, dit M. Whittle. Cette fois-ci, nous allons sauter comme des pétards.

— C'est ça qui serait épatant, dit Lucinda, qui ne prêtait pas grande attention à ce que son père était en train de dire.

Et elle ajouta avec satisfaction :

— Dick Tracy a encore des ennuis.

Soupir de madame Whittle.

— Il faut que j'achète à cette enfant de nouvelles robes pour l'été, dit-elle. Elle a encore grandi ; rien ne lui va plus.

— Oh, flûte! grogna Lucinda.

— Est-ce que sa vieille robe ne lui suffit pas pour se faire désintégrer? demanda M. Whittle, sur un ton légèrement irrité.

— Si, probablement, répliqua sa femme ; mais si nous devons exploser tous ensemble, il est inutile de chercher à faire des économies, tu ne trouves pas?

Madame Whittle avait l'âme pratique, et sa devise était qu'il fallait tirer le meilleur parti possible de ce qu'on avait ; au nombre de ses biens figuraient M. Whittle, sa fille, sa maison de sept pièces, hypothéquée, le coupé Chevrolet modèle 1937 et le mince traitement de son mari. Il est vrai qu'au bout de vingt ans d'efforts, M. Whittle aurait droit à une retraite, mais madame Whittle ne comptait pas vivre jusque-là. Non qu'elle escomptât la fin du monde ; le monde, pensait-elle, durerait plus longtemps qu'elle. Mais parfois, la nuit, étendue dans l'ombre aux

côtés de M. Whittle qui ronflait doucement, elle s'imaginait être la proie d'une incurable maladie, le cancer par exemple, ou de quelque affection inconnue. « La mort, pensait-elle, la voici ; je ne puis pas y échapper. De la minute où je suis née, je ne pouvais plus lui échapper, quoi que je fasse. Je ne suis qu'une souris prise au piège. » Elle se sentait alors remplie de pitié pour elle-même, pour M. Whittle et pour Lucinda ; il lui fallait chanter pour se remonter le moral. Tout bas, afin de ne pas réveiller M. Whittle, elle chantonnait : « Hélas, pourquoi faut-il qu'avec la rose s'évanouisse le printemps ? » Parvenue à la note la plus haute, elle se contentait de l'imaginer.

Le lendemain matin, elle se sentait de nouveau en forme et d'attaque.

D'autres fois encore, au cours des longues soirées de printemps, alors qu'une douce odeur de terre humide l'environnait et que les rouges-gorges s'affairaient sur la pelouse, elle pensait que depuis bien des années les amoureux avaient contemplé le printemps, vu les feuilles se déployer et les lilas fleurir, et que tous avaient connu la vieillesse et la mort... sans pour cela que les oiseaux eussent cessé de chanter ni les roses de fleurir. Cette pensée la rendait triste et la réconfortait tout à la fois. Mais lorsqu'elle avait essayé d'en toucher un mot à M. Whittle, celui-ci s'était montré très au courant de la question.

— Le sens de la continuité dans l'existence était très fort chez les Anciens, dit-il, en particulier chez les Chinois. Les Grecs, en revanche, étaient égocentriques et ne pratiquaient pas, comme les Romains, l'adoration de leurs ancêtres.

L'explication frappa madame Whittle comme étant un peu sèche, au regard des sentiments qu'elle avait essayé d'exprimer.

Quant à Lucinda, la mort était pour elle dénuée de toute signification et ne concernait que les autres. Cependant, lorsqu'elle se rendit compte que le monde entier pourrait bien éclater, elle eut un pincement de cœur :

— Bigre.

L'idée que, dans ce cas, elle raterait les grandes vacances venait en effet de lui passer par l'esprit.

Lucinda vivait dans l'immédiat, pour les petits plaisirs avidement goûtés et bientôt oubliés, pour le soudain moment de joie... pour les longues heures d'attente. A l'idée d'un nouvel essayage, elle eut une sensation de dégoût proche de la nausée.

— C'est tellement la barbe, s'exclama-t-elle. Il faut rester debout et puis encore debout.

— Qu'as-tu donc de si important à faire ? demanda madame Whittle.

Tout et rien. Il y avait Marianne et Hélène, ses amies qui habitaient en bas de la rue ; les trois jeunes filles pourraient s'amuser ensemble à des jeux, lire des illustrés, ou simplement faire les cent pas en songeant combien il était important, passionnant, de grandir. Et puis, il y avait le nouveau camarade, Ralph Wender, qui habitait la maison du

coin. Quatorze ans et pas un poil de barbe. Il était nouveau, celui-là, c'est-à-dire qu'il restait à explorer... En fait, il était aussi gauche et mal dégrossi qu'un jeune veau. Il y avait enfin le printemps, frais, léger, suave et aussi plein de rêves qu'une assiette de gâteaux. Rêver était en soi une occupation. Une occupation importante, sans contredit...

Madame Whittle connaissait sa fille, et compatissait ; elle se rappelait ses douze ans et ce qu'était la vie pour elle à cette époque. A trente-deux ans, elle connaissait maintenant les obligations de la femme d'intérieur et en avait assez de défaire des ourlets. D'ailleurs, il ne restait plus d'ourlet à défaire.

— Ce qu'il faut, à mon avis, dit-elle, c'est une simple cotonnade ; quelque chose de lavable.

— Est-ce que je ne pourrais pas me faire faire une jupe-ballon, comme Hélène ? demanda Lucinda.

— Bien sûr que non, dit madame Whittle, le père d'Hélène est vice-président d'une banque, ne l'oublie pas.

Par-dessus les assiettes du petit déjeuner, M. Whittle contemplait pensivement sa famille. C'était vrai, il ne leur avait pas donné grand' chose — bien qu'il eût fait son possible. Il se demanda sur le moment s'il avait fait tout son possible ; qu'aurait-il donc pu faire de plus ? Il avait espéré mieux que le collège de Caraway, mais ses espoirs avaient été déçus. Après tout, il gagnait sa vie et avait acquis, dans une certaine mesure, la considération d'autrui — pas autant de considération, bien sûr, que le père d'Hélène, vice-président du Crédit Agricole, qui allait tous les matins à son travail dans sa propre Cadillac. Pourtant, il en fallait bien, des professeurs ! Tout était donc fini — ou presque. Il allait falloir plier bagages. Il n'y aurait bientôt plus de collège, plus de banque, plus de vice-président de quoi que ce soit. M. Whittle pensa au Dr Amadeus Thirkel, directeur du collège de Caraway ; cela lui donnerait un coup, au Dr Thirkel, de ne plus être directeur — de n'être plus qu'une petite fumée, quelque part dans l'espace.

L'esprit de M. Whittle se perdit alors dans de confuses spéculations. Comme il était difficile de concevoir le néant ; d'imaginer, par exemple, que nul n'aurait plus le souvenir du passé. Pensez donc : la musique, l'alphabet et la soupe au vermicelle qui disparaîtraient purement et simplement, sans que nulle part on y fît plus allusion — et après une existence si courte, géologiquement parlant. Toutes les connaissances humaines, de la roue à la pénicilline. Et l'amour, le murmure et le rêve, le baiser, le soupir, les mains jointes, le jeu savant des membres et des jointures ; l'œil pour voir, le nez pour sentir, la langue pour goûter, la miraculeuse organisation des nerfs... Tout cela allait donc, comme le temps, s'évanouir dans l'infini...

Oublié, le printemps, ses lilas et ses pissenlits ! Oubliés, Winston Churchill et les discours de Cicéron !

Tout comme avait sombré dans l'oubli le chant d'amour du dronte. Si tant est que le dronte eût jamais existé.

— Désolée, pour la compote de pommes, dit madame Whittle. Si tu en désires, j'essayerai d'en racheter, bien que personne en ville ne semble plus en vendre.

— Nul ne se rappellera même plus ce que c'était que la compote de pommes, dit froidement M. Whittle.

Coup d'œil acéré de madame Whittle ; son mari, par instants, savait être bien irritant.

— Dis donc, est-ce que cela va durer longtemps ? fit-elle. Je t'ai posé une simple question. Faut-il acheter de la compote de pommes ?

— Excuse-moi, dit humblement M. Whittle. J'avais l'esprit ailleurs. Mais bien sûr, achète, achète si tu le peux.

Madame Whittle se retourna vers sa fille.

— File dans ta chambre, Lucinda, dit-elle vivement. Va faire ton lit. J'ai besoin de causer avec ton père.

Elle se mit alors à desservir la table, mais, avant de quitter la pièce, lança :

— Crois-tu qu'il soit bon de mettre de telles idées dans la tête de cette enfant ?

M. Whittle regarda sa femme d'un air surpris.

— Quelles idées ? demanda-t-il.

— Toutes ces histoires de fin du monde.

— Mais je t'assure, dit M. Whittle, ce ne sont pas du tout des histoires.

— Soit, mais à quoi bon lui donner des attaques de nerfs ?

— Des attaques de nerfs ? s'exclama M. Whittle au comble de l'ahurissement. Lucinda ne m'écoute même pas.

— C'est possible, mais elle n'en aura pas moins des cauchemars. On est émotif, à son âge, voyons.

Les bras chargés d'assiettes, madame Whittle se dirigea vers la cuisine, mais, sur le pas de la porte, elle fit volte-face et jeta à son mari un coup d'œil interrogateur.

— Ainsi, tu crois vraiment à la fin du monde ?

M. Whittle acquiesça gravement. Amanda, pensa-t-il, paraissait aussi jeune que lorsqu'il l'avait épousée. Étonnant, cela. Elle avait peut-être pris un peu d'embonpoint, mais il s'y était habitué ; d'ailleurs, une gaine l'aidait à garder sa ligne. Il remarqua qu'elle avait toujours les mêmes fossettes lorsqu'elle souriait.

— Ce n'est qu'une affaire de temps, dit-il. Les moyens matériels sont là.

— Dans ce cas, dit Amanda, nous devons, à mon avis, faire exactement ce qui nous plaît et nous amuser jusqu'à plus soif.

Sur cette bizarre remarque, elle gagna la cuisine et ferma la porte derrière elle, laissant son mari occupé à contempler par la fenêtre la lumineuse matinée de printemps.

II

La classe d'histoire s'engourdissait. Au programme : étude générale de la période allant de la chute de Rome à la Révolution française. L'heure printanière s'écoulait en une douce somnolence. Au dehors, des voix d'étudiants retentissaient sur la pelouse fraîchement tondue et le gravier crissait sous les pas. Le ciel, d'un bleu pâle, déversait sur Rivertown sa tranquille lumière.

M. Whittle, assis à son bureau, contemplait ses élèves du haut de l'estrade. Il voyait des têtes penchées sur leurs notes, des crayons attentifs ou affairés, des chevilles croisées gainées de coton ou de laine. Il voyait les chemises bariolées des jeunes gens, cols ouverts et pans au vent, les chandails et les jupes des jeunes filles, aux couleurs plus passées ; chevelures sombres ou claires, flots de rubans, chaussures éculées, doigts tachés d'encre, cahiers ; et puis, de temps en temps, une face tendue vers lui, fermée ou réceptive. Il voyait des yeux et des nez, mais ne pouvait lire ni dans le cœur, ni dans l'esprit de ses étudiants.

Pourtant, pensa-t-il, pourquoi faut-il que cette idée me déprime ? Lisent-ils dans mon esprit, eux ? Certes non, et c'est tant mieux, car ils n'y trouveraient que matière à de sérieuses alarmes.

— En France, dit-il, les écrits de Voltaire et de Rousseau avaient déjà éveillé un vif intérêt pour les idées nouvelles.

Les crayons allaient, les lignes s'ajoutaient aux lignes.

Que pensait-il, lui, à cet âge ? à dix-huit, à dix-neuf ans ? la vie... l'énergie bondissante, tel le saumon en plein courant... le souhait jeté au vent comme la graine du chardon... le cœur vibrant, les flots de joie... A quoi donc pensait-il, à présent ?

A la mort.

Comment ce changement avait-il pu se produire en si peu d'années ?

Oui. Comment ? Un jour, le monde débordait de lumière et d'espoir ; le lendemain, espoir et lumière étaient éteints. D'une façon à la fois soudaine et furtive, au prix de multiples efforts, tendus vers la préservation de leur propre existence, les hommes avaient appris à plonger leurs ennemis dans les nuages radio-actifs, dans les gaz délétères et les tourbillons destructeurs. Paradoxe issu du désespoir, car, en cherchant à détruire les autres, ils avaient travaillé à leur propre perte.

Seul un cœur ferme, seul un esprit éclairé et équilibré devraient disposer de telles connaissances. Mais l'esprit des hommes n'avait pas changé : il était aussi encombré de gravier qu'un gésier de poulet.

Le regard de M. Whittle vint se poser sur la tête de Pénélope Andrews, assise au premier rang ; il remarqua la courbe gracieuse du cou juvénile, la poitrine ferme sous le chandail vert et tendu, les genoux arrondis sous la courte jupe écossaise. « Tenez, vous, Pénélope Andrews, se dit-il, de quoi votre cœur est-il fait, sinon de désirs et de tumulte ? Votre esprit

sait-il voir au delà d'aujourd'hui et de demain ? sait-il s'abstraire de lui-même — ou de quelque godelureau dont la chemise pend hors de son pantalon ?... »

Pénélope Andrews ne levait pas la tête. Son crayon parcourait le papier à vive allure, soucieux de ne rien laisser échapper. Elle venait d'entendre le professeur Whittle dire :

« Les combats que se livraient Français et Indiens dans les forêts d'Amérique du Nord étaient dérisoires, comparés aux guerres qui faisaient rage à travers le continent européen. »

Un court instant, Pénélope Andrews laissa apparaître entre ses lèvres une petite langue chaude et rouge comme fraise au soleil. Il lui faudrait se renseigner sur le sens du mot « dérisoire ».

M. Whittle pensa à sa femme Amanda, qui était jeune, elle aussi, à l'époque où il l'avait rencontrée. Il se remémorait le délicieux tourment de leur première année, la joie intense et la souffrance qui avaient marqué leur idylle...

Pourquoi donc Amanda avait-elle dit : « Faisons exactement ce qui nous plaît et amusons-nous jusqu'à plus soif... » ?

Vers quoi votre cœur aspire-t-il, Pénélope Andrews ? A l'ombre du soir, embaumée par l'herbe odorante et peuplée du dernier chant des oiseaux ? A la colline venteuse et ensoleillée ou au clapotis de l'eau du lac ? Ou bien veut-il jouir de sa jeunesse, qui, telle une aile de papillon, dérive dans la lumière... pour voguer au gré des courants chauds de l'atmosphère, pour tout ignorer, tout oublier, hormis la joie de ressentir, de désirer, d'étreindre... ?

Un abîme, plus large que la nuit étoilée, semblait s'ouvrir entre elle et lui, pour les séparer. Nous n'avons pas même en commun le goût de l'histoire, pensa-t-il ; quant à ce que je puis vous avoir appris, vous ne vivrez pas assez longtemps pour en savoir le prix.

Pénélope Andrews rentra le bout de sa langue. Il n'y avait rien de plus ennuyeux que l'histoire — cette histoire des temps passés. Qui se souciait du passé... du passé des autres, surtout ? Aujourd'hui seul comptait l'instant présent qui faisait chanter dans sa tête le refrain des chansons en vogue, qui communiquait à ses genoux le mouvement et le rythme des derniers pas de danse, qui imprimait dans son esprit et dans son cœur l'image d'un jeune homme aux cheveux bruns : Marvin Greene, le frère de Marianne Greene — Marvin l'insouciant, le hardi, le divin...

Si seulement ce cours d'histoire voulait bien finir, elle pourrait enfin gagner la classe de math en compagnie de Marvin en faisant le grand tour par le gymnase et Dakin Hall...

Elle leva la tête, les yeux embués de rêve, pour constater que le professeur Whittle avait les yeux fixés sur elle. Elle en fut déconcertée ; rougissante, elle abaissa le regard vers ses genoux ; sa jupe était-elle relevée ? L'instant d'après, elle releva les yeux et regarda M. Whittle à travers ses longs cils obscurs.

Il avait toujours les yeux rivés sur elle, un regard étrange... insondable, se dit-elle. Drôle de petit homme, pensa-t-elle, plus petit que Marvin et, bien sûr, infiniment plus vieux. D'âge à être son père, sans aucun doute. Que désirait-il? Pourquoi cet air pensif? Pathétique créature!

Elle leva la tête et deux grands yeux d'or dévisagèrent soudain M. Whittle.

Celui-ci parlait de la réunion à Versailles des États Généraux de 1789, mais, en réalité, il disait adieu à l'humanité; sous couvert de la Révolution française, il apostrophait sa propre génération.

Vous aviez tout en main, s'écriait-il à part lui; tout ce qu'il vous fallait, c'était un cœur qui fût digne de votre tête. Songez à quel degré vous aviez poussé la découverte scientifique; vous étiez maîtres de la terre et des airs. Même la petite vérole avait dû s'avouer vaincue; vous aviez vaincu la maladie, la faim, la chaleur et le froid, la distance, le silence et le désert. Il ne restait que la peur, la haine et la mort; et ce sont elles qui ont finalement causé votre perte.

Était-ce donc la peine de mourir pour rester Anglais, ou pour empêcher les autres de devenir Russes, ou démocrates?

Vos pouvoirs s'étaient étendus au point de paraître d'essence divine. C'est vrai : vous aviez domestiqué l'éclair, réduit les éléments en esclavage, découvert le firmament, inventé la musique. Rien qui vous fût impossible, rien qui dépassât vos forces, sinon l'entente mutuelle, seul bien dont il n'ait pas été question.

Vous avez été cruels; et c'est finalement la cruauté qui a eu raison de vous. De tout temps grossiers, malfaisants et arrogants, vous êtes devenus des forcenés frappant à l'aveuglette. L'homme lui-même est devenu votre ennemi, à cause de la longueur de son nez, ou de la couleur de ses cheveux, parce qu'il avait plus d'argent que vous ou qu'il en avait moins... sous les prétextes les plus futiles, ou même sans raison aucune. Vous n'aviez oublié qu'une chose, c'est que vous-mêmes étiez des hommes.

Si vous n'aviez pas eu conscience de vos folies, il y aurait peut-être eu moyen de vous sauver; en vous révélant les conséquences certaines de votre conduite, on vous aurait si fort surpris que vous vous seriez amendés. Mais malheureusement vous avez été prévenus de longue date; vos propres journaux n'ont cessé de vous avertir. Il y a deux millions d'années, les diplodocus ont vu les leurs s'anéantir au sein des couches carbonifères, au milieu des hurlements et des mugissements, pour se laisser engloutir eux-mêmes quelques jours plus tard. Ils n'ont entraîné dans leur perte que quelques bêtes et insectes; vous, au contraire, vous anéantissez le système solaire.

— Ce jeune lieutenant d'artillerie, dit M. Whittle, tout haut cette fois, était Corse; il s'appelait Napoléon Bonaparte.

Ce fut à ce moment que ses yeux, qui jusque-là avaient erré au hasard, rencontrèrent le regard direct et pénétrant de Pénélope Andrews.

M. Whittle y fut tout d'abord insensible ; puis, soudain, son cœur bondit et vacilla, comme sous le coup d'une décharge électrique.

Un instant, M. Whittle demeura médusé. Il détourna ensuite la tête, cligna des yeux, s'éclaircit la voix, et reprit sa respiration ; il ne parvint cependant pas à chasser de son esprit ce regard direct qui semblait vouloir lui porter secours. Il ne savait s'il devait ou non regarder à nouveau miss Andrews ; il en avait envie, mais en était empêché par délicatesse et par la conscience de sa dignité ; il sentit que mieux vaudrait faire semblant de n'avoir rien remarqué.

Une cloche sonna quelque part dans le bâtiment, annonçant la fin de la classe, et M. Whittle ferma le livre qu'il avait devant lui.

— La fin du monde est proche. Vous pouvez disposer.

Gaîment, dans un bruit de chaises et de pieds remués, la classe se leva et vida les lieux sans se soucier de demander à M. Whittle ce que signifiait sa remarque.

— L'histoire du monde, dit mademoiselle Woyczinsky à son compagnon en passant la porte, c'est l'histoire de l'Église catholique.

Son camarade, un jeune gentleman du nom de O'Leary, dont le père était ouvrier minotier, répliqua simplement :

— L'histoire du monde sera écrite par la Russie.

Pénélope Andrews descendit à la hâte le grand escalier de pierre de la salle de conférences sans s'attarder à bavarder. L'instant d'après, en compagnie de Marvin Greene, elle déambulait le long du sentier qui contournait le gymnase, entre les buissons de cytises. Marvin avait grande allure dans sa chemise à carreaux verts, rouges et violets, ouverte au col et dont les pans flottaient hors de son pantalon. Ses cheveux bruns, enduits d'une préparation faite d'huile et d'eau de Cologne, brillaient au soleil et son visage exprimait une quiétude satisfaite. Ils allaient, les doigts dans les doigts, balançant entre eux leurs mains enlacées.

Il y avait dans la manière dont son compagnon lui tenait la main une sorte d'intention confuse qui fit frissonner la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu as, Marve ? demanda-t-elle doucement.

— Rien.

C'était vrai : tout allait très bien ; mais, en même temps, tout allait de travers : il commençait tout simplement à se lasser d'elle. Ce n'était pas sa faute à elle, et il n'en était pas lui-même conscient ; le fait était qu'il avait besoin de nouveau, d'une conquête moins belle peut-être, mais plus tentante. Le printemps était la saison du renouveau, de la chasse et du danger ; le seul danger qui le menaçât, s'il continuait à fréquenter Pénélope, c'était d'être obligé de l'épouser. Or Pénélope, c'était un lapin de chou.

Elle dégagea doucement ses doigts. Qu'ils avaient donc l'air bête, ces cytises, avec leurs pauvres petites fleurs jaunasses... La matinée

s'annonçait comme une succession terne et interminable d'heures lugubres...

— Alors, dit Marvin, de quoi est-ce que le père Whittle a parlé aujourd'hui ?

— Je ne sais plus, dit-elle.

Le père Whittle... ! Le professeur avait rougi, imperceptiblement, lorsqu'elle l'avait regardé. Il devait bien avoir trente-cinq ans — peut-être même quarante ; était-il donc possible d'avoir des sentiments à cet âge ? Enfin... de penser aux femmes ? Elle secoua la tête, indignée, un peu scandalisée.

— Il a vaguement parlé de la fin du monde, dit-elle. Je ne sais pas très bien ce qu'il a voulu dire.

— Il essayait de faire le malin, tiens, dit Marvin. Tous les profs aiment à se rendre intéressants.

— Ça c'est vrai, dit Pénélope. La moitié du temps on n'y comprend rien du tout.

Elle resta un moment silencieuse, en communion spirituelle avec Marvin, qui était son idéal. Enfin, elle demanda timidement :

— Tu m'emmènes au cinéma, ce soir ?

Il détourna la tête, mal à l'aise.

— Eh bien, dit-il, je n'en sais trop rien. J'ai un rendez-vous avec des copains.

Pénélope hocha la tête ; elle s'était un peu attendue à une réponse de ce genre. Elle était malheureuse, et, sans trop savoir pourquoi, elle en rendait M. Whittle responsable. Il n'avait pas besoin de la regarder comme ça, pensa-t-elle.

Les hommes étaient tous impossibles.

En même temps, elle pensait avec plaisir que M. Whittle était peut-être, lui aussi, malheureux. Elle était impatiente de voir arriver le lundi et la prochaine classe d'histoire. Cette fois, pensa-t-elle, elle lui décrocherait un regard bien profond ; il était amusant de le voir rougir et détourner les yeux. Elle frémissait presque de se sentir un tel pouvoir — même sur des hommes de l'âge de M. Whittle.

Pourtant, si Marvin ne l'aimait plus, elle en aurait le cœur brisé.

III

Amanda était en plein nettoyage. Entourée de seaux, de balais, de chiffons et de pelles à poussière, la tête couverte d'un fichu, un vieux tablier noué autour de la taille, elle grattait, astiquait et époussetait toutes les pièces de la petite maison, y compris celle que M. Whittle aimait à considérer comme son bureau. Cette pièce, où il rangeait ses livres et ses papiers, où étaient exposés son diplôme de l'Etat d'Iowa, ses pipes et un vase d'argent que lui avaient offert les élèves de l'Ecole Gropper au moment où il avait quitté cette institution pour prendre ses

fonctions à Caraway, lui donnait une sensation, sinon de sécurité, du moins de continuité. Le plancher en était lavé tous les huit jours, comme tout le reste de la maison, car Amanda était très consciencieuse. Elle travaillait dur, non seulement par nécessité, mais aussi pour défier ses parents, qui n'avaient jamais approuvé son mariage et s'attendaient toujours, après quatorze ans, à le voir tourner mal.

Non, son mariage n'avait pas mal tourné ; mais, tandis que s'accélérait la fuite des années, il lui semblait durer plus par l'effet de l'habitude que par la joie ou tout autre sentiment. Amanda avait bien la sensation qu'elle se la rappelait, cette joie, comme elle se rappelait les étés de sa jeunesse, embaumés, sereins et lointains. Il y avait toujours des étés, mais elle devait reconnaître qu'ils avaient changé, tout comme ses cheveux qui, remarquait-elle, avaient foncé. Rien ne disparaissait jamais, pensait-elle ; les choses faisaient seulement semblant de disparaître. Prenez le jour et la nuit, par exemple : il suffisait, pour les voir renaître, d'attendre le lendemain matin ou le lendemain soir. La roue tournait, tournait, tournait sans fin.

Il était donc invraisemblable que le monde cessât d'exister, quoi que Robert pût en penser. Les opinions de son mari lui étaient d'ailleurs indifférentes. S'occupait-il de la maison ? Non. Alors ? Il faudrait comme d'habitude faire le ménage et la cuisine, n'est-ce pas ? Elle eut un petit sourire las à l'idée de ce que Robert dirait s'il ne trouvait pas son dîner prêt en rentrant chez lui ; il n'accepterait sûrement pas de rester sur sa faim et de se faire désintégrer, l'estomac vide.

Elle devait pourtant reconnaître que le monde avait changé depuis l'époque où elle était enfant. A genoux, devant une petite mare d'eau savonneuse, elle essaya de comprendre ce qui s'était passé.

D'abord, le monde de ses souvenirs lui avait semblé un monde de bienveillance et de liberté. Mais, à la réflexion, elle se demanda si elle n'était pas simplement trop jeune pour se rendre compte de ce qui se passait à cette époque. C'est cela, pensa-t-elle ; les enfants ne savent jamais ce qui se passe ; même en temps de guerre, ils ne s'occupent que de leurs propres affaires. C'est pourquoi la vie est si difficile pour les parents. Je suis sûre que Lucinda est persuadée qu'elle ne pourrait vivre à une époque plus heureuse — ce qui après tout est une bonne chose.

Amanda avait devant elle la perspective d'une dure journée de travail. On n'avait jamais assez de temps pour tout faire. Le ménage fini, elle allait au marché et faisait la queue pour acheter trois côtelettes, un pain spongieux, quatre tomates enrobées de cellophane, une douzaine d'œufs et une boîte d'allumettes. Il n'y avait plus ni beurre, ni margarine, ni mayonnaise, ni huile d'olive, ni sucre, ni farine ; plus de poisson, de savon en paillettes, de salade, ni de légumes frais. Elle rentrait alors chez elle pour préparer le déjeuner ; l'après-midi, elle emmenait Lucinda en ville pour lui acheter une robe, et, aussitôt après, il fallait déjà s'occuper du dîner ; et, après le dîner, elle faisait les comptes de la journée,

raccommodait les vêtements et les chaussettes, puis écrivait à ses parents une lettre où elle donnait affectueusement des nouvelles de tous.

Pendant ce temps, dans son bureau, M. Whittle lisait le journal du soir et les dernières nouvelles d'Europe et d'Amérique du Sud ; Lucinda écoutait la radio, où les thèmes les plus nobles des grands compositeurs étaient travestis en banales chansons d'amour.

Le dimanche, madame Whittle allait à l'église, non qu'elle crût en Dieu — ni qu'elle niât son existence, du reste — mais parce qu'elle avait le sentiment des convenances, pour avoir le calme, jouir de la paix intérieure et parce que cela faisait diversion. Elle n'essayait plus d'entraîner à sa suite M. Whittle ni Lucinda ; M. Whittle l'avait accompagnée quelque temps, au début, s'y croyant tenu en tant que professeur du collège ; puis il avait cessé parce que, disait-il, on pouvait croire à l'Histoire, ou à la Divine Providence, mais pas aux deux ; quant à Lucinda, madame Whittle s'était rendu compte que sa fille ne s'intéressait pas à Dieu. Elle avait essayé de lui raconter l'histoire de Jésus, mais n'avait réussi, semblait-il, qu'à lui brouiller les idées ; Lucinda ne pouvait arriver à comprendre comment Jésus avait pu être le Fils de Dieu, à la fois pauvre et comblé. Comme M. Whittle le faisait remarquer, cela avait également, à l'époque, intrigué les Juifs.

En outre, madame Whittle ne voulait pas inspirer à sa fille la crainte du Créateur, ce qui, pensait-elle, aurait été un mauvais principe d'éducation. Lucinda ne voyait d'ailleurs pas pourquoi le seul fait qu'il l'eût créée était une raison suffisante pour aimer Dieu ; dans ces conditions, on pourrait aussi bien attendre d'elle qu'elle aimât son père et sa mère sous prétexte que ceux-ci la nourrissaient et l'envoyaient à l'école. A vrai dire, Lucinda n'aimait rien ni personne, mais elle se sentait attirée par Van Johnson et par Peter Lawford [1].

Elle avait également espéré faire impression sur Ralph Wender, qui habitait le coin de la rue, mais ceci sur un plan plus direct et plus personnel.

Aujourd'hui, dimanche soir, elle était assise par terre en compagnie d'Hélène Blaney dans un coin de la salle à manger des Whittle. Les deux amies lisaient des « comics » et discutaient pour savoir qui, de M. Stettinius ou de Dick Tracy, était le plus adorable.

Le dîner était fini et l'on desservait la table. Les Whittle avaient reçu la visite d'Hélène et de ses parents, et les grandes personnes discutaient au salon. Assis devant la cheminée, M. Blaney et M. Whittle parlaient politique, sur le plan tant local que national. M. Blaney considérait que les affaires du pays étaient solides, mais entre de mauvaises mains. Installées côte à côte sur le divan, madame Blaney et Amanda cousaient, parlaient du prix de la viande et de la pénurie de linge, de nylon, de savon et de garniture pour les rideaux. Amis de longue date, ni les uns ni les autres ne craignaient, en discutant de ces choses, de perdre la considé-

1. Acteurs de cinéma.

ration qu'ils se vouaient mutuellement. Néanmoins, Amanda ne pouvait oublier qu'Alfred Blaney était vice-président d'une banque et pouvait se permettre de tout acheter au prix fort ; dans ces conditions, il semblait que Ruth Blaney n'eût guère le droit de se plaindre.

— L'ennui, disait M. Blaney en se rejetant en arrière et en considérant son cigare d'un air rêveur, c'est que nous soyons amenés à payer trop cher des services qui n'ont rien d'exceptionnel. Pendant la guerre, nous n'y pouvions naturellement rien ; il fallait que le travail se fît, à quelque prix que ce fût. Mais maintenant le problème se pose : quel prix payer ? Personne n'accepte de diminution, tout le monde veut être augmenté...

Bien entendu, pensait M. Whittle, nul n'a jamais voulu diminuer ses exigences, hormis les premiers chrétiens ou les ermites de la Thébaïde... encore ceux-ci entendaient-ils exiger davantage en l'autre monde.

— Le gouvernement, dit M. Blaney, s'est mis dans le pétrin. Quatorze ans avec les démocrates au pouvoir — quatorze ans pendant lesquels on a cédé aux ouvriers... Maintenant, il faut payer la note. La question est de savoir ce que va devenir l'argent. L'inflation...

— L'argent, dit M. Whittle, perdra sans cesse de sa valeur parce qu'il va tomber aux mains de gens de plus en plus nombreux. La fortune de Crésus, qui constituait à l'époque la plus grande partie de la fortune mondiale, était, selon les critères modernes, relativement petite. Il y a un siècle, on était millionnaire avec un million de dollars, mais les domestiques étaient payés huit dollars par mois. Aujourd'hui, il est à peine possible de vivre avec un million de dollars.

— Je n'irais pas aussi loin, plaça M. Blaney.

M. Whittle, qui gagnait au collège trois mille deux cents dollars par an, poursuivit :

— Nous avons découvert ce que cela signifiait que de ne pas être millionnaire. Voilà ce qui nous est arrivé et cette notion est déjà décevante en elle-même. A présent, nous allons apprendre qu'il nous est impossible de nous passer du travail des autres.

— Nous avons tous notre travail à faire, dit M. Blaney ; vous aussi, ajouta-t-il généreusement.

— L'homme qui ramasse mes ordures est plus important pour moi qu'un président de banque, dit M. Whittle.

— Je n'irais pas aussi loin, dit M. Blaney. C'est embrouiller un peu les choses.

— Mais, les choses sont embrouillées, dit calmement M. Whittle. Vous croyez, je suppose, que les gens doivent être d'autant plus payés que leurs services sont plus rares. Mais ce sont précisément ces services rares dont, au niveau le plus bas, nous pouvons nous passer. En revanche, nous ne pouvons, à aucun niveau, nous passer des services des petites gens.

— Voilà du communisme, si je ne me trompe, dit M. Blaney d'un air sérieux.

— Parfaitement, répondit M. Whittle, et comme je ne suis pas communiste et que je ne veux pas vivre au niveau le plus bas, il faut que je fasse tout mon possible pour laisser ignorer aux petites gens l'importance qu'ils ont pour moi, mais la position est difficile à tenir, car elle m'oblige à refuser la vérité à mon prochain. La position est tout aussi difficile pour les communistes, qui ne désirent pas plus que moi vivre au niveau le plus bas.

— Le niveau le plus bas, il va nous falloir bientôt l'accepter, dit madame Blaney tout en cousant. Du train où vont les choses...

— En tout cas, dit M. Whittle, elles n'iront plus bien loin, les choses.

Amanda portait son regard tout autour de l'agréable petit salon qu'elle avait mis si longtemps à nettoyer. De la salle à manger lui parvenaient les murmures et les rires des deux petites filles, qui, en toute insouciance, confrontaient leur expérience et leurs opinions. Madame Blaney cousait à petits points ; M. Blaney tirait avec satisfaction sur son cigare, et, sur la cheminée, la pendule continuait tranquillement son tic-tac.

— Robert est persuadé que la fin du monde approche, dit en souriant Amanda.

Délicatement, madame Blaney coupa à la base son fil avec ses dents et y fit un nouveau nœud.

— Vraiment? fit-elle.

Puis, se tournant vers son mari, elle demanda :

— Tu as entendu parler de ça, Alfred?

— Non, dit M. Blaney, mais ce sera bel et bien la fin du monde si le Congrès ne cesse de voter des lois qui ruinent les affaires, comme il le fait depuis quatorze ans.

La lumière de la lampe venait frapper de biais la figure d'Amanda, creusant une ombre sous ses yeux et faisant ressortir la fermeté du menton, la vivacité et la délicatesse des doigts qui poussaient l'aiguille dans la toile. Cette femme est jolie, pensa M. Blaney, mais elle travaille trop.

Ce n'était pas la première fois qu'il remarquait le charme d'Amanda. Il la connaissait de longue date, depuis l'arrivée de M. Whittle à Caraway, car Amanda avait alors mis sa fille au collège de Rivertown, dans la même classe qu'Hélène. Il y avait bien cinq ou six ans de cela. Cinq, en tout cas.

Nous travaillons tous à l'excès, pensa-t-il avec complaisance. Puis, sans raison apparente, il en vint à penser qu'il vieillissait et qu'il n'avait, de toute sa vie, rien accompli de bien passionnant. Il avait fait ses études primaires et secondaires, puis était entré dans la banque ; il y avait réussi, mais n'avait puisé dans son métier ni ardeur, ni motif à de secrètes pensées pour enrichir sa solitude. Au cours de ses quinze années de mariage avec Ruth, il n'avait jamais embrassé d'autre femme, et, naturellement, Ruth n'avait jamais embrassé personne d'autre que lui. Elle n'était pourtant pas ce qu'on appelle une jolie femme ; en toute franchise, elle avait même l'air un peu usé. Il se demanda si lui aussi n'était pas un peu usé, pourtant il n'en avait pas l'impression.

M. Blaney aurait été curieux de savoir si Amanda était toujours amoureuse de son mari. La question aurait dû le laisser indifférent ; il se sentit néanmoins malheureux. Il aurait préféré que les Whittle ne fussent pas amoureux l'un de l'autre.

Un instant, il pensa : à supposer que la fin du monde soit pour demain, ou pour la semaine prochaine... qu'est-ce que je serai en train de faire, à mon bureau ?

Il s'était mis à transpirer un peu et s'essuya le front avec son mouchoir. Qu'avait-il donc ? Il ne voulait pas mourir, pensait-il, sans avoir jamais rien fait... sans avoir jamais rien fait avec une autre femme qu'avec la sienne.

Dehors, dans la nuit de mai, les phalènes papillonnaient aux fenêtres et les hannetons tambourinaient contre la vitre comme de petits cailloux. Madame Blaney poursuivait placidement son ouvrage et, dans la salle à manger, Lucinda disait à Hélène :

— Dis donc, tu ne sais pas : Hilda Cornwaller porte des culottes renforcées, et elle a presque treize ans. Tu ne trouves pas ça idiot ?

— Oh ! Vraiment ! s'exclama Hélène, je t'en prie !

Et les deux petites filles éclatèrent d'un rire inextinguible.

IV

Le lundi suivant, M. Whittle fut appelé en consultation dans le bureau du directeur. Il trouva le docteur Thirkel assis à une table sur laquelle reposaient un porte-plume en forme de joueur de football et une sentence encadrée : « La Récompense de l'Étude est la Sagesse ». M. Whittle s'assit, mais ne croisa pas les jambes, tant il était nerveux.

— Oui ? demanda-t-il.

Le docteur Thirkel essaya tout de suite de mettre son collègue à l'aise.

— Eh bien, Whittle, dit-il d'un ton cordial, comment vont les choses ?

— Très bien, j'imagine, dit M. Whittle, en proie à l'incertitude.

Il avait souvent pensé qu'en tant que personne d'âge et que professeur d'histoire, il ne devait avoir peur de rien et qu'il devait rester calme et maître de la situation lorsque le docteur Thirkel s'adressait à lui. Mais en réalité, il ne pouvait, sans sourciller, se trouver face à face avec l'Autorité, sous quelque forme qu'elle se présentât. Les pensées les plus sinistres l'assaillaient alors : il se sentait incapable, déshonoré, sans argent ni situation, et se prenait de pitié pour sa famille.

Ignorant la raison de cet entretien, il éprouvait une inquiétude particulièrement vive. Le docteur Thirkel inclina le buste sur son bureau et, les mains jointes, proféra :

— Je n'hésiterai pas à vous dire combien je suis satisfait de votre travail, cher monsieur.

Instantanément, M. Whittle reprit sa respiration, pâlit, sourit et croisa les jambes avec précaution.

— Merci, monsieur le Directeur, murmura-t-il.

— Whittle, dit le docteur Thirkel sur le mode grave, Caraway a besoin de nouveaux étudiants. Le moment est venu pour nous de grandir; la vie de ce collège va connaître des jours décisifs. Nous avons atteint notre Rubicon. Il me faut deux cents étudiants de plus en première année à la prochaine rentrée.

M. Whittle ne saisissait pas très bien en quoi tout cela le concernait.

— Je vois, dit-il prudemment, et il attendit la suite.

Il se dit cependant en lui-même : « C'est le Jourdain que nous avons atteint, et non le Rubicon ».

— Ce qu'il faut, dit le docteur Thirkel, ce sont des idées nouvelles, des idées qui inspirent aux étudiants de l'enthousiasme pour leur travail.

Il se renversa dans son fauteuil et lança à M. Whittle un coup d'œil d'encouragement amical.

— Que diriez-vous, commença-t-il, d'une série de cours sur l'histoire des relations entre l'Europe et l'Amérique depuis 1918?

— Il me faudrait grouper quelques documents, dit M. Whittle d'un ton hésitant; je ne sais pas...

— Vous auriez tout l'été pour vous préparer, dit le docteur Thirkel. Mais j'aimerais insérer une annonce dans notre bulletin.

— Le monde touche à sa fin, dit avec résignation M. Whittle, qui aurait aimé jouir tranquillement de l'été.

— C'est ça, voilà exactement ce que je veux dire, dit le docteur Thirkel avec enthousiasme; l'évolution des valeurs et ainsi de suite. Nous pourrions même donner un titre de ce genre à vos conférences; qu'en pensez-vous?

Il frappa son bureau de la paume de la main.

— Il faut que nous nous mettions à la page. Pourquoi, par exemple, ne choisirions-nous pas comme titre : l'Enigme russe?

— Pourquoi russe? demanda M. Whittle.

Le docteur Thirkel déclara qu'il ne comprenait pas les Russes.

— Il n'y a rien chez les Russes d'énigmatique, dit fermement M. Whittle; ils sont tout simplement ce que nous appelons des égocentriques. Nous pouvons beaucoup apprendre sur les gens en lisant les romans écrits à leur sujet; des romanciers russes, nous apprenons que leurs compatriotes ont de grandes qualités de gaieté, de sensibilité, de sincérité et de courage; nous apprenons ainsi qu'ils sont incapables de comprendre les autres, ou même de se rendre compréhensibles aux autres. Voilà la seule raison pour laquelle il est difficile de s'entendre avec les Russes.

— Hum, dit le docteur Thirkel, qui ne s'intéressait pas sérieusement à la question et qui pensait déjà aux autres sujets de cours qu'il pourrait ajouter à son programme.

— Les Anglais, d'autre part, poursuivait imperturbablement M. Whittle, n'ont pas de mal à se faire comprendre, mais ils ne disent pas toujours la vérité. Seuls les Allemands sont foncièrement honnêtes, à vrai dire : ils disent ce qu'ils pensent, et ce qu'ils pensent est si effroyable que personne ne les croit.

— Les atrocités ont été surfaites, dit le docteur Thirkel. Personne en Allemagne ne s'y laisse prendre.

— Le monde meurt de faim, dit M. Whittle. Une génération entière a déjà été détruite.

— Nous devons nous tenir prêts à de vastes changements, reconnut le docteur Thirkel, et Caraway doit ouvrir la voie. Je pourrai même ajouter que la construction de la nouvelle salle à manger, assurée par une souscription de parents d'élèves, dépend du nombre de nouveaux qui seront inscrits au mois de septembre en première. *Ad astra per aspera ;* ne me faites pas défaut, Whittle.

Sur ce, il congédia le professeur d'histoire d'un signe de tête. Celui-ci, en passant la porte, déclara :

— Il ne restera plus rien de nous en septembre.

Le docteur Thirkel ne prêta aucune attention à cette remarque qui, s'il l'avait entendue, lui aurait paru incompréhensible.

Le soir même, après le dîner, M. Whittle alla faire un tour en ville, pour prendre l'air et acheter quelques comprimés d'aspirine. Mais lorsqu'il se trouva, chez le droguiste, devant des comptoirs chargés de beaux savons, de bonbons, d'ampoules électriques, d'abat-jour, de livres, de magazines, de poupées, d'articles de toilette et d'ustensiles de cuisine, il décida de se faire un cadeau à lui-même. A quoi bon continuer à être économe, se dit-il ; amusons-nous jusqu'à plus soif. Et après maintes tergiversations, il choisit pour lui-même un cendrier de bronze forgé et un petit nécessaire de toilette en cuir, un livre d'images pour Lucinda et un grand pain de savon vert marqué « Brume Lunaire » pour sa femme ; puis il prit lentement le chemin du retour.

Un crépuscule hâtif marquait l'approche d'une fraîche nuit de printemps ; l'air était humide et doux, pénétré de la senteur suave de l'herbe et de la terre fraîchement retournée, mêlée aux vapeurs d'asphalte et à la fumée des cheminées. Sous les arbres qui bordaient les rues de leurs jeunes pousses brillaient des rectangles de lumière cuivrée que projetaient les fenêtres des maisons dressées, fermes et dignes, derrière leurs haies ou à demi-cachées par des buissons en fleurs ; les réverbères, chacun entouré d'un faible halo, dessinaient de petits motifs lumineux parmi les feuilles. M. Whittle entendait les grillons chanter autour de lui sur les pelouses, le bourdonnement de la nuit emplissait l'atmosphère comme d'un murmure, des voix s'appelaient, assourdies ; dans une rue voisine, une voiture filait comme le vent. En passant devant un porche, il entendit une femme crier à un nommé Cyrille qu'il était

temps de rentrer ; des pas d'enfant résonnèrent sur le trottoir. Un chien aboyait au loin ; dans une maison voisine quelqu'un chantait : « Oh! la belle nuit, la belle nuit! »

M. Whittle n'était pas féru de poésie, mais le monde lui parut tout à coup très beau. Il imagina la campagne tranquille, sombre et odorante, silencieuse sous les étoiles, la campagne qui s'infléchissait autour de lui, pleine d'ombre et de sérénité ; il pensa aux prairies et aux moissons ondulant sous la brise, aux chaudes vallées, aux rivières paresseuses. Il vit les collines solitaires, où l'atmosphère était vide et froide, les petites villes émaillées de lumières qui fouettaient l'obscurité comme les étincelles d'une locomotive ; il vit les forêts sans bornes, les torrents peuplés de truites, les lacs grands comme des océans. Amérique, nuit américaine... lente et vertigineuse... Il imagina toutes les petites voix humaines de la terre, les chansons et les murmures s'élevant dans le vaste silence comme le chant des grillons, comme le chant des grenouilles. Il pensa à la douceur chaude, mortelle et humble de la vie qui partout rayonnait...

Fallait-il donc que tout cela disparût? La perte lui en était sensible. Ce monde, pensa-t-il, ne verra jamais son semblable, pour sa beauté et sa tristesse, sa peine, son mystère et sa douceur.

Lorsqu'il tourna le coin pour s'engager dans sa rue, il aperçut, à la lueur d'un réverbère, trois petites filles qui marchaient en se tenant par la taille. Il crut reconnaître Lucinda et ses amies, Marianne et Hélène, et il lui sembla que, sans en avoir l'air, elles montaient la garde devant la maison de Ralph Wender. M. Whittle s'immobilisa un instant et les observa. Quelle comédie! pensa-t-il.

Les petites filles faisaient lentement les cent pas sans jamais regarder la maison qui les intéressait tant.

— Je viens de voir *Une Nuit au Paradis*, disait Marianne : je trouve ça merveilleux. Quelle merveille, ce Turhan Bey : il me donne la chair de poule.

— Moi, disait Hélène, je trouve que Robert Walker est inouï. Je le trouve formidable.

— Je sais bien ce qui donne à Cinda la chair de poule, chuchota Marianne ; c'est R. W.

— Oh! par exemple, s'écria Lucinda ; vraiment!

— N'empêche que c'est vrai, dit Marianne. N'est-ce pas, Hélène?

Lucinda, envahie de joie et d'embarras, cria :

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

M. Whittle poursuivit son chemin, un sourire aux lèvres. Les femmes, pensa-t-il, si elles veulent être courtisées, doivent s'arranger pour se faire remarquer. Mais une femme ne peut reconnaître qu'elle attache de l'importance à quoi que ce soit : telle Atalante, elle ne doit paraître qu'armée de pied en cap.

Ce qui est vraiment remarquable, poursuivit-il, c'est que le jeune Wender, qui n'est au fond qu'un petit morveux, va bel et bien se laisser prendre par toutes ces manigances qui piqueront sa curiosité. Il sait déjà fort bien que Lucinda le trouve séduisant, car, en la matière, l'instinct ne trompe pas. Quelques doutes lui resteront cependant, car il est homme, et il cherchera confirmation de son succès. J'ai, de plus, la conviction qu'il est dès à présent jaloux de Turhan Bey et de Robert Walker. Ces messieurs sont, bien sûr, irrésistibles, mais pas plus que lui ne le serait, pense-t-il, si seulement on lui laissait courir sa chance. Le curieux, c'est qu'il a, au moins en partie, raison : la valeur d'une œuvre d'art augmente en raison directe des commentaires qu'elle suscite.

Quelle absurdité est la nôtre! pensa-t-il. Comme si l'opinion de M. Wender sur ma fille avait la moindre importance! A côté de la catastrophe qui menace le genre humain!...

M. Whittle eut un sourire ironique. Mais, quelques instants plus tard, alors qu'il ne se trouvait plus qu'à quelques pas de chez lui, il aperçut, venant vers lui, un jeune couple. A moitié dissimulés par l'ombre profonde d'un arbre, les deux jeunes gens lui parurent mystérieux et beaux, et il se sentit transporté par une vague d'affection et de bienveillance à leur égard. Puis ils se rapprochèrent de lui et passèrent sous le réverbère. M. Whittle reconnut Pénélope Andrews et Marvin Greene : aussitôt leur beauté s'évanouit à ses yeux.

Il entendit Pénélope lancer un petit rire innocent et gai.

— Oh! Marvin, s'exclamait-elle, quel type tu fais.

Ce à quoi M. Greene se contenta de répondre :

— Oh! ça va!

Pénélope était moins heureuse qu'elle n'en avait l'air ; mais M. Whittle ne pouvait pas le savoir. Pour autant qu'il pût s'en apercevoir, les deux jeunes gens étaient amoureux l'un de l'autre, et il en fut ahuri, car il ne pouvait imaginer que quiconque pût être amoureux de Marvin Greene. En choisissant un garçon de dix-neuf ans, qui laissait flotter au vent le pan de sa chemise, il semblait à M. Whittle que Pénélope se galvaudait.

Pénélope aussi commençait à se demander si elle ne se galvaudait pas, mais cela pour une toute autre raison. Elle se croyait amoureuse de Marvin. Elle était persuadée que, sans lui, elle mourrait et que l'été serait insupportablement triste si elle ne voyait chaque jour son ami ; elle devait cependant reconnaître qu'il lui témoignait depuis quelque temps une certaine froideur. Elle s'efforçait de garder un bon moral, mais elle avait le cœur lourd.

— Quel type tu fais, dit-elle.

Pénélope ne trouvait en effet rien d'autre à dire. Sa voix avait un petit tremblement de déception que M. Whittle mit sur le compte de l'émotion.

Regardez-moi un peu les sourires dont elle le gratifie, pensa-t-il, indigné ; je connais ce regard. Il me rappelle ma jeunesse et les jours où j'étais, moi aussi, amoureux. Je suis sûr que ce galopin n'en mérite pas tant ; comment peut-elle être aussi stupide ? J'attendais mieux d'elle.

M. Whittle sut alors qu'il n'était plus jeune : il lui était en effet impossible d'imaginer que Pénélope fût amoureuse de Marvin Greene. L'ennui, pensa-t-il, c'est que Marvin n'est à mes yeux qu'un enfant, un écolier, un nouveau-né. En vérité, lorsque nous nous représentons les gens comme amoureux, nous ne pensons qu'à nous-mêmes ; il semble incroyable qu'un garçon assez jeune pour être mon fils ressente une émotion aussi profonde.

Oui, pensa-t-il, je suis vieux, il n'y a pas d'autre explication. Là-dessus, l'air nocturne parut perdre sa suavité, les grillons semblèrent avoir cessé de chanter. Ces chants étaient ceux de ma jeunesse, pensa-t-il, et l'air de la nuit, embaumé de chèvrefeuille, d'herbe ou de lilas, appartient lui aussi au passé, à une époque révolue. L'air en lui-même n'y était pour rien, si embaumé qu'il fût, mais il suggérait l'inconnu et la beauté, l'inexplicable ravissement dans lequel je baignais, les joies insoupçonnées qui m'attendaient, rêves mélodiques dont la nuit d'été n'était que l'accompagnement. Le parfum du chèvrefeuille suffisait alors à emplir mon cœur d'une ivresse impatiente... il ne réussirait plus à présent qu'à éveiller en ma mémoire certains souvenirs, mais laisserait mon cœur insensible...

Voilà bien ce que signifiait le mot vieillir : être insensible à une nuit d'été, au clair de lune, au parfum du chèvrefeuille ; s'étonner de ce que les autres s'en aillent la main dans la main, en se tenant par la taille ; rester indifférent à la beauté de la terre, ignorer le désir... M. Whittle se sentait attristé, mais aussi irrité et déconcerté : quarante ans était-il donc un si grand âge ?

Déprimé, il rentra chez lui et tendit silencieusement à Amanda le pain de savon qu'il avait acheté à son intention.

V

La deuxième fois que M. Whittle rencontra le regard de Pénélope Andrews, il prit bien soin de ne trahir aucune émotion et de conserver un visage parfaitement calme. Néanmoins, il avait sans cesse l'impression qu'un fluide étrange circulait entre eux.

Leurs regards se rencontrèrent au début de la classe ; mais il se contraignit à attendre, et ne tourna à nouveau les yeux vers son élève qu'à la fin de son cours. Il la trouva alors regardant par la fenêtre d'un air rêveur ; elle lui tournait le dos ; il se sentit volé.

Lorsqu'après la classe il vit la jeune fille s'approcher de son bureau, il fut surpris. Il se promit de rester sur ses gardes.

— Oui, miss Andrews ? demanda-t-il ; vous désiriez me voir ?

Pénélope ne savait pas ce qu'elle venait faire. Elle n'avait en réalité rien d'important à demander à son professeur. Elle avait pensé tout d'abord qu'il serait amusant de lancer un nouveau regard à M. Whittle et avait été déçue de n'être payée que d'indifférence. Le scénario ne s'était pas déroulé comme elle s'y était attendue ; mais en même temps, elle pressentait que tout n'était pas fini... loin de là. Elle était piquée au vif et se sentait mise au défi alors qu'elle avait eu l'intention de jouer le rôle de provocateur. Peut-être M. Whittle était-il différent de ce qu'elle avait imaginé. Soudain, désirant se faire remarquer et se sentant — à sa propre surprise — moins sûre d'elle-même qu'elle ne l'aurait cru, elle avait décidé d'aller lui parler après la classe.

— Oui, miss Andrews ?

L'ennui, c'était qu'elle n'avait rien à lui dire. Elle lui posa une question sur Robespierre et accueillit sa réponse les yeux écarquillés et bouche bée.

M. Whittle s'efforçait de concentrer son attention sur la Révolution française. Cette petite avait les sourcils étrangement foncés, pensait-il, et la bouche bien jolie. « L'analogie entre Robespierre et George Washington n'est pas exactement... pas exactement... » Elle avait la peau recouverte d'un léger duvet, comme une pêche.

— De toute façon, dit-il soudain d'un ton rude, aucune importance ; tout cela, c'est de l'histoire ancienne.

La jeune fille ouvrit la bouche plus grande encore, puis la referma ; l'étonnement parut dans ses yeux qui se voilèrent immédiatement d'un sourire.

— Oh ! professeur Whittle, murmura-t-elle, quel type vous faites !

Tiens, pensa-t-il, moi aussi ; et il dirigea vers elle un sourire sombre.

— Vous ne vous intéressez pas vraiment à la Révolution française, n'est-ce pas ? dit-il.

— Eh bien, fit-elle, hésitante, tout ça c'est... bien sûr... c'est très historique...

Qu'allait-il laisser échapper ?

— J'ai l'impression, dit prudemment M. Whittle, que vous aimez mieux passer votre temps en compagnie de Marvin Greene.

Elle rougit. La rougeur accusatrice s'étendit sur son visage et descendit le long de son cou.

— Cette affaire ne regarde que moi, monsieur, vous ne croyez pas ? murmura-t-elle.

— Je m'excuse, dit M. Whittle, l'air malheureux ; je plaisantais.

Soudain, à son grand étonnement, il vit les yeux de la jeune fille s'emplir de larmes.

— Vous êtes horrible! s'écria-t-elle et, faisant volte-face, elle se précipita hors de la pièce.

M. Whittle se souleva sur sa chaise, puis se rassit, désorienté, le sourcil froncé. Grand Dieu! pensa-t-il, juste ciel! Il se sentait à la fois honteux et, en un sens, ravi; il avait l'impression de s'être rendu ridicule et, en même temps, ne se sentait plus séparé de la jeune fille par un gouffre infranchissable. Tout en préparant la classe suivante, il chantonnait tout bas, reprenant inconsciemment un petit air qu'il avait entendu chanter la veille au soir. Il se sentait calme, indifférent, peut-être un peu ému, mais le cœur léger.

L'après-midi, en rentrant chez lui, il s'arrêta en chemin pour rendre visite à miss Euphémie Warren, sa vieille amie, le professeur de dessin du collège. Il la trouva corrigeant des croquis d'élèves. Désignant d'un geste les dessins qu'elle avait étalés sur une planche le long du mur, miss Warren s'exclama :

— Je suppose qu'il est naturel chez les enfants de ne pas voir plus loin que le bout de leur nez.

Puis elle ajouta, sur un ton tragique :

— Et dire que j'ai abandonné pour eux le droit de mourir de faim dans une mansarde.

M. Whittle demanda à la demoiselle si, à son avis, les grandes personnes savaient mieux regarder que les enfants.

— Sûrement, dit miss Warren; sinon, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau.

— Eh bien! alors, dit M. Whittle, permettez-moi de vous demander ceci : qu'est-ce que vous prévoyez pour l'avenir?

— Des *ismes*, répondit promptement miss Waren. Je vois un avenir peuplé d'*ismes*. Je vois les gens se dresser éternellement les uns contre les autres parce qu'ils croient aux spirales ou aux volutes, parce qu'ils ne peignent qu'au couteau ou qu'ils préfèrent la couleur verte. Du thé?

Sur ces mots, elle alla à son bureau et prit sur un petit réchaud à alcool une casserole d'où s'échappait un jet de vapeur.

— Volontiers, dit M. Whittle; il se trouve que j'ai passé une journée très fatigante. Je crois que nous n'en avons plus pour longtemps, ajouta-t-il bientôt. C'est la mort à brève échéance.

— Vraiment? demanda miss Warren. Ce qui m'étonne, c'est que cela ne nous soit pas arrivé depuis longtemps.

— Nous n'en avions pas les moyens. Mais nous avons maintenant découvert comment...

— Oh! moi, ça m'est égal, dit calmement miss Warren, pourvu que nous nous en tirions à notre honneur.

Elle mâchonnait un gâteau sec qu'elle trempait de temps en temps dans son thé, et déclara entre deux bouchées :

— Je crois bien que je suis sur la piste de la véritable signification de la forme, prise dans son sens abstrait.

Et elle se mit en devoir d'exposer sa théorie à son ami.

— La forme, dit-elle, existe à la fois dans l'univers et dans notre esprit. Il suffit d'établir le rapport. L'atome existe sous une forme définie : et la forme que nous lui prêtons est la vraie. Tout objet que nous voyons existe sous la forme que nous lui prêtons, ni plus ni moins ; et cela, indépendamment du fait que nous le voyons. Si nous ne le voyions pas, il existerait tout de même, mais nous ne pourrions pas établir de rapport. Je ne sais pas si je m'explique bien.

M. Whittle ne répondit pas d'emblée, mais demanda :

— Comment s'appelle cette théorie, Euphémie ?

— Le Mutualisme, dit miss Warren. Tout le reste n'est que fariboles.

« Les gens semblent se soucier de la fin du monde comme d'une guigne », pensa M. Whittle en rentrant chez lui.

En chemin, il fit un saut au Country-Club pour prendre M. Blaney qui s'y trouvait généralement à cette heure de la journée pour affaires. Le banquier était au bar avec plusieurs amis. M. Whittle les rejoignit.

— Nous partirons quand tu voudras, Alfred, dit-il.

M. Blaney n'était pas buveur, mais, depuis sa visite aux Whittle, la semaine précédente, il n'était pas dans son assiette. Tandis qu'en cette fin d'après-midi, il ramenait en voiture M. Whittle chez lui, il se sentait tout ragaillardi : il avait bu un peu plus que de coutume et sentait qu'il se devait de donner à M. Whittle quelque bon conseil, de lui faire part d'une découverte personnelle qui lui ouvrît les yeux.

— J'ai quelque chose à vous dire, déclara-t-il. Quelque chose que vous ne savez pas. Vous ne vous rendez pas compte à quel point vous avez une femme étonnante.

Il fronça le sourcil et frappa le volant de la paume de la main.

— Parfaitement, mon vieux, dit-il, votre femme est étonnante.

M. Whittle avait plaisir à penser que M. Blaney admirait sa femme, mais il ne savait pas très bien quoi répondre.

— C'est vrai, reconnut-il ; vous avez raison.

Et il murmura affectueusement :

— Amanda.

Mais il ne saisissait pas pour autant la raison qui poussait M. Blaney à faire allusion à elle en ce moment précis.

M. Blaney lui-même eût été bien en peine de l'expliquer. Il avait l'esprit préoccupé de bien des pensées sérieuses, dont aucune n'était assez claire.

pour être formulée. Il se sentait au bord d'une explication importante, mais la nature exacte de ce qu'il voulait expliquer lui échappait.

— Voilà quinze ans que je suis marié, dit-il finalement, et avec une femme sérieuse. L'épine dorsale de la nation... Où serions-nous sans des gens comme elle?

Se penchant sur son volant, il tourna la tête pour regarder en face M. Whittle et lui mit la main sur le genou d'une manière interrogatrice.

— Hein? demanda-t-il.

— Regardez où vous allez, Alfred, dit M. Whittle.

M. Blaney redressa sa voiture avec dignité et concentra son regard sur la route.

— Ne vous faites pas de bile, dit-il; je vous ramènerai chez vous. Je tiens à la vie autant que vous.

— Est-ce que j'y tiens tant que cela? se demanda doucement M. Whittle. Il pensa à son existence, d'une trame simple et prosaïque; les plaisirs y étaient rares et il avait enduré de nombreux affronts; il imagina tous les cours d'histoire que, d'année en année, il aurait à préparer, tous les repas qu'il devrait manger, toutes les courses qu'il aurait à faire; il pensa aux longs hivers, traversés d'un vent glacial, qui le trouveraient de jour comme de nuit occupé à charger le calorifère, aux brèves chaleurs d'été, à leurs moustiques et à leurs orages... Immuables journées, immuables années, avec, de temps à autre, quelques rares promenades volées le soir en fredonnant une chanson... et, en lui et autour de lui, le lent déclin de la vie...

« Oui, pensa-t-il avec surprise, je tiens à la vie, je suis jaloux de chaque instant que mon absence me ferait manquer. »

L'image de Pénélope Andrews s'imposa soudain à son esprit; vêtue d'un sweater ajusté, elle venait à sa rencontre et il y avait quelque chose de voluptueux dans sa démarche. M. Whittle en fut gêné et lança de côté un coup d'œil embarrassé à M. Blaney. Mais celui-ci était tout à ses pensées et ne sembla rien remarquer.

— Ma mère m'a élevé dans le respect des femmes, dit Blaney. Elle n'acceptait pas que mon père fumât le cigare à la maison et elle portait un col armé de baleines qui lui montait jusqu'au menton.

Rejetant la tête en arrière et battant la mesure d'une main, il se mit à chanter :

J'entends les voix des Anges appeler
Joé le vieux nègre.

— Alfred! clama M. Whittle.

Un automobiliste roulant en sens inverse venait de faire une embardée pour éviter la collision.

— Ne vous faites donc pas de bile, dit Blaney. Je vous ramènerai chez vous.

— Vous avez bien failli tamponner cette voiture, dit M. Whittle.

— Je n'irai pas jusque-là, dit M. Blaney.

Il demeura un moment silencieux. Puis :

— Je voudrais que ma mère fût encore en vie, dit-il soudain. L'épine dorsale du pays.

Et bien qu'aucune autre parole ne fût plus prononcée, M. Whittle comprit son ami, dont les brumeuses pensées s'expliquaient comme d'elles-mêmes, sans l'aide des mots. Nous savions où nous en étions, alors, semblait-il dire, grâce à leurs enseignements. Elles étaient vieilles, sages et saines, nos mères ; elles étaient justes, vertueuses et implacables ; elles nous brisaient le cœur, elles nous protégeaient contre notre propre folie, elles nous épargnaient les conséquences de notre faiblesse. Nous n'avons plus personne pour nous guider, nous sommes censés tout savoir par nous-mêmes... Mais la roue a bien tourné et Dieu n'est plus à nos côtés comme il l'était autrefois. Les hommes fument le cigare à la maison et les enfants ne sont plus respectueux... Mère aurait changé tout ça. Elle aurait garanti à la maison son armature, quoi qu'il pût se passer à l'extérieur...

Et qui sait ? Peut-être dans ce cas la fin du monde s'en serait-elle trouvée retardée. Si nous avions été plus vertueux et plus sévères envers nous-mêmes, moins disposés à composer avec le mal, pour l'amour de la paix et de nos aises, moins disposés à détourner les yeux de l'iniquité, sous prétexte de ne nous mêler que de nos affaires...

— Les temps sont révolus, chanta M. Blaney tout en adressant un geste amical à l'agent du carrefour. Trop tard maintenant, dit-il.

Mais ce n'était plus du monde, ni même de sa mère que son esprit était occupé. Il pensait à Amanda Whittle et à ce qu'aurait été la vie avec elle s'il l'avait épousée au lieu d'épouser Ruth. Il ne s'agissait pas bien sûr de changer d'existence, ni d'échanger Hélène pour Lucinda, ni de modifier tout le reste... il n'envisageait pas d'être lui-même ce pauvre type de Whittle. Mais entrer dans une chambre — sa propre chambre, disons — et voir là Amanda !... Amanda et ses cheveux châtain cendré, ses manières douces et gentilles..., savoir qu'elle était là chez elle et que tout en elle était à lui, le soupir, la pudeur du regard, le doux embrassement..., tout à lui seul. Être une fois, pensa-t-il, une seule fois avec elle, avant d'être vieux et de n'avoir plus qu'à plier bagages.

M. Whittle ne partageait pas les pensées de M. Blaney, ce qui était heureux. Il opina gravement de la tête.

— Oui, Alfred, dit-il ; il est trop tard, maintenant.

ROBERT NATHAN

(A suivre.)

(TRADUCTION DE VIC CHEVET)

SOUVENIRS
DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE

Dans le dernier numéro de la Revue de Paris, *nos lecteurs ont trouvé une conversation tenue dans le salon de madame Récamier et notée, au sortir de l'Abbaye-aux-Bois, par Anatole de Montesquiou. Les pages qu'on va lire nous reportent vingt et un ans en arrière. Montesquiou servait alors, comme tout jeune aide de camp du major-général, à l'état-major de Berthier. De ce fait, il vivait dans l'entourage de Napoléon. Les récits qu'il fait de la campagne de Russie, de l'incendie de Moscou, de l'affreuse retraite sont tout imprégnés d'émotion directe. Le narrateur y fait montre, en même temps, d'un courage joyeux, et presque d'une insouciance au milieu du danger qui donnent à ce témoignage une valeur particulière.* (R. B.)

L'EMPEREUR partait pour Wiazma quand je rentrai dans le château qu'il venait d'habiter. Nous entrâmes à Wiazma, que les ennemis avaient abandonné la nuit précédente. Le feu avait déjà détruit la plus grande partie de cette ville, une des plus jolies et des plus commerçantes de cette partie de la Russie. Un bazar immense n'était plus qu'une ruine fumante. Ailleurs, d'immenses magasins brûlaient encore. Les habi-

tants s'étaient enfuis. Le seul qui fût resté était le cadavre de l'archevêque de Wiazma, mort de frayeur la veille de notre entrée. Son corps avait été déposé et abandonné dans la sacristie de la principale église.

Une rivière[1] qu'on passe à gué traverse le faubourg par lequel nous entrâmes à Wiazma. Ce fut avec surprise que j'aperçus dans ce gué, au beau milieu, une calèche de ma connaissance[2]. Jaune, elle ne pouvait être confondue avec aucune autre. C'était la voiture du comte de Narbonne. Mais pourquoi sans chevaux, sans conducteur et absolument abandonnée? Personne ne put me le dire. Je ne sais pas combien de temps elle resta immobile dans cette seconde phase de sa bizarre destinée.

Nous passâmes la nuit du 29 août (1812) et celle du 30 à Wiazma.

Nous couchâmes le 31 à Weliczevo. Nous passâmes le 1er, le 2 et le 3 de septembre à Ghjat. Le 4, nous campâmes à Gridnovo. Le 5 et le 6, l'Empereur coucha sous la tente.

Le 5 eut lieu un combat très vif et très meurtrier. C'était le prélude d'une grande bataille. Le 6, pendant toute la journée, le plus profond silence régna de part et d'autre. Vers 4 heures, le portrait du roi de Rome arriva de Paris, porté par Beausset. L'Empereur hors de la tente le reçut, le montra et dit : « S'il avait vingt ans, il serait ici en personne[3]. » A deux heures du matin, l'Empereur monta à cheval; il se rendit à la redoute que les Russes avaient longtemps défendue l'avant-veille, et qui était encore jonchée de morts.

Lorsque, à cinq heures du matin, le premier coup de canon eut été tiré, on lut à toute l'armée cette proclamation fameuse qui commençait par ces mots : *Soldats, la voilà cette bataille que vous avez tant désirée*, et qui finissait par ceux-ci : *que la postérité la plus reculée dise en parlant de vous : il était à cette bataille, sous les murs de Moscou.*

Dès le début de cette bataille, la plus sanglante que nous ayons jamais livrée, on comptait déjà plusieurs généraux hors de combat, ou tués. Nous attaquions de front, une ligne formidable hérissée de retranchements. Nos adversaires étaient abondamment fournis de ressources de tout genre, et avaient leur capitale à défendre, tandis que nous nous trouvions à huit cents lieues de notre pays, ne marchant depuis deux mois

1. La Moskowa.

2. L'Empereur, pour alléger la marche, avait donné l'ordre de détruire les équipages inutiles. Il avait tenu à faire un exemple, en désignant, pour la destruction, la voiture du comte de Narbonne, attaché à son propre état-major. On voit que les ordres de Napoléon lui-même n'étaient pas toujours exécutés.

3. L'Empereur était à son bivouac de Borodino quand arriva l'un des préfets du Palais, porteur du tableau de Gérard, représentant le roi de Rome. On sait que les soldats de la Garde impériale furent admis à défiler devant l'image de l'enfant.

Ce beau portrait resta accroché dans la chambre de Napoléon, pendant son séjour au Kremlin. Il fut détruit au cours de la retraite. Une réplique de la toile, exécutée par Gérard et donnée à la gouvernante du petit prince, existe encore dans la famille Montesquiou.

que sur une terre dévastée. Nos soldats n'avaient pas même un peu d'eau-de-vie pour ranimer leurs forces et les étourdir sur leurs misères. On se battit avec une fureur égale que rien ne put ralentir. Notre garde impériale, préparée pour cette bataille comme pour les brillantes revues des Tuileries, resta constamment en réserve. Quel tableau dans son ensemble et dans tous les détails! Voyez ces troupes animées d'une ardeur qui ne laisse pas subsister un instant la pensée d'une défaite, ces cadavres étendus dans la poussière, ces blessés ramenés, ces mourants dont les derniers cris s'élèvent pour la patrie et pour l'Empereur; comptez ces soldats intrépides et impatients qui s'avancent pour remplacer les morts et tomber comme eux. Rien n'est touchant comme l'enthousiasme du soldat qui court au-devant de la mort. Il bénit la main qui l'y conduit. Il souhaite de longs jours à celui qui abrège sa vie. Et quel est le mobile qui donne à cet homme vulgaire cet élan sublime? C'est à peine le vain espoir d'une récompense; il n'y en a pas pour tous; il n'a pas même l'attente d'un long souvenir : les noms de quatre cent mille soldats passeront-ils à la postérité? Laisseront-ils des enfants dont le nom illustre sera regardé comme le plus noble des héritages? Non, même une mort glorieuse sera suivie d'un éternel oubli, ou s'ils échappent aux chances de la guerre, plusieurs d'entre eux trouveront peut-être la misère et l'oubli.

Murat, suivant son habitude, était toujours au premier rang. Il fallait voir ce jeune roi dans la redoute que sa valeur avait conquise et que sa présence rendait inexpugnable. Avec son artillerie tonnante et l'immense nuage de poudre dans lequel il disparaissait tout entier, ou que dominait par moments sa haute stature, il ressemblait à l'un des plus terribles dieux de l'Olympe. J'étais sous le charme de sa bravoure infatigable, de sa mâle élégance et de son accent martial, et je ne me lassais pas de le voir savourer sans cesse les rudes joies de la guerre sans pouvoir s'en rassasier jamais.

Pendant une éclaircie de cet épais nuage, il m'aperçut à côté de lui et s'écria avec un accent gascon que je crois encore entendre : « Dites à l'Empereur qu'il m'envoie sa réserve, s'il y en a encore. »

Je revins à l'Empereur. Mais dans le premier moment, je crus devoir supprimer la dernière partie de la phrase, parce qu'elle signifiait un reproche. *S'il y en a encore* voulait dire que les combinaisons imprudentes avaient peut-être épuisé déjà les dernières ressources de cette gigantesque entreprise.

J'avouai tout bas au major-général mon embarras et ma réticence. Il me répondit à haute voix : « Achevez votre rapport. » L'Empereur ayant entendu ces mots, me regarda d'un air sévère et me dit : « Eh bien, quoi donc encore? ». Quand j'eus tout dit, il sourit et me montra en arrière toute la garde impériale rangée en bataille et dans une tenue semblable à celle qui la distingue aux brillantes revues du Carrousel. Mais, si loin

de la France, il ne voulait pas exposer ses dernières ressources, et il aimait mieux recueillir moins dans le présent en réservant plus à l'avenir.

Dans la matinée de notre dernière marche sur Moscou, l'Empereur m'envoya au roi de Naples pour hâter le départ de l'avant-garde, et revenir dans la soirée rendre compte à l'Empereur de tout ce qui se serait passé dans la journée. Je trouvai le Roi fort dispos suivant son usage et déjà revêtu de toute sa chevaleresque parure. Il me fit déjeuner tête à tête avec lui. Je dis tête à tête, car le général Belliard[1], qui pouvait passer pour se trouver en tiers à ce repas, était enfoncé à l'autre bout de la chambre jusqu'au cou dans son lit d'où il ne bougeait plus depuis la blessure dont il avait été atteint à la bataille de la Moskowa. Ainsi couché, il se faisait porter dans sa voiture, d'où on le rapportait le soir dans la tente ou dans la chaumière où le quartier général du Roi était établi.

La conversation de Murat, pendant le déjeuner, roula presque entièrement sur la France et sur Paris, puis enfin sur Moscou qui intéressait davantage. Le Roi me confirma la nouvelle du départ récent de la population entière de cette immense ville. Cependant, ce fait paraissait si étrange, que malgré les renseignements authentiques qui lui étaient parvenus, lui-même quelquefois se refusait d'y croire. Murat avait un geste qui me surprit : toutes les fois qu'une objection, une idée inattendue se présentait à son esprit, sa manière de la repousser, de la contredire, était de faire un rapide signe de croix. On pouvait s'approcher de lui quelquefois sans comprendre ce signe, tant il avait de rapidité ; mais à la longue on ne pouvait s'y méprendre, d'autant plus que pour mieux exprimer la surprise, ce geste, augmentant de lenteur, finissait par n'être plus douteux.

J'accompagnai le Roi dans toute cette journée si digne de souvenir. Nous arrivâmes d'assez bonne heure dans la matinée au bas d'une faible colline que nous avions à gravir et dont la sommité excitait depuis quelque temps toute notre attention. On y voyait distinctement quelques épaulements, mais on n'apercevait pas un soldat. On pouvait s'attendre à une embuscade, lorsque tout à coup nous vîmes paraître sur la crête de cette colline un officier russe qui venait de se jeter au milieu de nos tirailleurs et accourait au galop vers nous en agitant au-dessus de sa tête un mouchoir blanc en signe de mission parlementaire. « Où est le Roi ? » criait cet officier, en assez bon français. On n'eut pas besoin de le lui montrer : il l'eut bientôt reconnu lui-même, tant l'armée ennemie était accoutumée depuis le commencement de la campagne à le voir à nos avant-postes, parmi nos tirailleurs, et quelquefois tirailleur lui-même, avec cette bizarrerie et cette splendeur de vêtements qui le désignaient aux balles en leur portant un perpétuel défi.

1. Le général Auguste-Daniel, comte Belliard (1769-1822), chef d'état-major de la réserve de cavalerie sous Murat, avait été grièvement blessé, le surlendemain de la Moskowa.

Le Roi fit un temps de galop vers le parlementaire en lui disant : « Qu'y a-t-il, monsieur ? » Alors, l'officier lui remit un billet du général en chef. On offrait à l'armée française la cessation de toute hostilité, et la paisible entrée dans la vieille capitale de l'Empire, comme un moyen de préserver cette cité des funestes atteintes des combats. L'avant-garde ennemie allait faire volte-face ; la nôtre la suivrait immédiatement, et les hostilités ne devaient reprendre qu'au delà de la ville. On remettait sous notre protection la ville, les blessés et les prisonniers que nous pourrions y faire. Si la proposition n'était pas acceptée, le général annonçait que les habitants étaient déterminés à mettre à l'instant même le feu à leurs maisons. « Les habitants, s'écria Murat, en nous regardant, il y en a donc ? »

Murat consentit à tout, fit connaître l'événement à l'Empereur et donna des ordres pour que le feu cessât partout. « Monsieur, dit-il à l'officier russe, allez dire à celui qui vous envoie que j'accepte sa proposition. Je crois lui prouver ainsi notre disposition à la paix ; car ce qu'il demande et que nous vous accordons, n'est favorable qu'à vous. Qu'il se rappelle la conduite des Français dans toutes les capitales où la victoire les a conduits. Il n'y verra que des souvenirs de discipline, de bon ordre et de tranquillité. Qu'il songe surtout à une chose, c'est que nous ne nous sommes armés que pour conquérir la paix. »

L'officier partit en toute hâte pour porter cette réponse. Nous ne nous étions pas arrêtés et déjà nous couvrions la colline. C'est de là que le plus beau spectacle possible s'offrit à nos regards. Nous étions sur la *Montagne du Salut*, ainsi nommée parce que c'est de là, qu'en apercevant leur ville vénérée, les Russes font le signe de la croix en se prosternant. Nous découvrions Moscou dans toute sa sublime étendue... Moscou... la sainte Moscou était devant nous dans la plaine à moins d'une demi-lieue. Plusieurs d'entre nous battirent des mains à ce spectacle et, je l'avoue, je fus un des jeunes admirateurs qui témoignèrent ainsi leur joie.

Au plaisir de la contemplation se mêlait un sentiment de surprise : après avoir tant fait pour arriver jusqu'à Moscou, nous pouvions à peine encore nous en croire si près. Mais Moscou se livrait à nous sans défense. Que signifiait cet abandon ? Etait-ce un acte de faiblesse ou de perfidie, de temporisation ou de désespoir ? La guerre allait-elle cesser ou recommencer avec plus de fureur ? Jusqu'à présent, dans toutes nos campagnes, la prise de la capitale avait été bientôt suivie d'un traité de paix. Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui ? Nous avions prouvé que toute résistance contre nous était vaine. Nous affaiblir par l'éloignement en nous attirant plus loin encore, c'était désoler les plus riches et les plus belles contrées de cet Empire, c'était vouer Moscou elle-même au ressentiment du vainqueur.

Notre avant-garde observait la marche bizarre et nouvelle dont on venait de convenir ; elle marchait immédiatement sur les pas des cosaques

réguliers qui se retiraient avec ordre et avec lenteur, et elle semblait pour eux une troupe alliée. Quelquefois, nous étions obligés de nous arrêter pour leur laisser le temps de marcher, et si quelques soldats traînards ou porteurs de bagages restaient parmi nous, nous les leur renvoyions.

De temps en temps aussi, on voyait quelques soldats de part et d'autre se détacher des rangs et fraterniser dans les lignes ennemies. Ils se connaissaient de vue, ils s'étaient même *rencontrés* souvent, et ils se plaisaient dans ce moment à faire un échange de souvenirs, en se rappelant les lieux et les combats où ils avaient mutuellement remarqué leur courage. Continuellement, des officiers cosaques, ne pouvant résister à une juste curiosité, venaient contempler encore et de plus près ce Roi célèbre, cet homme superbe, ce guerrier si brave devant lequel plus d'une fois leurs armées étaient tombées à force d'admiration. Murat, qui accueillait fort bien les louanges quoi qu'il y fût accoutumé, se plaisait à voir la curiosité dont il était l'objet. Il fit approcher de lui plusieurs cosaques qu'il désigna lui-même parce que lui aussi les avait remarqués, et il leur donna quelques montres empruntées aux officiers de sa suite. Enfin, il semblait que l'on fût au moment de s'entendre, au moment de s'aimer.

Je fis alors une remarque étrange : tandis que nous étions dans une disposition amicale, les chiens des deux armées semblaient moins pacifiques. Ils se regardaient de travers, restaient à distance les uns des autres et ne cessaient pas de faire entendre des grognements sourds qui nous avertissaient de la durée de leur rancune.

Moscou, par la construction européenne de ses palais et de ses simples demeures, et par la forme asiatique de ses églises et de leurs singuliers dômes, semble être limitrophe de deux mondes. Nous distinguions déjà les principaux détails de sa splendeur, ses toits brillants, ses innombrables clochers d'or et d'azur, ses palais dominateurs. Ce qui nous surprenait encore, c'était l'air entièrement moderne qui résultait pour elle de la blancheur de toutes ses constructions. Elle était vieille de nom et jeune d'apparence. Et chacun de nous laissait échapper les exclamations variées de sa curiosité ardente « Où donc est le Kremlin ? Quel est cet édifice immense ? Voici peut-être le vieux palais des Tsars ?... Voilà sans doute la Croix d'Ivan... Mais, de cet autre côté, voyez encore quelle suite de grandeur et quelle immensité de développement... Nous touchons au but de nos ardents efforts. Nous prenons déjà possession de notre conquête merveilleuse. »

Et puis, une idée triste nous saisissait au cœur ; nous songions à nos amis absents, tombés avant le but, arrachés par la mort à leur tâche incomplète. Il n'y avait pas un de nous qui n'eût à déplorer une de ces pertes prématurées...

Pendant cette marche contemplative, l'Empereur arrivait sur nos traces. Lui aussi, il voulait voir. Il regarda dans sa courte lunette de poche : puis il appela le duc de Vicence et fit apporter la grande lunette que por-

tait toujours un page. Ce fut sur mon épaule qu'il la posa lui-même. J'en fus fort aise, parce que je pus profiter des explications données par le duc de Vicence, qui, en qualité d'ambassadeur, était mieux informé que personne de tous les détails de cette ville inconnue de nous tous.

Pendant ce dialogue, je me disais : « Ainsi donc, mon épaule heureuse était destinée à faciliter au grand Napoléon le spectacle de cette sublime proie. »

L'Empereur, tout en dirigeant successivement sa lunette vers les points principaux de la ville, s'écria plusieurs fois : « Les barbares, et ils abandonnent tout cela... Ce n'est pas possible. Caulaincourt, qu'en pensez-vous ? Dites, vous croyez cela ? »

Le Grand Ecuyer répondit froidement : « Votre Majesté sait mieux que personne ce que je pense[1]. » Il venait de répondre à toutes les questions de l'Empereur avec une sécheresse remarquable ; on pouvait même dire avec une choquante humeur. Depuis le commencement de cette campagne et longtemps auparavant, il n'avait cessé de la désavouer et de conseiller la paix. Les plus tristes pressentiments ne le quittaient pas ; et il était bien éloigné de voir un succès dans ce qui nous semblait un éclatant triomphe.

Quand l'Empereur eut cessé son examen et ses questions, il me dit : « Montesquiou, allez donc voir là-bas à gauche, ce singulier bâtiment, sachez ce que c'est. »

Je lançai mon cheval au galop vers le point que me montrait l'Empereur, et pénétrai dans le faubourg de Moscou. Je ne vis personne dans la rue et j'entrai facilement dans le bâtiment indiqué, car la grande porte de la cour était ouverte. J'attachai mon cheval à un anneau scellé dans la muraille et j'entrai en appelant. Personne ne répondit. L'inspection de cet intérieur et de ses murailles très élevées me fit comprendre que ce bâtiment était une prison récemment évacuée. Quand je voulus sortir pour reprendre mon cheval, je vis surgir, de je ne sais où, deux grands gaillards, à l'air sombre, à la mine renfrognée et qui, en me regardant, se parlaient entre eux. Ni la langue allemande, ni la langue polonaise ne purent tirer d'eux une réponse à mes questions. Seulement de temps en temps, m'indiquant par un geste le centre de la ville ils laissaient échapper ces mots : *Franssousses capoutes*. Ne pouvant obtenir d'autres éclaircissements, je remontai à cheval, rejoignis l'Empereur, lui dis ce que j'avais vu et pris deux chasseurs de la garde de son escorte pour amener de force ces hommes que l'on voulait interroger. Je ne les retrouvai plus et vainement nous en cherchâmes d'autres. Toute cette rue et les rues adjacentes étaient désertes.

L'Empereur retourna sur la grande route que nous venions de quitter ;

1. Caulaincourt avait été ambassadeur en Russie de 1807 à 1811. Il avait toujours marqué une vive et courageuse opposition à la rupture avec le tsar Alexandre. Napoléon lui reprochait sans cesse sa prétendue russophilie.

il entra dans un faubourg de la ville [1] par la porte de Dorogosmilow et se logea dans une grande auberge, à droite ; puis il appela le général Durosnel [2], le nomma gouverneur de Moscou et l'envoya prendre possession de ce poste. Le major-général me désigna pour être un des officiers qui accompagneraient le nouveau gouverneur. Celui-ci, suivi de son état-major et précédé de quelques gendarmes, s'avança dans le quartier désert, ouvert devant nous. Cette vaste solitude, ce silence qui n'était troublé que par le pas de nos chevaux sur le pavé ne nous annonçait que trop la réalité de la désertion complète dont nous étions menacés. Personne ne se présentait au-devant de nous ; pas une députation ne venait, suivant l'usage, demander pour cette grande cité l'indulgence du vainqueur.

***

Quand nous fûmes sur le pont, une vingtaine de malheureux, ramassés dans la rue au delà de la rivière par les gendarmes et chassés devant eux comme des troupeaux de bêtes, nous furent amenés. Aucun d'eux ne parlait une autre langue que le russe. C'étaient des gens de la condition la plus obscure. Ils se mouraient de peur et se prosternaient devant nous, en versant des larmes et en poussant de grands cris pour demander, sans doute, qu'on leur laissât la vie. Le nouveau gouverneur envoya à l'Empereur cette troupe immonde, dont il garda un seul individu, qui devait nous servir de guide, quoiqu'il semblât ne pouvoir pas nous comprendre.

Nous continuâmes à pénétrer plus avant dans Moscou. C'était une chose étrange que de voir une ville sans habitants. Et quelle ville ! Toutes ses rues larges et droites, permettant à la vue de s'étendre au loin, nous découvrions à chaque pas, et dans toutes les directions, deux longs alignements d'hôtels et de palais, et tout cela offrait l'étonnante continuation du même silence et du même désert. Nous ne pouvions pas même déchiffrer les noms des rues aux angles des carrefours.

On se tromperait fort si l'on croyait pouvoir comparer notre situation et cet aspect à quelque chose de connu. Le guerrier qui a conservé le souvenir de la campagne d'Egypte ne peut pas dire : il en fut de même pour nous à Thèbes ou dans Memphis. Non, vous étiez là au milieu des ruines ; il était tout simple de n'y plus trouver d'habitants, et les autres villes où vous conduisaient vos conquêtes, si elles semblaient d'abord inhabitées, vous rendaient bientôt avec confiance leur population un instant refusée et que recelaient fidèlement toutes les demeures. Nous venions de voir sur notre passage quelques villes vides aussi,

1. Napoléon entra à Moscou le 15 septembre. Il avait franchi le Niémen le 24 juin.

2. Le général comte Durosnel (1771-1849) était un ancien enfant de troupe. Général après Austerlitz, il avait été fait prisonnier à Essling ; depuis peu libéré.

telles que Ghjat, Wiazma, Mesaïsk ; mais ces villes étaient petites et presque aussitôt leur population absente avait été remplacée par l'armée. Mais cette ville immense, cette ville de plus de trois cent mille âmes ne pouvait entrer en parallèle avec aucun de nos souvenirs et des vôtres.

Il y eut pourtant une maison qui s'ouvrit enfin devant nous. Il en sortit un homme qui parlait italien et qui répondit dans cette langue à nos questions. Il était le seul habitant resté dans cette vaste demeure qui servait, je crois, de dépôt à un musée minéralogique. Cet homme nous apprit l'espèce de guet-apens dont le roi de Naples avait pensé être victime peu d'instants auparavant. En passant sous le Kremlin à la tête de son avant-garde qui poussait toujours vivement, mais sans coup férir, l'arrière-garde ennemie, il avait été attaqué du haut des murs par quelques bourgeois impatients ou non avertis de la convention. *Ma adesso*, nous dit cet homme, *tutto è pacificato, la commedia è finita.*

L'Italien nous confirma le départ de toute la population russe. Il ne restait qu'une partie des colonies allemande, française et italienne, établies dans des quartiers fort éloignés de ceux par lesquels nous arrivions. Cet homme, en nous parlant, paraissait être sous l'empire de la terreur ; cependant, essayant de sourire, il nous assura qu'il redoutait uniquement l'absolutisme des Russes et qu'il nous regardait comme des libérateurs.

Le général Durosnel le pria de dire à notre guide de nous conduire à l'hôtel du gouverneur. Nous découvrîmes alors que notre guide, tout en ayant l'air de ne pas nous comprendre, nous avait assez bien dirigés jusque-là. Nous devions continuer en ligne droite, passer sous les murailles du Kremlin, en les laissant à droite, puis tourner à gauche pour arriver sur la place du Gouvernement.

L'aspect du Kremlin nous amusa par ses variétés étrangement groupées, par ses bigarrures d'or et de couleurs, ses murs crénelés, ses pavillons chinois, ses églises mauresques, ses portes et ses tours du moyen âge, et par des constructions modernes, régulières, imposantes, sévères qui, à côté de tant d'irrégularités, semblaient annoncer les progrès de la civilisation sur les ruines de la barbarie.

Sur la place du Gouvernement, nous trouvâmes une Française habitante de Moscou. Elle venait, toute joyeuse, au-devant de nous et conjura le général Durosnel de s'établir chez elle. Cette femme tenait depuis plusieurs années à Moscou un magasin de modes et un commerce considérable. Son mari, nommé Aubert, venait d'être emmené de force par les Russes. Elle n'avait évité le même sort qu'en se cachant. Madame Aubert pouvait répondre à toutes nos questions et satisfaire notre curiosité. Le gouvernement russe avait laissé longtemps ignorer aux habitants de Moscou les succès de l'armée française et la retraite des Russes. Des *Te Deum* avaient illustré chacune de leurs défaites, et la population ainsi trompée était bien éloignée de prévoir notre prochaine arrivée.

Ce fut le jour même de notre entrée qu'on fit cesser ce mystère. Alors,

les familles que l'inquiétude n'avait pas fait partir plus tôt se mirent tout à coup à fuir sur les routes, à travers champs, dans des carrosses, dans des chariots, à cheval, à pied. Il y en eut qui s'entassèrent dans des barques ou sur des radeaux et s'abandonnèrent au cours de la rivière. Madame Aubert fut conduite à l'Empereur et nous nous établîmes chez elle où elle ne tarda pas à nous rejoindre. Dès qu'elle voyait quelqu'un de nous, elle reprenait ses intéressants récits. « Tenez-vous sur vos gardes, nous disait-elle, les Russes ont préparé un grand coup. Je ne sais lequel, mais depuis quelque temps des menaces mystérieuses se mêlaient vaguement à tous leurs discours. Ils prétendaient qu'ils fabriqueraient je ne sais quel ballon qui éclaterait tout à coup, et ferait périr en un instant toute l'armée française. Ils parlaient aussi d'un pont qu'ils devaient rompre. Enfin, sur tout cela, je ne puis rien dire de précis, mais il y a quelque chose. Et puis-je en douter quand je sais de source certaine qu'ils ont ouvert ce matin même les prisons et lâché dans la ville plus de six cents malfaiteurs? Le gouverneur Rostopchine leur a donné ses instructions. Ils ont emporté les pompes, ils brûleront tout. C'est un peuple sauvage, capable de toutes les horreurs ; et je vous assure que, dans ce pays, les gens les plus civilisés ne valent pas au fond beaucoup mieux que les autres. Gardez-vous bien, attendez-vous à tout. Demandez plutôt à ma nièce, n'est-ce pas, Éléonore? Nous autres Français, nous respirons enfin, reprenait madame Aubert avec une étonnante volubilité ; nous vous attendions, nous étions sûrs de vous voir ; mais comme il fallait soigneusement cacher notre désir et notre espérance, un mot, un regard, un geste suffisait pour être accusés de complicité avec vous autres ; et ici, un soupçon est l'équivalent d'une conviction. Depuis le commencement de la guerre, nous avons vu chaque jour les malheureuses victimes du soupçon partir pour la Sibérie. Mais vous aussi, ils veulent vous conduire loin, bien loin. C'est pour cela qu'ils n'ont presque jamais voulu vous attendre et que vous n'avez pas eu tous les combats que vous auriez voulus. Ils vous redoutent sur le champ de bataille. Ah, quant à ce qui est de ça, ils vous rendent ce juste hommage. Il y a si longtemps que vous les rossez. Mais prenez garde qu'ils ne profitent contre vous de vos leçons et qu'ils ne se vengent de les avoir payées si cher. Ils craignent donc votre Empereur, son génie des batailles, et vous devez craindre la seule chose qu'ils puissent vous opposer. Ils vont toujours se retirer devant vous, pour vous affaiblir et pour vous éloigner des ressources. Ils vous feront perdre du temps et l'hiver ici commence de si bonne heure. J'ai dit *ils vous feront* perdre du temps. Je vous demande pardon de mon expression. Je voulais dire *ils voudront* vous faire perdre du temps. Mais je pense bien que vous serez encore plus fins qu'eux, et que vous combinerez toutes vos opérations de manière à ce qu'il ne vous arrive pas malheur. Du reste, voici mon sort attaché à celui de votre armée. Si vous partez, je pars avec vous. Juste Dieu! Je ne resterai pas ici après vous, pour un empire. La suspicion des Russes serait sans bornes.

Elle a précédé votre arrivée ; après votre départ, elle serait plus cruelle encore. »

Le général Durosnel, dans cette fin de journée, ne pouvait pas organiser son gouvernement que l'absence de la population rendait illusoire. Il nous permit de dormir. J'étais bien disposé à profiter de la permission. Il y avait, dans la société de madame Aubert, un petit peintre qui se disait Français, trouvant peut-être que, dans ce moment, cette nationalité avait des avantages qu'il était bien aise de réclamer. Le fait est qu'il prononçait le français fort mal, étant, disait-il, venu en Russie dans sa plus tendre jeunesse. Le logement de cet homme faisait partie de la maison où madame Aubert était établie avec tous ses magasins. Il me proposa de passer cette nuit chez lui, et j'acceptai avec empressement. Depuis Vilna, je n'avais pas dormi dans un lit. Son petit entresol, propre et bien tenu, me parut délicieux. Me sentir étendu entre deux draps fut pour moi le sujet d'une jouissance complète et d'une sensation toute neuve, qui ne dura qu'un instant, car je m'endormis aussitôt.

Vers deux heures du matin, je fus réveillé par le bruit d'un homme qui marchait à grands pas dans ma chambre. C'était le peintre, mon hôte. Lorsque je parvins à ouvrir mes yeux appesantis, je le vis debout auprès de mon lit ; il avait son chapeau sur sa tête, il était en costume de voyageur et semblait dire : « Je pars ». Il me regardait dormir et enfin, comme s'il eût été en proie à l'agitation la plus violente, il s'écria, d'une voix haute et tremblante : « Et vous pouvez dormir... Ne voyez-vous pas cette clarté ? » « — En effet, lui dis-je, c'est singulier, on dirait qu'il fait jour. » « — Ah! c'est l'incendie qui commence. Je ne le prévoyais que trop. Voilà un de leurs affreux complots qu'ils ont mystérieusement préparé, mais dont ils laissaient peser quelque chose dans leurs paroles et qu'ils prophétisaient plus positivement dans leurs adieux. Voilà le commencement du désordre et du désastre ; voilà la fin de tout. Eh, qui peut savoir tout ce qui se passe en ce moment ? Peut-être que tous les Français égorgés... »

Je m'étais jeté à bas de mon lit dès ses premières paroles et, debout à la fenêtre, je regardais avec lui la lueur et les flammes qui s'élevaient en face de nous. Il m'expliqua la position des lieux. « Cette fenêtre, me dit-il, donne sur la place du Gouvernement. Par delà ce grand bâtiment, en face de vous, est la vaste enceinte du Kremlin. C'est par là que le feu commence. » « — C'est un malheur inséparable des guerres, lui dis-je ; nos soldats sont si imprudents. Au milieu du désordre qui résulte de notre arrivée et du départ de la population, ils mettent le feu sans s'en apercevoir. » « — N'en croyez rien, reprit-il. Cet incendie terrible éclate dans le lieu même où, par ordre du gouvernement, on a transporté depuis près de trois mois les marchandises et toutes les provisions qui pouvaient être le plus utiles à l'armée française. Voyez, c'est la Bourse et le bazar qui brûlent. Ils ont dit aux négociants, aux marchands, à tous que leurs marchandises auraient un asile sûr dans l'enceinte du Kremlin. Et ces malheureux ont porté avec confiance toutes leurs richesses que

maintenant la flamme dévore... Et pour être certains de l'exécution de ce projet inconcevable, ils en ont chargé tous les malfaiteurs renfermés dans les prisons de la ville. Ils étaient au nombre de huit cents ; et ils ont tous obtenu hier leur liberté à cette condition. »

« — C'est incroyable, répondais-je toujours. Comment voulez-vous que, de gaîté de cœur, on brûle sa ville ? » Et déjà, de plus en plus, les progrès de l'incendie illuminait la nuit et prêtait à l'aube naissante une affreuse clarté.

Tout le reste de la nuit se passa en courses inutiles, en vaines contemplations d'un désastre si habilement conçu qu'on ne pouvait pas plus arrêter qu'on n'avait pu le prévenir. Dans la journée, vers midi, l'Empereur arriva au Kremlin. Il était fier de l'habiter, nous étions fiers de l'y voir. En parcourant ces cours irrégulières, grandes comme des places de ville, en montant cet escalier extérieur célèbre par le massacre des Strélitz, nous nous rappelions les faits de cette histoire sauvage. Nous pénétrions dans des salles antiques, sombres et magnifiques ; puis nous voulions voir cette cloche fameuse que nous supposions dans l'un de ces dômes superbes et sans nombre qui scintillaient sur nos têtes, mais elle ne fut jamais placée si haut. Elle était, de temps immémorial, enfoncée dans la terre au bas de la tour principale d'une église et l'on n'en voyait qu'une étendue carrée de deux pieds de diamètre. Nous admirâmes aussi la longue couleuvrine gigantesque et l'obusier monstre placés au pied de l'arsenal. Il était bien tentant de prendre et d'emporter avec nous ces trophées ; et nous y pensâmes.

Dans cette journée, il y eut quelques incendies partiels qui éclatèrent et dont on se rendit maître ; vers le soir, ces incendies augmentèrent au point de devenir un juste sujet d'alarmes. Les feux, habilement préparés par des mèches incendiaires, naissaient au milieu de nous, et nous envahissaient de la manière la plus inattendue et la plus rapide. Que faire pour défendre des quartiers lointains et immenses, où aucun de nous n'avait encore pénétré ?

Le 16, l'embrasement devint général, et le vent souffla avec tant de violence que rien ne sembla pouvoir être épargné. C'était un immense cercle de feu, dont le Kremlin formait le centre et qui se rétrécissait de plus en plus en s'avançant vers lui. Les principaux chefs de l'armée sentirent alors la nécessité de faire auprès de l'Empereur les plus vives instances pour l'arracher à ce danger d'un genre nouveau. L'Empereur résista longtemps, avant de céder. Il voulut monter sur un clocher pour contempler ce spectacle inouï. Il y fut suivi par le major-général et par Caulaincourt. Je montai derrière eux. « C'est inconcevable, disait l'Empereur en serrant les lèvres ; les barbares, les sauvages, brûler leur ville ! Qu'est-ce que des ennemis pourraient faire de pis ? Ils se vouent aux malédictions de la postérité. » Et le major-général me disait en nasillant, car il n'a jamais pu parler autrement : « Monsieur, les Russes sont des barbares, des sauvages. Ce n'est pas comme cela qu'on fait la guerre. On ne

brûle pas les villes, surtout les siennes. C'est aux ennemis à nous jouer de ces tours-là. Monsieur, ils se vouent aux malédictions de la postérité. »

L'Empereur monta tout au haut de cette tour[1] qui ressemblait à un minaret, et alors il put contempler l'incroyable spectacle de flammes qui nous cernaient de toute part. Nous autres, restés un peu au-dessous de lui sur les degrés de cet escalier tournant, nous regardions aussi, et ne voyions pas moins bien, par les petites fenêtres dont les parois de cette tour étaient criblées. L'Empereur, averti par les yeux, comprit que le départ était nécessaire. Il trouva son cheval au bas de la tour. Il se dirigea d'abord vers la porte qui sort du côté de l'esplanade. Je n'ai jamais su pourquoi il ne sortit pas de ce côté. Il traversa de nouveau tout l'espace qu'il venait de parcourir et sortit par une espèce de poterne située près de la tour qui venait de lui servir d'observatoire. Nous nous trouvâmes alors sur le quai. Il prit à droite, le long du Kremlin, traversa l'esplanade, puis la place du Gouvernement, et entra dans un quartier immense et superbe qui brûlait entièrement. Quoique cette rue fût large, les flammes se joignaient en voûte sur nos têtes. Nous étions obligés de protéger nos joues, nos mains, nos yeux avec nos mouchoirs, nos chapeaux, les pans de nos habits. La chaleur extrême animait tellement nos chevaux que nous avions de la peine à les maintenir au pas. Croira-t-on qu'un parc d'artillerie, un convoi de poudre passait sous cette voûte de feu dans ce moment, et que pas un caisson ne fit explosion?

Quand nous fûmes hors de la ville, nous nous retournâmes tous pour revoir cette grande scène de désolation, dont l'horreur s'accroissait avec le déclin du jour, et qu'aucune description ne pourrait rendre, car à cet égard, l'exacte vérité semblerait toujours être l'œuvre fantastique d'une imagination insensée.

Nous nous rendîmes au château de Petrowskoie[2], qui est près de Moscou, autant que Neuilly l'est de Paris. C'est une construction entièrement mauresque. Avant de connaître le Kremlin, je n'avais encore vu dans ce genre que des dessins et des peintures venus d'Orient. Cette nouveauté plut à tout le monde et nous nous réjouîmes fort de cette heureuse conservation. Mais il était temps d'arriver. Il se trouvait, dans les caves et dans plusieurs autres parties de cette demeure, des Russes cachés, dont la mission avait sans doute pour objet l'incendie de cette impériale demeure. Pendant qu'on préparait les logements de l'Empereur et du major-général, l'Empereur resta dans un salon avec lui et s'y promena longtemps en causant. Cependant, les conversations qu'il avait avec le major-général ne ressemblaient jamais à rien de connu dans ce genre. Ce n'était point un dialogue, ce n'était point une causerie, c'était

1. La tour d'Ivan, au Kremlin.

2. Le château de Petrowskoie, sur la route de Saint-Pétersbourg, était la résidence de plaisance où s'arrêtaient les tsars, lors des fêtes de leur couronnement, avant de faire leur entrée solennelle à Moscou

un monologue auquel il avait la bonté d'admettre un auditeur ; et cet auditeur était bien fier du choix, et bien fidèle à son humble silence.

Quand le monologue fut terminé et l'Empereur retiré dans son appartement avec ce complaisant auditeur, tous les aides de camp du major-général firent irruption dans ce salon. Ce soir-là, j'étais accablé de lassitude et fatigué surtout, comme nous l'étions tous, du spectacle de tant d'horreurs si nouvelles ; je voulus me reposer quelques instants, et pour être moins dérangé, je choisis l'embrasure profonde d'une fenêtre. Mais dès que je voulus fermer un rideau, je sentis sous ma main, dans les plis de l'étoffe une résistance solide. Quelle fut ma surprise en découvrant un soldat russe, debout, enfermé dans les plis de ce rideau comme dans une guérite! Je frémis en songeant au quart d'heure que l'Empereur venait de passer à la merci de cet homme. Mais je ne tardai pas à voir que ce malheureux, blessé, presque nu et glacé de frayeur n'avait trouvé dans la fuite que ce rideau pour asile. Tout colosse qu'il était, il versait des larmes, et se mit à genoux devant moi en criant : « Pardonne, pardonne. » Cette découverte servit d'avertissement. On fit de plus minutieuses recherches et l'on trouva encore à Petrowskoie une demi-douzaine d'ennemis disséminés par la peur.

Après souper, nous voulûmes revoir encore ce spectacle de feu qui nous faisait tant de mal, et auquel cependant on retournait toujours. Comme la nuit était tout à fait venue, il ne manquait plus rien à cette scène. L'incendie semblait dévorer également le ciel et la terre, car le reflet dans les nuages avait tant d'énergie que l'on ne voyait pas de différence entre la réalité et l'image, et il arrivait ainsi, par un phénomène inouï, que la terre à son tour envoyât de la lumière au ciel. La scène changeait à chaque instant de forme, d'étendue et de couleur. De grands tourbillons du noir le plus opaque, s'élevant après la chute des édifices considérables, faisaient de larges et longues coupures transversales dans les flammes et, par-dessus, l'on voyait des volcans dont les jets incalculables n'avaient de borne qu'aux cieux. Que dirais-je? Et dois-je dire encore après tout ce qui a été raconté là-dessus? Souvent, les flammes, comme si elles eussent voulu se jouer de leur crime, s'entr'ouvraient, s'écartaient, et nous faisaient découvrir, non seulement des palais, mais des amphithéâtres de palais qui, au moment d'être dévorés, nous apparaissaient ainsi dans une féerique splendeur pour faire au monde un dernier adieu...

A ce jour artificiel, à ce jour affreux produit par l'industrie humaine, je pus lire et relire pendant cette nuit les lettres que l'estafette venait de m'apporter de ma famille ; et je pus déchiffrer ainsi, sans aucune peine, les caractères les plus fins, les écritures les plus difficiles.

Nous ne restâmes que deux jours à Petrowskoie. L'Empereur, à ce qu'il paraît, n'était pas décidé à se loger de nouveau au Kremlin ; car, de Petrowskoie il envoya son aide de camp, M. de Narbonne, en ville pour faire occuper et pour préparer à le recevoir, le palais d'été des empereurs.

M. de Narbonne vit ce palais dans toute sa prodigieuse magnificence. Il donna des ordres ; on prit des précautions pour que le feu ne pût pas l'atteindre, si l'incendie pénétrait dans ce quartier immense, parfaitement intact encore. Mais toute la prévoyance fut vaine, tous les soins furent inutiles. Le lendemain, le quartier était la proie des flammes, et l'incendie avait commencé par ce palais...

On arrêta continuellement, jusqu'à la fin de notre séjour, quelques-uns de ces incendiaires, de ces monstres vomis par l'enfer sur cette cité malheureuse. Ils exécutaient leur mission sans mystère et avec la plus singulière naïveté. Il y en avait qui portaient sous leurs bras un panier chargé de mèches souffrées ou d'autres ustensiles. Les plus adroits, les plus dissimulés en avaient les poches pleines. Ainsi munis, ils pénétraient non seulement dans les demeures vides, mais dans les plus habitées. Le général Grouchy, aidé de son fils, saisit au collet un de ces misérables dans sa chambre à coucher.

Tout le monde trouvera qu'ainsi arrêtés en flagrant délit, ils n'avaient pas de droit à une longue procédure. Ils étaient livrés aux soldats furieux, et la justice était bientôt faite.

Le Vice-Roi [1] fut laissé à Petrowskoie, nous ouvrant ainsi la route vers Pétersbourg, et l'Empereur rentra dans Moscou et reprit possession du Kremlin, qui paraissait lui plaire.

Dans une capitale aussi bien approvisionnée que Moscou avait dû l'être en tout genre, tout n'avait pas pu disparaître. On ne tarda pas à faire des découvertes heureuses. L'armée trouva des vivres et d'immenses provisions enfouies dans des caves et conservées même sous des débris fumants. Chacun s'arrangea des établissements plus ou moins confortables. Il y eut concert italien à la cour et spectacle français à la ville. Je ne fus point invité aux concerts, et je n'allai que deux fois au spectacle.

Pour arriver à ce palais Posniakow, il fallait passer par-dessus tant de décombres et de cendres que mon cœur serré et plein de tristesse restait trop insensible aux spirituelles saillies des *Jeux de l'amour et du Hasard* et même aux grâces des *Trois Sultanes*, et au talent dramatique de madame Bursay et de madame Fusil [2].

Grâce à la mobilité d'esprit dont notre nation est toujours pourvue, nous nous laissions aller avec confiance aux combinaisons les plus diverses. Tantôt nous nous croyions destinés à nous emparer de Pétersbourg, tantôt nous nous disposions à passer toute la froide saison à Moscou. Nous avions bien aussi l'idée de marcher immédiatement vers la Pologne

1. Le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie.

2. Madame Bursay était depuis longtemps directrice du Théâtre français de Saint-Pétersbourg. Madame Fusil, aimable comédienne, a laissé d'agréables *Souvenirs*.

pour y chercher une position meilleure et des quartiers d'hiver moins périlleux ; ou bien c'est pour nous rendre dans les riches cantonnements de l'Ukraine, que nous allions rentrer en campagne. Nous avions aussi des moments d'illusions pendant lesquels nous prophétisions une paix signée dans Moscou.

Disposés par une imagination si féconde, nous avions le soin de nous préparer à tout. Nous avions retrouvé, en rentrant dans Moscou, des quartiers entiers que leur construction solide nous avait aidés à préserver des flammes. Nous nous établîmes merveilleusement dans ces demeures doublement conquises, par nos armes et par notre industrie. Nous nous occupions même de les orner, de les embellir et surtout de les approvisionner. Je trouvai quelques livres, ceux qui m'intéressèrent le plus étaient des traités psychologiques.

Un soir, c'était je crois, le 16 octobre, le prince de Neufchâtel, fort agité, m'appela. « Prenez, me dit-il, quelques cavaliers saxons qui sont de service au palais aujourd'hui, et allez sur la route de Kalonga ; là, vous écouterez dans la direction du roi de Naples, et si vous entendez le canon, vous me le ferez dire ; vous m'enverrez un cavalier toutes les heures si la canonnade se fait entendre. Si non, vous reviendrez à la nuit claire. Tâchez qu'on ne vous enlève pas. »

Je fis comme il était ordonné ; mais je n'entendis rien. Le 18, l'Empereur passa la revue de quelques faibles détachements arrivés de France tout récemment. Je me rappelle que l'un de ces détachements était commandé par un vieux chef de bataillon qui avait, en défilant, le mouvement de tête le plus singulier, un tic nerveux qui lui renversait la tête de côté. Tout dans ce pauvre bonhomme avait un air de vétusté et d'étrangeté qui frappa l'Empereur et le fit plusieurs fois sourire. Il finit par appeler ce chef de bataillon et lui dit : « Vous avez été Vendéen ? » « — Oui, Sire ; j'ai toujours voulu revoir mon pays. » « — Y a-t-il longtemps que vous êtes rallié ? » « — Depuis que nous avons un souverain en France. » L'Empereur, hochant la tête et souriant : « Allons, pas mal ; retournez à votre poste. »

Le chef de bataillon, en se retournant, eut une crise convulsive plus forte que jamais. L'Empereur s'en impatienta de nouveau et, s'adressant à nous tous, s'écria sur le ton du dépit : « Pourquoi nous envoyer ça ici ? C'est bon à garder nos foyers. Mais il n'en fait jamais d'autres. C'est du Kellermann tout pur. »

Pendant que cette revue matinale durait encore, l'Empereur ne faisait pas attention à une canonnade lointaine que nous entendions tous. Il finit par remarquer nos chuchotements et nous en demanda la cause. Dès qu'elle lui eut été expliquée, il dressa l'oreille et devint sérieux. J'étais auprès de lui dans ce moment et mes regards observaient les siens. Ce que j'avais désiré arriva ; il pensa à moi pour la mission qui devait l'éclairer. « Montesquiou, me dit-il, allez voir ce que fait le roi de Naples, c'est chez lui que cela se passe, à ce qu'il paraît ; allez vite. »

Je fis bonne diligence, mais l'alerte était finie. Les avants-postes, sous les ordres du général Sébastiani, avaient été surpris. L'affaire avait été malheureuse ; nous avions perdu des hommes, du canon, du terrain [1]. Le général Dery, premier aide de camp du roi, et le général polonais Fiszer avaient été tués ; le Roi, lui-même, avait reçu une très forte contusion d'un biscayen au-dessous du cœur.

Non seulement la perte aurait dû être plus grande, mais le Roi de Naples aurait dû être fait prisonnier avec tout ce qu'il commandait. Il avait été attaqué à l'improviste par une armée double de la sienne, mais qui ne sut pas faire usage de sa supériorité numérique. La moitié de cette armée devait l'attaquer de front et l'autre moitié tourner sa gauche. Mais tous nos ennemis, dans toutes nos guerres et même jusqu'à la fin, ont toujours manqué d'audace.

Je trouvai le Roi couché sur un lit de camp dans une baraque. Il me montra sa poitrine si maltraitée. Cette contusion, extrêmement noire, avait plus de huit pouces de diamètre. « Dites à l'Empereur, me dit-il, que vous venez de voir le plus malheureux des rois, et que je ne serai content que quand j'aurai foutu à cette racaille-là une raclée dont elle se souviendra. »

Il voulait absolument établir dans son ordre du jour, dans son bulletin, et dans l'esprit de tous ceux qui l'approchaient qu'il n'y avait que du guignon dans cette affaire, et pas le moindre tort. Mais à la guerre, ce que l'on appelle un malheur est toujours une faute.

Je retrouvai, dans Moscou, le quartier général disposé au départ. Trop tardif départ, trop funeste confiance. Il aurait fallu toucher barre à Moscou. On n'a jamais su si l'Empereur s'en aperçut alors, mais depuis, il a dû en gémir, car dans cette erreur trop reconnue, commença l'insurmontable décadence de sa vie.

Nous sortîmes de Moscou le 19 octobre, de bonne heure dans la matinée. Le plus beau soleil éclaira ce tumultueux départ qui longtemps obstrua la porte de la ville. On ne peut se faire une idée de la multitude des petites voitures que l'armée traînait à sa suite. Chars à bancs, drouchkis, wurts, calèches, kibiks, disputant d'élégance et de vitesse, couvraient la route, débordaient de tous côtés et inondaient au loin la plaine. Les ordres des chefs n'avaient pas mis d'obstacle à cet abus, parce que ces voitures étaient censées contenir des vivres ; mais l'imprévoyance des soldats avait préféré, dans cette occasion comme presque toujours, un stérile butin aux provisions utiles. Du reste, cette première

1. Le 18 octobre, Murat, commandait l'armée française en position d'avant-garde. Endormi par les fraternisations entre les Russes et ses propres troupes, il se laissa surprendre à Winkovo. Il perdit de l'artillerie, la plus grande partie de ses équipages et nombre de prisonniers. Le roi de Naples réagit vigoureusement, mais la surprise impressionna fort l'Empereur.

Le général Dery était aide de camp de Murat. Le général polonais Fiszer occupait l'emploi de chef d'état-major de Poniatowski.

journée fit justice d'une grande partie de ces importuns bagages. Ces voitures, presque toutes trop délicates, trop légères, étourdiment menées par leurs cochers novices, s'accrochaient, se culbutaient, se brisaient et restaient abandonnées dans les fossés, dans les broussailles avec les vaines richesses qu'ils avaient pu ravir à la Russie.

Les réfugiés de Moscou, c'est ainsi qu'on appelait les familles qui s'étaient mises sous notre protection, se remarquaient dans cette multitude.

Nous fûmes le 23 à Borwsk. Le 24, Kutuzoff voulut nous interdire

COMBAT DANS MOSCOU ESTAMPE DE L'ÉPOQUE)

au delà de Maro-Jaroslawetz[1]. Nous dûmes principalement à l'armée d'Italie le brillant succès de cette affaire.

Le froid devint bientôt terrible. Les hommes et les chevaux mouraient. On abandonnait les voitures d'artillerie, des canons. L'Empereur, étonné et furieux de rencontrer un ennemi qu'il ne pouvait vaincre, semblait douter encore de la puissance du froid. Il faisait dire par Adrien d'Astorg au Vice-Roi et aux maréchaux qu'ils seraient déshonorés s'ils

1. Averti par la surprise de Winkovo, Napoléon tenta de desserrer l'étreinte de Kutusoff sur ses derrières. L'armée russe lui barra le chemin de retour le 23 octobre, à Maro-Jaroslawetz. Le combat de rencontre dégénéra vite en une bataille extrêmement sanglante où le prince Eugène, à la tête de l'armée d'Italie, se couvrit de gloire.

n'amenaient pas tous les canons. Les chefs, pour sauver l'apparence et pour éviter la honte et le danger de l'exemple, tâchaient de ne pas laisser les canons sur la route. On les couvrait de neige, on les précipitait dans les ravins ou sur les revers de la chaussée.

***

Le 10 de novembre, lendemain de l'arrivée à Smolensk, dans le milieu du jour, l'Empereur me fit demander. On me chercha de tous côtés dans la ville. Lorsque j'arrivai au palais, mon nom heureux volait de bouche en bouche, comme un objet d'envie. Je rencontrai au bas de l'escalier, dans le vestibule, Alfred de Noailles, qui me dit : « Je suis persuadé qu'on te demande pour t'envoyer à Paris. Je l'ai vu à l'air du prince de Neufchâtel ». Plus loin, Méneval me regarda d'un air qui s'accordait avec ces paroles. Un peu plus loin encore, le secrétaire du prince de Neufchâtel, le bon Le Duc et Denniée s'écrièrent en me voyant : « L'heureux mortel ... ». Sur les dernières marches de l'escalier, le maréchal Lefebvre [1] me dit, avec sa rudesse habituelle : « Monsieur le mézacher de la Figdoire, connais-tu ton ponheur ? Mais guelle est la zagrée figdoire que vous allez annoncer, zette fois ? » Puis, il ajouta, plus bas : « Zagré nom te Tieu, mon ger gamarate, nous zommes foutus. » J'entrai chez l'Empereur. Je le trouvai grave, debout, et fort pâle. « Il faut, me dit-il, que dans ce moment un nom connu, un nom historique traverse l'Allemagne. Tous ces bons Allemands nous croient perdus. Il est bon qu'on leur donne de nos nouvelles. Allez leur raconter tout ce que vous avez vu. Partez, allez rassurer la Pologne, l'Allemagne, la France, le monde. A Paris même, ils veulent abuser de notre absence. Ils conspirent. Madame de Montesquiou a montré une grande présence d'esprit. Du reste, tout a été apaisé sur-le-champ. Mais Frochot [2]... Frochot, un magistrat, préparant la salle pour la séance d'un prétendu gouvernement... L'imbécile... Il y aura un exemple sévère. Ce sont les idéologues qui veulent pousser à bout leurs chimères... Mais le lion n'est pas mort. Ayez soin de vous arrêter partout, même dans la plus petite ville en Pologne et en Allemagne. Donnez de nos nouvelles à toutes les autorités sur votre passage. Au reste, je vous verrai encore pour vous donner mes dernières instructions. Allez vous préparer au départ. Je pense que vous n'êtes pas fâché de partir ? » « — Je suis, répondis-je, toujours heureux de vous obéir, mais triste de vous quitter, surtout dans de telles circonstances. » « — Allez ; me quitter ainsi, c'est me servir. »

1. Le maréchal F.-J. Lefebvre, duc de Dantzig (1755-1820), ancien sergent aux gardes françaises, avait gagné tous ses grades au feu. En fait de pittoresque, ce vieux brave ne trouvait de rival qu'en la personne de sa femme, la fameuse « Madame Sans-Gêne. »

2. Allusions à l'étonnante affaire Malet. Un général obscur, réformé et placé sous la haute surveillance de la police, avait, en quelques heures, failli renverser le gouvernement impérial et mis sous clef le préfet de la Seine Frochot et le préfet de police Pasquier (23 octobre 1812).

***

Le jour du départ général ne tarda pas à venir. Il eut lieu le 14 de novembre. On avait flatté l'armée de l'étrange espoir de s'arrêter à Smolensk. On tâchait ainsi de soutenir son courage, qui se serait anéanti à l'idée d'une distance plus longue. Harcelés par l'ennemi sur cette terre cruelle et dépouillée, privés même des positions militaires que les rivières perdent pendant les longues gelées du Nord, affaiblis par l'éloignement de nos alliés et de la France, nous ne pouvions plus nous arrêter nulle part. Il fallait nous rapprocher de nos ressources et chercher une zone moins mortelle. Mais nos soldats se flattaient toujours de voir dans chaque ville le terme de leur retraite et de leurs maux ; et entre tous les échelons de notre funeste itinéraire, toutes les fois que l'on apercevait devant nous à l'horizon un clocher d'abbaye ou la pointe d'un édifice élevé quelconque, ils prononçaient douloureusement le nom de la ville espérée, et quelquefois cette ville était encore à cent lieues de nous.

Ma position de piéton involontaire [1] me paraissant fort dure, je désirais connaître sans délai ses bornes. Devais-je partir pour ma mission sur-le-champ ou attendre longtemps encore ? J'allai aux informations de plusieurs côtés. Turenne l'ignorait. Beausset n'en savait pas davantage. Le prince de Neufchâtel, qui était parfaitement informé de l'intention de l'Empereur à l'égard de cette mission, me dit avec infiniment d'humeur et avec un son de voix plus nasillard que jamais : « Ah, vous partez ? Monsieur a des affaires à Paris ? Monsieur est pressé, apparemment ? »

Tout simplement, suivant son usage, le major-général était inspiré, au sujet de cette mission, par deux idées contradictoires ; il était fâché que l'Empereur prît, de son propre mouvement, un des aides de camp du major-général pour lui donner une mission, et en même temps, il était flatté qu'un de ses officiers fût trouvé digne d'une telle distinction.

On pense bien que je fus présent au départ de l'Empereur, que je me plaçai en évidence, que j'épiai son regard et que le mien eut l'intention de lui dire : « N'avez-vous plus rien à rappeler à l'Allemagne, à la France, au monde ? » Mais quand ses yeux eurent rencontré mon regard, son visage se rembrunit ; c'était répondre... Il détourna la tête. Ah, c'était répondre encore ; et je compris combien il y avait de tristesse au fond de sa pensée. Cependant, alors même et depuis, cette tristesse n'eut que de rares explosions qu'il fut même difficile de saisir ; et nous dûmes bénir le ciel de ce que notre chef suprême était capable de conserver un tel empire sur lui-même, car nous retrouvions de la confiance, de la force et de l'espoir en jetant sur lui un regard, en songeant à tout le rassurant passé de sa vie, à toutes ses victoires, à toute sa gloire, à toutes les ressources de son génie, jusqu'alors inépuisable. Il était comme un oracle ou plutôt comme un dieu d'où émanait une influence corroborante

1. A Smolensk, Montesquiou avait perdu ses chevaux, morts de froid.

qui s'étendait sans cesse sur nous. Mais dans le profond mystère de ses souvenirs et de ses méditations, combien devaient être poignantes des tortures si nouvelles. Toute sa force tombait par pièces et en lambeaux... Cinquante mille hommes sont encore armés, mais soixante mille hommes de tous rangs, de toutes armes, de tous corps, déjà désarmés et confondus, marchent à la débandade et s'écoulent comme un torrent funeste qui a rompu les digues et que nulle puissance humaine ne peut plus contenir. Trente mille chevaux viennent déjà de périr. Le Vice-Roi, lui-même, a perdu soixante pièces de canons.

Après avoir assisté au départ de l'Empereur, je me mis aussi à partir, non pas sur un cheval, puisque je n'en avais plus, non pas en voiture, puisque ma mission ne m'était pas donnée, mais à pied et peut-être avec toute la triste contenance d'un cavalier démonté. Cependant, je dois douter de cette fâcheuse contenance, parce qu'en me raidissant contre la destinée, je sentais naître en moi une confiance et une gaîté qui devaient nécessairement se faire jour jusqu'à ma physionomie.

A quelques pas de la maison que l'Empereur venait de quitter, je rencontrai Hélion de Vencé. Il était chef d'escadron de hussards. Nos souvenirs de jeunesse et de famille faisaient que nous avions toujours, lui et moi, quelques mots à nous dire, quand le hasard amenait l'un de nous sur les pas de l'autre. D'ailleurs, placé plus près que lui de l'estafette, j'avais presque toujours à lui donner des nouvelles de sa famille. Dans ce moment-là, le pauvre Hélion était tout heureux d'avoir trouvé dans la ville de Smolensk d'amples provisions pour alimenter son garde-manger, et il paraissait très fier de me les montrer. Aussi me proposa-t-il de me régaler. J'acceptai, quoique je sortisse de table.

Ensuite, nous nous mîmes en route, moi à pied, comme je l'ai dit plus haut, Hélion à pied aussi, mais par égard pour moi et pour me tenir quelque temps compagnie, car il avait encore trois chevaux, deux pour ses bagages et un pour lui. Cependant, ce pauvre Hélion, avec cette raideur qu'on lui connaissait et cet air empesé de toute sa personne, marchait difficilement et avec une inquiétude toujours croissante sur la neige battue et glissante qui couvrait la grande route. Moi, patineur, souple et léger, je marchais facilement en donnant le bras à Hélion, qui s'étonnait de mon habileté et s'appuyait sur moi de temps en temps pour s'arrêter dans ses glissades.

A un quart de lieue de Smolensk, nous rejoignîmes ma voiture qui cheminait d'un air assez gaillard. Mon pauvre Franz était en assez bon train, Antheaume n'avait pas trop mauvaise mine ; mon blessé se tenait le plus chaudement possible dans l'intérieur, tandis que les autres marchaient pour mieux lutter contre le régime de l'atmosphère. Il y avait encore Xavier et le prisonnier conduisant la petite charrette[1]. Après avoir

1. A ses domestiques français, Montesquiou avait adjoint un prisonnier russe qui les aidait au gros ouvrage. Il avait en outre offert l'hospitalité dans sa voiture à un camarade blessé.

passé l'inspection de tout ce bataclan, je les quittai en leur souhaitant du courage et en leur donnant rendez-vous à la station prochaine. Je ne les ai jamais revus, à l'exception de Xavier, qui s'échappa pour me raconter le désastre de tout le reste.

Nous continuâmes, Hélion et moi, à marcher en avant en devisant sur ces étonnants malheurs et sur tout l'inattendu de cette portion de notre histoire.

Il y eut un moment où nous nous retournâmes pour revoir encore Smolensk et pour contempler l'aspect pittoresque, les édifices élevés et les murailles crénelées de cette ville célèbre et puissante que les superstitions de l'histoire ont appelée la clef de Moscou.

Je me rappelle parfaitement cette journée, le bruit de la neige dure et crissante sous nos pieds, ce ciel de plomb, si voisin de nous qu'il semblait peser sur nos têtes, et les paillettes brillantes de l'humidité gelée qui flottaient dans l'air. Je crois y être encore, surtout pendant les jours d'hiver quand je retrouve de la neige avec un ciel sombre.

Le soleil, alors, ne restait pas longtemps sur l'horizon. C'était là le plus grand de nos malheurs, car l'obscurité amenait avec elle un grand surcroît de désolation. Vers le soir de ce jour, nous vîmes tomber quelques-uns des soldats isolés qui marchaient près de nous. D'abord, je crus qu'ils faisaient de faux pas ; mais les malheureux tombaient pour ne plus se relever. Hélion et moi, nous en ramassâmes plusieurs. Nous les remettions debout, nous tâchions de les rassujettir sur leurs pieds, nous les exhortions en les secouant, nous leur disions : « Allons, camarades, du courage, il n'y a pas loin jusqu'au bivouac de la nuit. Voyez-vous ces feux devant nous ? C'est là que les camarades nous attendent ». Mais ils ne pouvaient plus ni voir, ni entendre, ni espérer. Ils avaient été surpris, envahis tout entiers par la mort, par une mort à la fois cruelle et douce. Tous périssaient de même, c'est-à-dire brusquement et sans s'y attendre. L'engourdissement les prenait debout ; ils continuaient cependant à faire quelques pas, puis ils trébuchaient et tombaient en avant. Une fois à terre, ils ne remuaient plus. Mais un moment encore, quelquefois, on entendait leur plainte étouffée. La tête était un peu contractée et baissée, le visage était devenu bleu et les poings fermés se réunissaient violemment vers le creux de l'estomac ; tout le corps avait acquis une invincible raideur.

C'était donc ainsi que l'on mourait ?... Le procédé nous était parfaitement révélé par ces exemples. Ainsi, il devenait urgent pour ceux qui voulaient vivre de se tenir en garde à toute heure contre la mort qui se glissait d'une manière imperceptible et probablement avec tout l'irrésistible charme de l'engourdissement et du sommeil. Cependant, le froid redoublait, la précoce nuit était venue et le nombre des soldats tombant s'augmentait avec elle.

***

A douze lieues de Smolensk, après en être sorti, je trouvai sur le bord de la route le général Valmabelle, appuyé contre un arbre, seul, sans suite, sans cheval et chaudement revêtu d'une énorme pelisse d'ours blanc qui fit longtemps l'admiration de l'armée et probablement son envie. Il était pâle, et son visage exprimait cette contraction terrible qui s'imprime dans les traits avec une singulière durée après une scène d'épouvante ou d'horreur. Je m'approchai de lui. « Mon Dieu, m'écriais-je, qu'avez-vous donc? Que vient-il de se passer? » « — La plus affreuse scène, me répondit-il, la plus horrible catastrophe. Pauvres gens! Je regardais tout autour de nous. Nous étions seuls ; je ne voyais rien, ni personne sur l'immense tapis de neige qui régnait uniformément sur toute la nature. Le froid avait fort diminué ; il dégelait. Auprès de la route était une mare dont la glace était brisée, et dans le milieu de cette eau, à vingt pieds seulement du rivage, s'élevait la tête vivante d'un cheval noir. « Vous voyez ce cheval, me dit Valmabelle ; eh bien, il était attelé avec deux autres à un kibic qui portait une famille française fugitive de Moscou. Cette famille se composait d'un homme, de sa femme et de cinq enfants de tous âges. Tout cela avait bonne mine, tout cela roulait à faire plaisir, à faire envie, et depuis quelque temps, marchant à côté d'eux, je n'avais pas cessé de les admirer. Je leur avais adressé la parole pour leur souhaiter du bonheur. Nous causions, ils m'avaient raconté toute leur intéressante histoire. Un détestable guignon leur a fait quitter à deux pas d'ici la route, quoiqu'il n'y eût sur elle aucun obstacle à leur passage. Ils ont vu à côté de la route, le long des arbres, une neige bien plate, bien unie. Juste Ciel! Ils ont cru devoir passer là pour avoir ensuite une montée moins raide... Cette neige perfide couvrait un étang glacé qui n'a pu supporter le poids. Je les ai vus s'abîmer... C'est à l'instant même... Tout a disparu en un clin d'œil... Il n'y a que la tête de ce cheval qui ait reparu. Ce kibic était couvert, de sorte qu'ils n'ont pu se dégager... J'ai entendu un cri, un seul cri, un cri terrible et tout a disparu pour toujours. »

Ce récit, le ton, l'air et les gestes qui l'accompagnaient faisaient passer l'horreur dans l'âme de celui qui les écoutait. Et quoique l'être animé qui survivait à cette scène fût muet, c'était un bien horrible spectacle encore ; et quand nous eûmes repris notre marche, nos yeux se reportèrent sur la tête de ce cheval qui, attelé solidement et par conséquent condamné à périr, se débattait au milieu des glaçons et semblait annoncer par son tremblement, par le feu de ses naseaux et par la fureur de ses regards qu'il commençait à comprendre sa destinée.

Le général Valmabelle et moi nous précipitions nos pas, mais nos pensées et nos regards se reportaient vers cette scène. Nous nous figurions tout ce qui avait dû se passer dans ce moment suprême où le père, conducteur de sa famille, l'avait perdue lui-même par son impru-

dence. Du moins, ils finirent tous ensemble en un instant. Ils auraient eu à périr un peu plus tard, et plus horriblement peut-être. Le père et la mère auraient vu s'anéantir toutes leurs ressources ; ils auraient vu le froid de leurs pauvres enfants et ils n'auraient pas pu leur rendre la chaleur de la vie. Ils auraient assisté à leur famine et ils n'auraient pu leur donner du pain. Dors en paix, pauvre père, au fond de ces eaux, où tes ossements sont peut-être encore... Et toi, pauvre mère, aussi, de quel supplice, de quelle agonie tu as été affranchie par cette rapide mort. Quelque prolongation à vos jours vous aurait contraints à disséminer sur cette route homicide les cadavres de vos enfants. Vous avez été tous surpris par la mort, et du moins l'instant suprême n'a pu vous désunir...

Pendant la lenteur des marches, pendant les stations aux bivouacs, je fixais souvent mes regards sur les yeux de l'Empereur pour me rappeler à son souvenir, pour lui demander s'il ne jugeait plus utile à ses projets qu'un envoyé fidèle devançât ses pas pour ouvrir la route, en calmant les esprits et en déjouant l'affreuse vérité qui devait déjà se répandre.

Un jour qu'il avait mis pied à terre pour marcher au milieu de sa garde, il comprit apparemment l'interrogation de mon regard, car il me dit : « Eh bien, il paraît qu'ils veulent nous barrer le passage. Ils vous prendraient. » « — Oh, que non Sire, lui dis-je ; on passe toujours. »

Cette exclamation lui plut. « Non, non, mon cher, reprit-il, *bisogna che sia la via aperta*. Ah! que dirait maman Montesquiou si je ne lui ramenais pas son fils?... » « — Sire, je suis bien sûr que je passerai. » « — Et comment feriez-vous donc? » « — Si le chemin se trouvait bouché — et certainement j'en aurai la nouvelle sur la route par les commandants de place ou de blockhaus — je trouverai bien quelque paysan, quelque Juif, qui, pour de l'or, me servirait de guide et me conduirait dans un pays ami. » « — Ou dans un pays ennemi. Vous trouveriez des Juifs qui, après avoir reçu votre or, iraient vous vendre. » « — J'ai confiance dans mon étoile. » « — Vous avez peut-être raison, répartit l'Empereur rudement. On pense comme cela à votre âge. Nous verrons plus tard. Je vous dis que je ne veux pas me brouiller avec madame de Montesquiou. »

Le Grand Maréchal me rencontra ce jour-là, continuant à marcher à pied avec une résolution que tout le monde n'imitait pas. Il me conseilla d'acheter un cheval. Je lui objectai en riant que les chevaux étaient devenus bien chers depuis qu'ils avaient passé de l'état de bête de somme à celui de viande de boucherie, que d'ailleurs ce n'était peut-être pas la peine de me mettre en quête pour cela, puisque j'avais le droit de m'attendre à partir prochainement. « Je vous engage, me dit-il sérieusement, à vous munir d'un cheval. »

Comme je comptais sur les avis de sa sagesse et de sa bienveillance, j'achetai le premier cheval que je rencontrai et le second aussi ; et je ne fûs pas fâché de me retrouver en selle. Mais alors, un cheval servait

surtout à calmer les inquiétudes de l'imagination. On aimait à penser que, dans le cas d'une fatigue extrême, on aurait ce moyen de transport et de repos. Mais pour chasser le froid, pour ranimer le sang, il fallait marcher sans cesse.

Nous avions eu le combat de nuit de Krasnoï, qui nous avait rouvert le chemin occupé par un nombreux parti de cosaques et par de l'infanterie.

Au milieu de tous les désastres et de toutes les croissantes douleurs, on retrouvait quelquefois la gaîté française. Avant d'arriver à Liadoni, il y a une descente rapide. Elle était glacée. Les soldats, en grand nombre, imaginèrent de se ramasser comme sur le Mont-Cenis. Accroupis, ils se laissaient glisser sur leurs talons ou s'asseyaient sur une baïonnette et arrivaient en riant au bas de la descente. Ils riaient encore, ils riront toujours.

Nous arrivâmes à Doubrowna bien différents de ce que nous étions à notre précédent passage. Pour je ne sais quelle raison, j'en sortis le dernier. Étant entré dans le cabinet de l'Empereur, je trouvai le portefeuille de l'Empereur abandonné sur une table. C'était ce portefeuille où il renfermait ses papiers les plus précieux et qu'un chasseur de la garde portait toujours en bandoulière à sa suite. Je le mis sur mon dos; mais je n'osai pas me vanter de ma trouvaille, afin de laisser ignorer le coupable, et je le remis à Fain qui ne s'était pas encore aperçu de l'oubli. A Orsha, l'Empereur fut obligé d'abandonner une partie de son bagage, parce que les chevaux manquaient. On brûla tout ce qu'il abandonnait. Ce fut là que périt par ses ordres le beau portrait du roi de Rome, peint par Gérard et apporté par M. Beausset la veille de la bataille de la Moskova.

L'exercice continuel donnait à mon esprit la plus vive excitation; et j'éprouvais sans un instant d'intervalle un surcroît de pensée qui allait s'exerçant sur tous les sujets, et les épuisant dans une espèce de délire fatigant et presque douloureux.

Je crois devoir faire connaître un fait aux personnes qui désireront un jour apprécier les sensations qu'éprouvaient les victimes de tant de privations. J'ai parlé du besoin de manger qui faisait tant souffrir. Une autre sensation ne fut pas moins douloureuse pour moi, et je l'ai éprouvée aussi à l'infini, ce fut le besoin de lire. Ce besoin devint en moi excessif, douloureux, intolérable. Quelquefois, je ramassais quelques feuillets de livres dans des débris sur la neige, et je lisais ces pages quelconques avec plaisir, et sans pouvoir m'en rassasier. Cela me faisait du bien; cela calmait ma tête en faisant un appel à la réflexion et, par conséquent, à ma raison. Cela fournissait une pâture à ma méditation, cela empêchait ma pensée d'errer dans le vague jusqu'à l'épuisement des facultés de l'âme. Un jour, mon étoile heureuse me fit rencontrer un petit volume de Salluste. Jamais rencontre n'eut autant de prix à mes yeux. Mais cette lecture devenue si nécessaire avait ses inconvénients, Pour tenir en marchant ces feuilles bienfaisantes, il fallait découvrir une main ou

du moins la dégarnir un peu ; et alors la mort, cette mort si voisine de nous, commençait sur-le-champ à se glisser et à s'emparer de moi. Songez donc que nous étions dans un air destructeur, homicide, dans une atmosphère incompatible avec la vie. Pour bien concevoir notre position avec tous ses horribles détails, il faut que l'imagination s'élève à des degrés surnaturels, qu'elle arrive sur le domaine de l'étrange et de l'impossible, et que là, au lieu de borner encore, comme le prescrit la raison, elle s'abandonne aux rêves du délire pour rencontrer la vérité.

C'est alors seulement que l'on pourra croire à des faits dont on voudrait douter pour l'honneur de la nature. On a vu l'amour du lucre et une insatiable avidité jeter hors des voitures les blessés amputés, afin de préparer pour le butin une place plus large. On a vu des traînards succomber et mourir sous le poids funeste de l'or qu'ils avaient ramassé sur les chemins parmi les dépouilles et les morts. On vit une mère repousser, méconnaître et abandonner sur la neige son fils dont elle trouvait les besoins importuns et la charge incommode. On vit toute une famille française, composée d'une dame et de ses quatre filles, fuir de Moscou avec toutes les ressources de la fortune, que le froid eut bientôt anéanti. Dans le bivouac où elles ont trouvé l'heureux asile d'une nuit, je ne sais qui, là, emmena les dépouilles de leurs fourrures, et sous des vêtements légers qui les abandonnaient à une mort inévitable, elles essayaient de marcher encore. Je les ai vues, j'ai vu leurs larmes, j'ai entendu leurs soupirs, leurs gémissements convulsifs. A toutes les questions qu'on leur adressait, elles se contentaient de répondre, en montrant l'horizon devant elles : « Est-ce Vilna que nous voyons là-bas ? Est-ce Vilna ? »

Et Vilna était encore à des centaines de lieues d'elles. Les malheureuses, je crois les voir et les entendre encore. La mère marchait la première, n'osant pas se retourner vers sa triste famille, et les pauvres filles, par rang d'âge, marchaient derrière elle. Tous ceux qui les voyaient, n'ayant à leur offrir que de stériles plaintes, détournaient la tête, se bouchaient les oreilles et pressaient le pas en tâchant d'oublier.

Chaque jour nous apportait ses étranges scènes qui, la plupart, avaient pour tous l'horrible mérite de l'inconnu, et cependant, nos bandes et nos chefs avaient vieilli dans ces pèlerinages armés qui, depuis près de vingt ans, ne cessaient pas de bouleverser et de soumettre le monde. Et moi, si jeune encore, moi qui avais craint de ne pas trouver à glaner sur les pas glorieux de mes devanciers, j'avais à me réjouir, j'avais à recueillir une part dans des prodiges nouveaux comme dans des malheurs sans exemple. Je voyais ce qu'ils n'avaient pas vu...

Je regardais, j'écoutais, je contemplais un malheur sans exemple et, me réveillant, je me disais : « Tout ce que je vois là un jour, je voudrais le décrire. Il ne faut pas que de tels souvenirs meurent. J'en dois le compte à ma famille et peut-être à la postérité ».

Au milieu de toutes les accablantes horreurs qui semblaient nous

poursuivre ou plutôt nous entourer avec la persévérance d'une grande fatalité, on retrouvait du calme et de l'espérance en reportant les yeux sur l'Empereur. Plus malheureux que chacun de nous, puisqu'il perdait davantage, il restait impassible. Une fois cependant, je vis sa constance l'abandonner et sa mystérieuse douleur se trahir. Ce fut lorsque Adrien d'Astorg, arrivant des avant-postes, lui annonça que Tchitchakow était à Bonsow et que Wittgenstein s'avançait à grands pas vers lui en pourchassant l'armée d'Oudinot. Les yeux de l'Empereur pâlirent, il se renversa en arrière en levant en l'air sa cravache avec fureur, comme pour menacer le Ciel qu'il n'avait pu ni dompter ni fléchir. La crise fut vive, mais courte. Cette tête hautaine s'inclina de nouveau sous le poids d'une triste pensée et il continua sa marche silencieuse. Ainsi donc, sur les bords de la Bérésina, dont l'unique pont devait être coupé, il allait se trouver pressé par les armées de Tchitchakow, de Kutusoff et de Wittgenstein [1] et, par conséquent, dans la position la plus périlleuse de toute sa vie.

Le soir de ce jour, nous couchâmes à Losnitza, petite ville de bois assez vaste, mais presque entièrement brûlée. J'arrivai de nuit dans une vaste chambre occupée par plusieurs que je ne me donnai pas le temps de reconnaître. Le lendemain, je fus réveillé par une voix connue et presque gaie qui m'appelait par mon nom : « Eh quoi, Montesquiou, c'est vous qui êtes là ? Si près de moi, et je n'en savais rien. » « — Se peut-il ? m'écriai-je. Quoi, malheureux Kobilinski, c'est vous que je revois après tous nos revers, après tous nos désastres, et après vos incroyables malheurs. »

Alors, il m'expliqua sa position, l'état de sa blessure, les soins extraordinaires que l'on n'avait pas cessé de prendre de lui, et qui avaient ajouté au prodige de sa guérison le miracle de sa conservation.

Nous ne tardâmes pas à voir arriver les chirurgiens qui, tous les matins, venaient, par ordre du maréchal Davoust, procéder à son pansement. Quelque hâte que je misse, non pas à m'habiller, car depuis longtemps nous couchions tout vêtus, mais à rajuster mes vêtements en désordre, je ne pus pas sortir assez tôt pour éviter un horrible spectacle. Il me fallut, malgré moi, voir le disque énorme, sanglant et écarlate de sa blessure hideuse. Comme il était fort gras, et que l'enflure était extrêmement considérable, cela me parut grand comme un tonneau ; je crois la voir encore...

Voici, en résumé, toute l'histoire de Kobilinski et le récit fidèle de sa miraculeuse conservation à travers toutes les horreurs et les croissantes

1. L'amiral Tchitchakow avait mission de barrer le passage de la Bérésina à l'armée française, mais il la laissa échapper.

Le prince de Wittgenstein, commandait le corps chargé de couvrir Saint-Pétersbourg. Son action, liée avec celle de Kutusoff et de l'amiral, devaient normalement aboutir à la destruction totale de l'armée française. Celle-ci fut sauvée quasiment par miracle.

difficultés de la retraite, jusqu'au moment où je le rencontrai dans mon logement de Losnitza :

Kobilinski était un riche Lithuanien qui consacra de grandes sommes d'argent à son pays dès le premier appel que nous fîmes au patriotisme polonais, en 1806. Il avait levé, organisé, armé à ses frais une de ces phalanges que l'espoir national faisait naître alors de toute part. Ce don l'avait autorisé à s'enrôler comme colonel et le maréchal Davoust l'avait pris pour aide de camp et toujours gardé auprès de lui pendant son long gouvernement du Grand-Duché de Varsovie et pendant la campagne de 1809. Il l'avait conservé ou repris de plus belle pour la campagne de 1812, qui semblait si positivement devoir terminer à jamais la résurrection de la Pologne.

Ce pauvre Kobilinski fut atteint d'un boulet le lendemain de la bataille de Maro-Jaroslawetz, à côté du maréchal Davoust. Ce boulet lui emporta la cuisse complètement et d'une manière si nette que l'on eut à peine la possibilité ou même le besoin de parer cette plaie énorme. Les chirurgiens déclarèrent au maréchal qu'il n'y avait pas lieu au moindre espoir et que le transport ne pouvait qu'accroître et accélérer la fin. Ils furent tous d'avis de laisser le malheureux dans une cabane avec une espèce de chirurgien parlementaire ; enfin, avec toutes les précautions désirables dont on fait usage pour ces incidents de la guerre. Kobilinski demanda de ne pas se séparer de l'armée, désirant mourir au milieu des Français, et persuadé que l'inévitable mort ne rendrait pas son existence longtemps importune. Non seulement le maréchal seconda ce vœu d'un mourant, mais par ses ordres, il s'était hâté de le prévenir. Quelques soldats du génie organisèrent une légère civière de branchages, et douze grenadiers furent choisis pour porter, en se relayant, le convoi de cette agonie. Contre toutes les prévisions, contre tous les exemples et les souvenirs, cette affreuse blessure suivit toutes les périodes de la guérison. Jamais, ni les rigueurs d'un froid qui faisait tomber les armes des bras les plus vigoureux, ni le dégel et les boues les plus décourageantes ne ralentirent le zèle de ces porteurs. Et pendant toutes les vicissitudes et les catastrophes de la retraite, l'armée voyait avec respect passer au milieu d'elle ce cortège si connu et l'on se plaisait à lui rendre dans un défilé le passage plus facile ou l'attente moins longue.

Le soir du 27, nous soupâmes à Stoudianka, sur la rive gauche de la Bérésina, dans une chaumière voisine de la rivière, et nous eûmes l'honneur de recevoir à notre table le maréchal Mortier qui avait faim et ne savait pas s'il souperait ce soir-là. Alfred de Noailles avait ôté son manteau et sa cravate de soie noire, et les avait posés sur une planche au-dessus de la place qu'il occupait à la table du festin. Un chat noir, à l'air sauvage, au regard farouche, ne tarda pas à s'emparer de ce poste et à s'accroupir sur ces parties de vêtements, d'où il semblait lancer avec intention de menaçants regards sur ces hôtes étrangers qui avaient usurpé la demeure de son maître. Plusieurs fois, le général Jomini

voulut faire fuir ce chat. Mais l'animal, obstiné, résistait ou s'éloignait pour revenir. Cette assiduité nous parut de mauvaise augure et nous en plaisantâmes avec Alfred de Noailles qui s'en amusa comme nous et qui reconnut en riant qu'il était désigné par le présage [1]. Je dormis avec Alfred de Noailles dans une petite grange où nous avions réuni nos gens et nos chevaux. Le lendemain matin, nous traversâmes la rivière de bonne heure à la suite de l'Empereur, qui entra dans une chaumière voisine du hameau Zaniwki, où son quartier général fut établi.

Plusieurs fois, je revins au pont, pour aller ensuite rendre compte à l'Empereur de ce qui se passait sur ce point si important. Je ne tardai pas à voir le Vice-Roi défiler à son tour à la tête de son armée. Bon Dieu, quelle armée! quel revers de fortune. Il m'aperçut et, laissant son cheval, il vint à moi. « Montesquiou, me dit-il, en me prenant sous le bras, vous allez être bientôt envoyé à Paris [2]. » « — Monseigneur, je n'irai certainement pas sans prendre vos ordres. » « — Je n'ai qu'une chose à vous recommander. Sans doute, vous verrez ma mère? Dites-lui que vous m'avez vu ici aujourd'hui à la tête de mon armée et que cette armée, jadis si puissante, si nombreuse, est réduite à cent cinquante hommes en état de porter les armes. Vous savez ce que le reste est devenu... Vous voyez cette horde odieuse de soldats désarmés, d'hommes funestes, errants comme des troupeaux de bêtes. Et pourtant, elle était bien belle, bien forte, bien puissante. Je ne vous donnerai pas de lettre, je n'ai que cela à lui dire, mais vous le lui direz, n'est-ce pas? »

Il avait les larmes aux yeux en achevant ces mots. Il me serra la main et passa outre.

On a beau étudier et relire les ouvrages dans lesquels tous les événements de cette campagne ont été racontés, on ne peut concevoir que l'amiral Tchitchakow, après notre passage de la Bérésina, prenant à gauche la route de Minsk, n'ait pas détruit, dans les vastes marais de notre droite, ce pont de bois ou plutôt cette chaussée de bois de trois quarts de lieue qui restèrent pour notre retraite, et sans lesquels tout salut nous était impossible. Sans doute, pour moi du moins, ce fut là l'origine du long exil dans lequel l'amiral Tchitchakow sembla expier une grande faute.

La bataille de la Bérésina n'eut pas pour cause et pour objet le passage de cette rivière; il ne nous fut nullement disputé. Cette bataille eut lieu à trois quarts de lieue de là, sous de grandes futaies, sur la gauche; l'ennemi voulait nous empêcher de nous rendre à Minsk. Le prince de Neufchâtel, pendant cette chaude affaire, recevait d'intéressantes nouvelles de l'autre rive, où les restes de l'armée, réunis en désordre et pro-

1. Alfred de Noailles devait périr peu de temps après.

2. Montesquiou partit pour Paris, quelques jours plus tard, précédant de peu l'Empereur. Il était porteur du célèbre vingt-neuvième bulletin de la Grande Armée, qui annonçait les désastres de Russie.

tégés par le général Partonneaux [1], encombraient les trois ponts d'une manière inouïe. Il y eut un moment où le prince de Neufchâtel fut curieux de voir lui-même ce terrible spectacle. Suivi par moi, il s'enfonça dans des broussailles sur la gauche de la grande route et nous arrivâmes dans un endroit plus ouvert d'où l'on découvrait à portée de canon l'épouvantable scène de ce triple passage. Avec une lunette, nous pûmes distinguer parfaitement les plus lamentables détails. Ce n'était pas seulement une terreur panique qui avait causé cet inextricable encombrement. Il était trop évident que notre arrière-garde, amoindrie ou même entièrement perdue, ne protégeait plus les hommes débandés et l'artillerie et les parcs et convois qu'elle avait été chargée de soutenir. Wittgenstein était venu à bout de séparer de nous le général Partonneaux, et son artillerie foudroyait cette foule confuse et sauvage qui se débattait sur les ponts à moitié rompus.

ANATOLE DE MONTESQUIOU

1. La division du général Partonneaux appartenait au IXe corps (Victor). Elle n'arriva aux ponts de la Bérésina qu'avec un retard à la vérité explicable, mais qui la contraignit à mettre bas les armes. Elle était, à ce moment, réduite à l'état squelettique.

PASSAGE DU MALIN

PIÈCE EN TROIS ACTES ET UN TABLEAU

ACTE III

Huit jours après [1], *à l'École Swetchine, dans le cabinet de travail d'Émilie. C'est une grande pièce austère, au rez-de-chaussée, éclairée par des portes-fenêtres donnant sur la cour d'honneur, plantées de telle façon que l'on puisse voir des personnages à travers les vitres. Une entrée (celle de la famille) donne sur les appartements intérieurs, une autre est celle des visiteurs : c'est par là qu'entrera Bernard.*

Au lever du rideau, Irène assise sur la chaise, devant le bureau, classe des dossiers. Raymond est debout devant la porte-fenêtre. Dès le rideau levé il marche de long en large.

IRÈNE. — Je t'en prie, Raymond, laisse-moi. Émilie sera furieuse si elle te trouve ici.

RAYMOND. — Demain je pourrai entrer dans ce cabinet comme je voudrai : il n'y aura plus personne.

IRÈNE. — Eh bien ! attends d'être à demain.

RÉSUMÉ DES ACTES I ET II. — Émilie Tavernas, directrice de l'École Swetchine, aime à conquérir les âmes. Mais l'attitude qu'elle prend à l'égard de ses élèves préférées a quelquefois, aux yeux des malveillants, l'apparence d'une de ces amitiés particulières que l'Eglise défend. Emilie n'aime pas son mari, Fernand, qui n'est pour elle qu'un associé d'affaires. Au Pyla, dans sa villa, au cours des vacances, Emilie a hébergé une jeune femme, Agnès, qu'en directrice de conscience trop exclusive elle voudrait arracher à tout autre attachement. Agnès, de son côté, a pour Emilie une véritable passion. Bernard Lecètre, un don Juan qui poursuit Agnès, en essayant d'écarter de son chemin la trop possessive Emilie, s'éprend de celle-ci. Et Emilie, qui n'a jamais voulu accorder de prix qu'aux affinités et conquêtes spirituelles, tombe vite dans les bras du séducteur. Le « Malin », au passage, l'a fait glisser des cimes où elle se croyait à jamais installée. La flambée de passion est si forte qu'Emilie voulant vivre avec le seul Bernard a quitté son foyer. Irma, sa belle-mère, ironise sur les trop charnelles aventures de la spiritualiste déchue, mais ses sarcasmes dissimulent mal son inquiétude, car Emilie, par son travail, fait vivre tous les siens. Le « *huit jours après* », par où débutent les indications scéniques signifie : huit jours après la fuite d'Emilie. Raymond et Irène sont les deux enfants d'un premier lit de Fernand Tavernas.

RAYMOND. — Ce que tu peux m'agacer avec ton air d'en savoir plus long que les autres !

IRÈNE. — Je ne sais rien de plus que vous, mais moi je ne juge pas Émilie sur les apparences.

RAYMOND. — Un homme dans sa chambre, toute une nuit, tu appelles ça des apparences ?

IRÈNE. — Dire que tu prétends l'aimer ! Et tu parles d'elle comme de ta pire ennemie.

RAYMOND. — C'est vrai que je l'aime, et c'est vrai aussi qu'elle a toujours été mon ennemie.

IRÈNE. — Émilie n'a jamais voulu que ton bien.

RAYMOND. — Comment oses-tu dire ! Tout le monde est témoin ici de la manière dont elle me traite.

IRÈNE. — Elle cherche à te détacher d'elle, comme c'est son devoir.

RAYMOND. — Voyons, Irène ! Tu oublies toutes ses manœuvres, pendant des années, pour se faire aimer de moi.

IRÈNE. — Des manœuvres ? Tu étais un enfant qu'elle aimait simplement ! Tu étais son petit garçon.

RAYMOND. — Je n'étais pas son petit garçon : je remplaçais celui qu'elle n'a pas eu. Très tard elle m'a bercé sur ses genoux, elle baisait mes cheveux avec une sorte de passion désespérée. J'avais déjà treize ans.

IRÈNE. — Il se peut qu'elle ait été aveugle à ce moment-là, qu'elle n'ait pas su voir le petit être précoce, l'enfant malade que tu étais.

RAYMOND. — Un petit être précoce ? Un enfant malade ? Mais c'est elle qui l'a créé de ses propres mains. Rappelle-toi : elle voulait connaître mes pensées à un âge où je n'avais pas encore de pensées ; elle voulait savoir si j'aimais Dieu, si j'étais pur ; si je souffrais de la solitude, quels camarades je préférais, quels songes éveillaient en moi les livres qu'elle me prêtait et qui m'étaient chers parce qu'elle les avait tenus et que chaque mot avait un instant fixé son regard...

IRÈNE. — En tout cas, dès qu'elle s'est aperçue de son erreur, elle s'est reprise.

RAYMOND. — Trop tard ! Je me rappelle ce jour où j'avais eu je ne sais quel chagrin au collège. En pleurant, je cachai ma figure contre son épaule et son cou, comme je faisais toujours. Elle m'a repoussé brusquement, avec une sorte de rage. A partir de ce jour, j'ai été sur ses talons pareil à un pauvre chien qu'elle aurait essayé de perdre...

IRÈNE. — Vois-tu, le seul crime d'Émilie c'est de se faire trop aimer. Dieu sait qu'il n'y a pas une once de coquetterie en elle. Mais sa grande âme attire les âmes plus faibles avec une extraordinaire puissance ; et quand elle découvre le mal qu'elle a fait, elle s'inquiète, elle s'irrite, elle rompt les liens d'un seul coup... C'est arrivé à d'autres qu'à toi : à beaucoup de filles d'ici...

RAYMOND. — Oui, et même l'une d'elles en est morte.

IRÈNE. — C'est affreux ce que tu dis là. Tu sais aussi bien que moi que la pauvre petite Huguerie s'est tuée parce qu'elle était folle.

RAYMOND. — Folle d'Émilie, oui. Si Agnès se tuait...

IRÈNE. — Raymond, je t'interdis d'y arrêter ta pensée...

RAYMOND. — Je me demande pour qui elle se tuerait : serait-ce pour Émilie? Serait-ce pour l'individu qu'Émilie a reçu toute une nuit dans sa chambre?

IRÈNE. — Ce problème ignoble ne se pose pas, je te le jure. Je rencontre Agnès tous les jours, nous nous sommes étroitement liées. Elle ne voit pas du tout les choses comme tu les imagines, et je puis t'assurer...

RAYMOND. — Tais-toi : j'entends Émilie.

Émilie entre, suivie de Fernand qui port un registre sous le bras.

ÉMILIE. — Que fais-tu ici, Raymond?

RAYMOND. — J'étais entré pour dire un mot à Irène.

ÉMILIE. — Je te prie de laisser travailler ta sœur et d'attendre pour venir chez moi que je te fasse appeler.

IRÈNE. — Va dans le jardin, mon petit. Je t'y rejoindrai.

RAYMOND. — Non, viens avec moi, ne me quitte pas.

ÉMILIE. — Accompagne-le, Irène, je n'ai plus besoin de toi.

Irène sort avec son frère. Émilie va s'asseoir à sa table, Fernand reste debout près d'elle, un peu dans une attitude d'inférieur.

FERNAND. — Pourquoi refusez-vous de recevoir cette personne? Elle paraît sérieuse, et Agnès ne sera pas aisément remplacée.

ÉMILIE. — Je ne refuse pas de la recevoir, c'est elle qui n'est pas libre de venir cette semaine.

FERNAND. — Fixez-lui un autre rendez-vous.

ÉMILIE. — Je ne donne plus de rendez-vous.

FERNAND. — Voilà qui est étrange!

ÉMILIE. — Qu'y a-t-il d'étrange à vouloir profiter de mes derniers jours de vacances?

FERNAND. — Au Pyla?

ÉMILIE. — Non, pas au Pyla : je songe à un endroit où je me suis assurée que votre mère ni vous n'oserez me rejoindre.

FERNAND. — Vous y partirez seule?

ÉMILIE. — Peut-être... A vrai dire, j'hésite encore.

FERNAND, *avec une rage rentrée.* — Oui, vous allez vous décider dans un instant, lorsque l'individu que vous attendez sera là.

ÉMILIE. — Votre service de renseignements est tout à fait au point.

FERNAND, *montrant son registre.* — Ce n'est pas vous espionner que de donner un coup d'œil à la liste de vos rendez-vous. Depuis votre retour ici, vous avez réservé cette après-midi. J'ai tout de suite compris ce que cela signifiait.

ÉMILIE. — Qui vous dit que je n'attends pas mes hommes d'affaires?

FERNAND. — Non : vous les avez reçus à la fin de la matinée, tous ces jours-ci, et leurs noms figurent sur la liste. Pour cette après-midi, il y a un blanc... mais que je n'ai aucune peine à remplir.

ÉMILIE. — Voilà qui suffit. Je me suis prêtée à votre enquête parce que je le voulais bien. Veuillez maintenant retourner à vos registres.

FERNAND. — Dire que cela vous amuse encore de me traiter en subalterne!

ÉMILIE. — En subalterne! Ingrat que vous êtes! Un subalterne qui, dans quelques semaines, et dès demain peut-être, sera devenu le chef de cette Maison.

FERNAND. — Vous vous moquez de moi?

ÉMILIE. — Oh! Rien n'est arrêté encore. Mais au cas où je me résoudrais à saborder l'École Swetchine...

FERNAND. — Émilie, ce n'est pas vrai? Vous n'allez pas de vos propres mains ruiner l'œuvre de votre vie?

ÉMILIE. — De mes propres mains? Vous ne le voudriez pas! Mais j'ai toujours pensé que votre chère mère ne s'attardait en ce bas monde que parce qu'il y demeure une dernière chose qu'il lui appartient encore de salir avant de la détruire.

FERNAND, *désespéré.* — L'École! Notre École!

ÉMILIE. — Oui, vous pouvez aller lui faire part de cette nouvelle qui la comblera de joie.

FERNAND. — Elle n'a qu'un désir, sachez-le, c'est que vous demeuriez ici.

ÉMILIE. — Voilà qui va sans aucun doute me décider.

FERNAND. — A partir?

ÉMILIE. — Vous le saurez demain, ce soir peut-être.

FERNAND. — Comment serons-nous avertis?

ÉMILIE. — Oh! Mais si je devais partir, ce ne serait pas comme une voleuse. Tout s'accomplira au grand jour, soyez-en assuré. Et maintenant, laissez-moi.

FERNAND. — Mais, Émilie...

ÉMILIE. — Non, plus un mot, je vous en prie. Vous savez que j'attends quelqu'un qu'il ne vous serait peut-être pas agréable de rencontrer.

Fernand sort. Émilie va à la fenêtre pour guetter l'arrivée de Bernard. Irène entre.

ÉMILIE. — Pourquoi reviens-tu? Je t'avais dit que je n'avais plus besoin de toi.

IRÈNE. — Il faut que je vous parle.

ÉMILIE. — Non, laisse-moi : j'attends quelqu'un.

IRÈNE. — Une minute seulement...

ÉMILIE. — J'imagine que la famille t'a chargée d'un message?

IRÈNE. — Non, il s'agit d'Agnès.

ÉMILIE. — Je t'interdis de me parler d'Agnès.

IRÈNE. — Il faut pourtant que vous appreniez à son sujet une merveilleuse nouvelle.

ÉMILIE. — Une merveilleuse nouvelle, à propos d'Agnès?

IRÈNE. — Oui, je la vois presque tous les jours, nous parlons beaucoup ensemble. Elle admet maintenant que la jalousie la rendait aveugle, qu'elle vous a jugée trop vite. C'est sûr qu'elle garde encore un doute, mais j'en viendrai à bout. Elle vous aime, elle sait bien que vous êtes capable de risquer pour elle infiniment plus que votre vie — je veux dire : votre réputation, votre honneur. Les autres ne peuvent pas comprendre, mais moi, croyez-vous que je ne vous aie pas devinée? Vous avez retenu un homme dans votre chambre, cette nuit-là, vous avez consenti à ce scandale, vous avez sauvé Agnès.

ÉMILIE. — Pauvre Irène ! Que tu vas souffrir quand tes yeux s'ouvriront !

IRÈNE. — Je sais bien, moi, que vous n'avez pas fait le mal.

ÉMILIE. — Le mal? Ce n'est pas ce que tu crois, ma petite fille. C'est cet acte pareil à beaucoup d'autres, qu'un passant inconnu nous oblige à commettre, un soir où nous ne l'attendions pas... Mais j'en ai trop dit déjà : ton innocence me ferme la bouche.

IRÈNE. — Vous n'avez plus la même voix... Je ne vous reconnais plus tout à coup.

ÉMILIE. — C'est de mon vrai visage que tu as peur. Comment le reconnaîtrais-tu? Je te le montre pour la première fois.

IRÈNE. — Ne me dites plus rien : ouvrez-moi seulement vos bras, comme quand j'étais petite.

ÉMILIE. — Non, Irène, je ne t'ouvrirai plus jamais les bras. Tu parles de scandale? Il n'a pas éclaté encore, mais c'est vrai qu'il arrive : regarde-le qui traverse la cour. Il ne faut pas que tu le rencontres ! Sors d'ici. Tu ne peux plus rien pour moi maintenant.

IRÈNE, *se retournant sur le seuil de la porte.* — Je peux tout pour vous plus que jamais : nous sommes toujours entendus, nous sommes toujours exaucés.

ÉMILIE. — Trop tard, Irène, les jeux sont faits. Je suis perdue pour toi.

IRÈNE. — Tant qu'il lui reste un souffle de vie, aucune créature n'est perdue.

Elle sort.

A peine Irène a-t-elle passé la porte, qu'Émilie va au-devant de Bernard.

ÉMILIE. — Vous voilà enfin !

BERNARD. — Suis-je en retard d'une seule minute? Ne m'aviez-vous pas fixé ce jour et cet instant?

ÉMILIE. — J'avais tellement peur que vous ne veniez pas !

BERNARD. — Et moi, je me maudissais de vous avoir laissée partir ; je tremblais à l'idée que cette maison vous avait reprise.

ÉMILIE. — Vous êtes rassuré maintenant? Ce que j'ai souffert durant ces huit jours, vous le lisez sur ma pauvre figure.

BERNARD. — Et moi, Émilie! Comment ai-je supporté cette pensée que vous aviez voulu me fuir, à peine sortie de mes bras!

ÉMILIE. — Il fallait bien tout disposer ici en vue de mon départ.

BERNARD. — Est-ce vraiment pour cela que vous avez refusé de me suivre, que vous m'avez imposé ces huit jours d'angoisse? J'ai tant besoin que vous m'en persuadiez!

ÉMILIE. — Vous êtes comme Irène qui n'imagine même pas que je puisse quitter l'École.

BERNARD. — C'est vrai qu'ici, entre ces murs austères, votre personnage est plus vraisemblable que vous-même.

ÉMILIE. — Oui, un personnage; à nous deux, nous en viendrons à bout, dites? Nous finirons bien par l'étrangler? Toutes mes dispositions sont prises. Nous pouvons partir maintenant.

BERNARD. — Oui, mais je voudrais d'abord être sûr que, durant ces huit jours, vous avez réfléchi aux conséquences d'un acte qui sera pour le monde une désertion — plus même qu'une désertion : un reniement. Songez à toutes les vies qui sont suspendues à la vôtre.

ÉMILIE. — Je conviens que je suis prise dans une chaîne de forçats. J'ai toujours su que je ne me sauverais pas seule, que je ne me perdrais pas seule.

BERNARD. — Et cette pensée ne vous retient pas? Vous avez bien tout pesé durant ces huit jours?

ÉMILIE. — Eh bien! non, je n'ai rien pesé, je n'ai fait que souffrir d'être là, d'avoir à subir les regards d'Irène et de Raymond, car il est venu lui aussi me relancer une après-midi, sans compter toutes ces filles qui chaque jour me harcèlent...

BERNARD. — Voilà donc le supplice dont vous parliez! Ce n'était pas d'être séparée de moi... Comprenez-vous à quel point cela me fait mal?

ÉMILIE. — Dieu sait pourtant que j'ai souffert loin de vous! Mais c'est vrai qu'il y avait cette souffrance plus aiguë, cette honte...

BERNARD. — Vous aviez honte devant les enfants? De quoi aviez-vous honte?

ÉMILIE. — Vous me le demandez?

BERNARD. — A cause de ce qui s'est passé entre nous?

ÉMILIE. — Oui, à cause de ce que j'ai fait, de ce que je ne peux pas ne pas avoir fait!

BERNARD. — Émilie, tu ne vas pas me dire que tu as honte de notre nuit? Je ne puis supporter de l'entendre. Tu étais heureuse, rappelle-toi.

ÉMILIE. — Ce n'était pas moi qui étais heureuse.

BERNARD. — Ce n'était pas toi?

ÉMILIE. — Comment t'expliquer? A chaque instant du jour et de la nuit, mon corps me fait horreur.

BERNARD. — Ah! j'étais fou d'imaginer qu'il me suffirait d'une nuit pour faire de toi une autre femme!

ÉMILIE. — Sois tranquille! Tu as beaucoup d'autres nuits devant toi, autant qu'il t'en faudra! Tu auras tout le temps de me repétrir à ton image et à ta ressemblance.

BERNARD. — Émilie, pourquoi es-tu si triste? Écoute : ne me juge pas sur une première expérience. Il me semble que j'ai été égoïste cette nuit-là, que je pensais surtout à moi. Ce n'est pas mon genre pourtant... Mais rien n'est perdu ; tu as tout à découvrir encore : le plaisir, c'est un monde.

ÉMILIE. — Ce n'est pas le plaisir que je cherche.

BERNARD. — C'est donc que, durant notre nuit, je n'ai pas su te le donner. Le plaisir? Tu le chercheras le jour où tu l'auras trouvé, laisse-moi un peu de temps.

ÉMILIE. — Non, il n'y a rien d'autre à trouver, tu m'as tout révélé en une seule fois. Indéfiniment, nous referons ce geste toujours pareil.

BERNARD. — Toujours pareil? Crois-tu? Tu ne sais pas de quoi tu parles. Ton corps est une terre inconnue de toi. Tu en ignores les ressources cachées. Tu verras!

ÉMILIE. — Oui, je te crois, Bernard, je veux te croire. Mais ce n'est pas cela qui m'importe. Partir d'abord! Sortir d'ici! Échapper à ces murs, à ces êtres! Je ne puis plus me supporter dans ce mensonge de tous les instants. Emmène-moi.

BERNARD. — As-tu seulement pensé à un endroit plutôt qu'à un autre? Où irons-nous?

ÉMILIE. — N'importe où, pourvu que ce soit loin de ce pays où je sais qu'il existe une maison au bord de la mer, une chambre...

BERNARD. — Cette chambre où tu n'as pas été heureuse...

ÉMILIE. — Cette chambre d'où j'ai entendu les sanglots d'Agnès accroupie contre la porte, où j'ai pu supporter d'entendre ses sanglots, tout en faisant ce que nous faisions.

BERNARD. — Mais non. Rappelle-toi : elle avait regagné son lit, nous ne l'entendions plus pleurer.

ÉMILIE. — Le crois-tu vraiment? Ah! je voudrais en être sûre.

BERNARD. — Et même si elle nous avait entendus, qu'y pouvions-nous? La présence d'Agnès n'aurait pas ajouté à mon plaisir, tu peux m'en croire!

ÉMILIE. — Je ne jurerais pas que cette présence, que ces larmes n'ont pas ajouté au mien... Pourquoi me regardez-vous?

BERNARD. — C'est que, maintenant, j'ai compris : depuis que je suis entré dans votre vie, vous avez attendu de moi que je vous délivre de ces âmes, comme vous dites, dont vous aviez la charge et que vous n'en pouviez plus de porter, parce qu'elles vous obligeaient à feindre des sentiments que vous n'éprouvez plus, à servir un Dieu auquel peut-être vous ne croyez plus. Vous avez espéré leur échapper en vous donnant à moi. Vous avez creusé cet abîme entre elles et vous : notre nuit d'amour, cette nuit criminelle à vos yeux, et dont le souvenir vous empoisonne à présent. Et voyez : bien loin d'en être délivrée, c'est de tous ces êtres que vous voilà plus que jamais occupée ; c'est pour fuir leur jugement, c'est parce que vous redoutez leur mépris, que vous désirez si ardemment de me suivre, ce n'est pas parce que vous m'aimez. Croyez-vous donc que votre désespoir m'échappe? Eh bien! écoutez-moi : si vous avez besoin d'un amant pour arbitrer vos débats de conscience ou pour endormir vos remords, je vous préviens que je ne suis pas l'homme que vous cherchez.

ÉMILIE. — Vous êtes l'homme que j'ai trouvé, l'homme qui avait pris l'engagement de me guérir...

BERNARD. — Vous êtes incurable, j'en suis sûr maintenant. La conscience est une maladie dont on ne guérit pas.

ÉMILIE. — Mais moi, je suis résolue à guérir. J'ai toujours fait ce que je voulais dans la vie. Je vous jure que je guérirai.

BERNARD. — Non, vous ne guérirez pas. Je me vantais tout à l'heure : je n'ai rien d'autre à vous offrir que ce que je vous ai donné déjà.

ÉMILIE. — Mais votre amour, Bernard ! Je ne demande que cela pour ne pas perdre cœur : votre amour pour moi...

BERNARD. — L'amour, pauvre Émilie ? Ce n'est qu'un mot inventé pour les créatures de votre espèce qui ne l'ont jamais ressenti. L'amour ? Il n'existe pas en dehors de ce miracle que je suscite à volonté entre mon corps et la première créature venue... Mais cela m'a été refusé le jour où je vous ai rencontrée, vous, la seule femme auprès de qui j'aurais désiré reprendre souffle, me reposer enfin.

ÉMILIE. — Aveugle que vous êtes ! Ce que vous me reprochez, c'est ce qui vous attache à moi : toute votre vie, vous avez cherché cette Émilie Tavernas qui ne ressemble pas aux autres femmes, qui n'a pas besoin de vos caresses pour exister.

BERNARD. — Peut-être... mais alors à quoi bon me suivre, Émilie, moi dont vous n'avez à attendre que cela : des caresses ?

ÉMILIE. — A quoi bon vous suivre ? La question ne se pose plus, il me semble ? Mon sort est lié au vôtre, que vous le vouliez ou non. Après ce qui s'est passé entre nous deux, croyez-vous que j'aurais le front de jouer ici le même personnage que naguère ? Vous vous trompiez tout à l'heure : je ne redoute le mépris de personne, pas même celui des enfants ; quoi que j'aie pu vous dire, ce n'est pas la honte qui me pousse à fuir cette maison. Je me sens bien au-dessus du jugement de ces créatures que je dirige à ma guise et dont l'esprit est soumis au mien. Mais comprenez-moi : je me refuse à moi-même le droit d'incarner encore à leurs yeux une sainte loi que j'ai violée, la nuit où je me suis donnée à vous. Quelle femme serais-je si je m'abaissais jusqu'à devenir cette espèce de Tartuffe en jupons ?

BERNARD. — Je n'ai pas à régler ma vie sur vos scrupules. Ce n'est pas pour vous ménager une porte de sortie que je vous ai aimée.

ÉMILIE. — Ce n'était pas non plus pour m'abandonner, après vous être servi de moi.

BERNARD. — Il ne s'agit pas d'abandon. Je renonce à la lutte, simplement.

ÉMILIE. — Ce n'est pas vrai, Bernard ?

BERNARD. — Depuis que je suis entré dans cette pièce, chacune de vos paroles m'a fait toucher des épaules. Comment ne vous en êtes-vous pas aperçue ? Je consens à ma défaite, je vous rends les armes, je suis à bout.

ÉMILIE. — Reconnaissez plutôt que vous, vous vengez bassement parce que je vous ai humilié.

BERNARD. — Si je voulais vous faire du mal, vous détournerais-je de me suivre ? Une femme peut mourir de honte, vous savez ! Et vous appartenez à cette espèce-là. La pensée de vous regarder souffrir, et souffrir par moi, m'est horrible, Émilie : c'est elle qui me donne la force de renoncer à vous.

ÉMILIE. — Comme si la souffrance de l'autre vous avait jamais fait peur !

BERNARD. — La preuve que j'étais aimé, voilà ce que j'ai toujours cherché dans la souffrance de l'autre. Mais vos larmes de dégoût, ce désespoir de vous être donnée que trahit après l'amour chacun de vos regards, si vous le permettez je m'en épargnerai le spectacle.

ÉMILIE. — Pourtant vous ne le redoutiez pas, ce spectacle, lorsque vous vous êtes introduit dans ma chambre, en pleine nuit, vous ne vous posiez pas tant de questions alors ?

BERNARD. — Je courais ma chance... Me croirez-vous si je vous dis : la première chance de ma vie ? Je rencontrais mon égale, enfin ! celle à qui j'aurais été capable de rester fidèle, si elle m'avait aimé.

ÉMILIE. — Que pouvais-je faire de plus, grands dieux ! pour vous prouver mon amour, que ce que j'ai fait ?

BERNARD. — Il est vrai que vous m'avez aimé l'espace d'une nuit. Mais à l'aube, vous avez tourné vers moi un visage que je n'oublierai jamais, dont je ne me consolerai jamais : un visage décomposé par la honte.

ÉMILIE. — Ma misérable figure d'après le péché, c'est donc cela qui vous aura fait fuir. Vous partez et je reste. Ainsi s'accomplit notre commune défaite : c'est le vieux monstre qui l'emporte.

BERNARD. — Il ne l'emportera pas longtemps, je vous en donne ma parole. Il n'ignore plus que vous êtes capable de vous donner à vous-même les plus dangereuses permissions. Il vous a vue descendre à ma suite dans l'abîme, et puis en remonter avec une audace tranquille. Rassurez-vous, désormais, il aura peur de vous perdre, il vous ménagera, peut-être même tremblera-t-il devant vous...

ÉMILIE. — Je me moque bien du vieux monstre. Ceux qui m'adorent, voilà mes seuls adversaires : tous ces êtres qui se nourrissent de ma substance... Comprenez-vous ce que cela signifie que de leur être de nouveau livrée ? Il va falloir recomposer mes pensées, mes croyances, mes goûts et jusqu'aux traits de ma figure selon le modèle qu'ils exigent de moi.

BERNARD. — Autant dire, pauvre Émilie, qu'il va falloir redevenir vous-même, ou plutôt rester celle que vous n'avez jamais cessé d'être, sauf pendant les quelques heures de cette nuit entre les nuits — de notre nuit !

ÉMILIE. — Notre nuit dont je n'ai plus honte, maintenant que je vous ai perdu.

BERNARD. — Peut-être dans votre souvenir cette nuit se chargera-t-elle de délices. Peut-être, quand vous n'en pourrez plus de tout ce qui vous adore et vous dévore ici, prononcerez-vous à voix basse mon nom... Que regardez-vous ?

ÉMILIE, *montrant les autres personnages qu'on aperçoit derrière les vitres.* — Écoutez-les qui rôdent derrière les fenêtres, qui montent leur garde éternelle.

BERNARD. — Adieu, Émilie ! Vous serez avertie du lieu où l'on peut m'atteindre. Le jour où vous m'appelleriez, où que je fusse, je quitterai tout.

ÉMILIE, *à Bernard près de sortir mais qui reste visible jusqu'au baisser du rideau.* — Je ne vous appellerai plus. On ne sort pas deux fois du cachot où je rentre. *(Montrant tous les autres personnages qui en ce moment se pressent derrière les portes-fenêtres.)* Et déjà voilà mes gardiens.

RIDEAU.

FRANÇOIS MAURIAC

ARRANGEMENT

POUR LE THÉORBE

Je dois à l'étude des mathématiques mon goût pour la musique et je précise tout de suite qu'il ne s'agit pas de cette parenté savante qu'on établit parfois entre le nombre divin et les arts d'agrément. Mon affaire est beaucoup plus simplette. A l'âge de quinze ans, j'allais prendre, une fois par semaine, une répétition de mathématiques chez un professeur à menu prix qui habitait, rue de Vanves, une chambre d'hôtel au fond d'un puits foré au plus épais d'un de ces pâtés urbains qui sont la fierté du XIXe siècle. La chambre était sombre, et d'une couleur jaunâtre due à la condensation des chiffres ambiants dans la friture pauvre. Je n'étais pas encore à l'âge où l'on est sensible au désespoir des chambres d'hôtel et si le cafard me tombait dessus au seuil de cette piaule, c'est qu'elle représentait pour moi le dernier ravage des sciences exactes. Le fléau que je croyais naïvement circonscrit et stérilisé dans les locaux scolaires s'infiltrait donc dans les habitations privées pour y dessécher les mœurs familières. L'algèbre, particulièrement toxique, avait répandu partout ses obscurités malveillantes, contaminé tous les objets sauf une mandoline toujours posée près du lit comme un piège à équation. Bedonnante et chamarrée de reflets fauves, elle semblait couver de folles impertinences et je la devinais toute remplie du même vent dont ma tête était gonflée. Les binômes qui s'y aventuraient y crevaient sans phrase.

La leçon avait lieu après le déjeuner, vers deux heures, et c'est bien le moment de la journée le moins favorable à l'intelligence des mathématiques. Mon maître, hydrocéphale exemplaire, me recevait toujours avec une extrême politesse ; il endossait en ma présence une jaquette verdoyante, repoussait vers un coin de table son assiette sale, m'invitait à poser mon cahier sur la toile cirée parmi les miettes, m'offrait ensuite l'unique chaise et s'asseyait au bord du lit après avoir déplacé la mandoline vers le polochon. Choisissant alors un mégot parmi ceux qui frangeaient la table de nuit, il me dictait une de ces équations improvisées

dont je soupçonne aujourd'hui la haute fantaisie et le caractère parfaitement insoluble. Après quoi, il allumait son mégot et disait :

— Allez-y!

Aller où? Il savait très bien que tous les chemins de la spéculation scientifique m'étaient à jamais interdits et cette injonction n'était pour moi qu'un lâchez-tout dans la rêvasserie, vers des inconnus que réprouvait l'algèbre. Par décence, je respectais le plus conventionnel des maintiens studieux, tandis que mon maître, toujours guindé, clochait, vacillait, piquait une tête dans le sommeil, se redressait, replongeait et finalement, dans un sursaut d'honnêteté, abordait l'explication du problème d'une voix de somnambule qui donnait à mes rêves une impulsion nouvelle. Je n'ai pour les mathématiques aucune répulsion, aucun mépris, mais une irrémédiable inaptitude et je n'en tire pas de sotte vanité comme il arrive à pas mal de serins qui, pour si peu, se croient poètes. En vérité, l'obsession du chiffre hermétique m'a fait côtoyer des abîmes à jamais refermés et j'ai vu éclore au plus confus des mêlées algébriques des fleurs absolument sensationnelles. Mon maître en cueillait aussi pour sa part, d'une espèce différente à mon avis et quand, derechef, ayant dicté quelqu'autre exercice, il me disait : « Allez-y! », nous entamions, chacun de notre côté, une nouvelle tranche de sieste.

Un jour que je m'étais endormi profondément, le nez sur mon cahier comme un homme foudroyé par une équation mortelle, un bruit bizarre et délicieux me réveilla en sursaut. « Ding! » Le maître avait profité de mon sommeil pour accorder sa mandoline en sourdine et une corde avait pété. Tout d'abord, et pas plus l'un que l'autre, nous ne sûmes que nous dire. La mandoline sur l'estomac, il me regardait avec résignation comme le doyen des magistrats surpris en posture égrillarde et c'était à moi de parler, bien sûr :

— Allez-y! dis-je à mon tour et d'une voix timide qui n'avait rien perdu de son respect.

Il y alla de bon cœur. La corde fut remise en un tournemain et il préluda sur un thème de barcarolle :

— Depuis quelque temps, disait-il, tandis que sa main potelée tremblotait sur les cordes, l'idée m'était venue que je volais un peu l'argent de vos parents.

— Allez-y! répétai-je, ne songeant qu'à me rafraîchir à cette source inespérée.

Quand il passa de la barcarolle à la *Polka des Papillons*, il n'y avait déjà plus dans la chambrette un seul binôme qui tînt debout.

— Qu'allons nous faire, maintenant? demandait-il, comme le séducteur en face de l'irréparable.

— Donnez-moi des leçons de mandoline.

Il fit quelque difficulté à cause de mes parents qui payaient pour des leçons de calcul, mais tout compte fait, estima qu'il y avait plus de probité à favoriser un penchant pour la mandoline qu'à durcir une aversion

pour les mathématiques. Et maintenant que vous savez dans quelle circonstance j'ai tenu pour la première fois dans mes bras un instrument à corde, je vais passer très rapidement sur les années qui suivirent, assez piteuses, il faut bien le dire, si l'on considère qu'à l'âge de vingt-huit ans j'en étais réduit à accepter un tout petit emploi de fonctionnaire. A peine d'ailleurs avais-je fait mes premiers pas dans la carrière des pététés que j'eus le sentiment d'avoir commis une erreur. Je n'ai pas un caractère à supporter impunément l'horaire fixe et le salaire mensuel avec ses retenues. En tirer orgueil serait aussi puéril et fat que rater une division à deux chiffres et s'en vanter. Remercié par l'Administration des Postes, je crus à une vocation d'expéditionnaire à la Préfecture de la Seine et, quelques mois plus tard, tentai ma chance comme surveillant d'une institution privée. Autant d'erreurs. Je me trompai ainsi plusieurs fois et d'erreur en erreur, j'en vins à jouer de la mandoline dans les rues. N'ayez crainte, le récit des petites aventures vieilles comme le monde qui m'ont conduit du surnumérariat au mandolinat vous sera épargné ; je veux seulement vous dire comment, en ces jours de cloche, j'ai vécu des événements bizarres dans la compagnie d'un homme étrange.

A ma grande surprise, tout d'abord, mes doigts, que je croyais rouillés, se délièrent en quelques heures et dès la première tournée, j'entrevis toutes les joies de mon nouvel état. J'avais commencé par le haut de la rue d'Assas, qui est une rue modérément bourgeoise, plutôt intellectuelle et bien pensante avec des infiltrations artistes venant de Montparnasse. Concierges tolérants. Arrivé au coin de la rue Duguay-Trouin et mû par une force invincible, je poussai une chanson et donnai de la voix de telle sorte qu'à la rue Coëtlogon, la mandoline n'était déjà plus qu'un accessoire. Je n'ai pas ce qu'on appelle un bel organe, mais enfin c'était le printemps, j'avais encore de bonnes chaussures, l'écho des cours était plutôt complaisant et je donnais à mon travail une ardeur primesautière que les clients savaient apprécier. Enfin, j'avais la foi. Il faut dire que j'ai conçu pour Paris, dès mon enfance, un amour qui n'a jamais cessé d'être enfantin. J'ai tracé des marelles sur tous les trottoirs de mon quartier (le colimaçon, le ciel et l'enfer), renvoyé ma balle sur tous les murs (grand-rouleau, petit-rouleau), poussé mes billes dans tous les ruisseaux (bon-arrêt, sans-un, grande tique), sans parler des vadrouilles sur les ridelles de camions et des incursions batailleuses dans l'arène des squares. Ce nouveau métier me rendait donc, avec toutes ses libertés, les terrains de chasse de mon enfance. J'y revenais après un long exil et retrouvais d'emblée cette connaissance de la rue, cette connivence qu'elle refuse aux gens qui ne font qu'emprunter les rues pour aller quelque part. Enfin je travaillais dans la rue comme d'autres travaillent dans le meuble ou dans le bâtiment. Mon goût allait naturellement aux vieux quartiers. Certaines cours du faubourg Saint-Antoine par exemple, ou des Gobelins, offraient un véritable régal pour peu qu'on les abordât vers les onze heures-midi, par petit soleil et léger vent d'Est. Toutes

les fenêtres s'ouvraient aux premières mesures pour mieux profiter de l'aubaine et mes accents se mêlaient avec gentillesse au ronron de la machine à coudre et aux grésillements de la friture. Les dames en bigoudis, venant secouer leurs torchons, s'attardaient, le temps d'un couplet, et les jeunes filles venaient en fredonnant cueillir quelques bas qui doraient au soleil. Par temps doux, les fins de journées n'étaient pas moins favorables, l'affabilité crépusculaire me conciliait les plus hargneux vieillards, l'air où traînaient de paresseux échos de vaisselle était bien disposé pour la musique ; on pardonnait à ma voix fragile à cause des intentions qu'on y devinait et les sous empaquetés tombaient avec un bruit mat ou bien, crevant leur papier, explosaient gaiement autour de moi sur le pavé. Soulevant alors mon petit feutre beige avec élégance et bonhomie, je remerciais l'honorable et gracieux auditoire, obligeais d'une caresse le matou de la pipelette et m'en allais jusqu'au bistrot du coin me taper un demi-setier de Vouvray.

Alors, ayant déposé la mandoline à mes pieds dans la sciure, je répandais ma recette sur le bout du comptoir, comme un tas de bonbons en papillottes et je décortiquais mes sous de leurs cosses de papier, fragments de journaux, morceaux de lettres, moitiés de factures et devoirs d'écoliers. Le patron me recevait bien, car les commerçants sont toujours amateurs de menue monnaie et j'en avais la poche tintante et lourde. Si lourde même qu'il m'avait fallu la doubler d'une mince basane et c'était comme une escarcelle. Ce mot-là m'enchantait comme tout ce qui pouvait illustrer le côté archaïque et truand de ma nouvelle condition. Pour des raisons analogues, je décidai un jour que la mandoline n'était plus à la hauteur de la situation. Il me fallait un instrument moins déconsidéré dans l'esprit des gens sérieux, plus conforme à nos climats, mieux fourni en références historiques. Quelque chose de plus viril enfin, qui ne fût pas dans mes bras le joujou badin d'un fainéant escogriffe. C'est pourquoi je troquai la mandoline pour la guitare, dont je devins très rapidement une espèce de virtuose tant j'avais de choses à lui faire dire qu'elle sentait avec moi. Je n'aimais pas seulement cet instrument pour les sons que j'en tirais, mais pour la noblesse de ses formes ; pendu à mon épaule ou passé en bandoulière, il donnait à ma silhouette une gueuserie de grand aloi, Panurge était mon pote, Villon mon copain, Callot mon père. Les boutiques et les marchands me semblaient gravés sur bois ; chaque scène était vignette ou tapisserie ; j'allais de miniature en vitrail, promenant par les rues à gros pavés et les trottoirs à bornes un innocent délire médiéval, droit et pur comme une transposition enfantine, sans rapport avec la fredaine du jeune bourgeois qui se paye une escapade genre escholier.

Je tenais un jour sous le charme facile de la *Valse brune* les locataires d'une petite cour du côté de la rue des Francs-Bourgeois. Déjà, deux radios sur trois avaient fermé leur sale gueule et pourtant ma voix se trouvait encore affaiblie d'avoir chanté le matin même sous quatre

tapis battus en mesure au-dessus de ma tête. En dépit d'une chopine de rosé sifflée d'un trait, un paquet de moutons me bourrait encore le pharynx et chaque note fusait dans un petit flocon de poussière. En revanche, sur ma guitare, je tenais la grande forme, un jeu de phalanges de première bourre qui me sortait des doigts sans un accroc, avec des arpèges de haute école. J'avais déjà noté dans cette cour en losange, où le salpêtre faisait aux murs un enduit velouté, la grande sympathie de l'acoustique pour les instruments à cordes. Mes confrères à pistons n'y déclenchaient qu'un douloureux tintamarre, une sorte de borborygme infernal qui dégarnissait en un clin d'œil le toit de ses pigeons et la gouttière de ses moineaux. Mais dès ses premiers accords, ma guitare d'érable était choyée, festoyée par tous les échos du gentil parage et mes cordes, mon beau sol cannetillé d'argent surtout, firent, ce matin-là, des prodiges. Je me baissais vers une obole tortillée dans un talon du Pari mutuel quand un collègue, arrivé sans que je le visse, me tapa sur l'épaule.

— Tu es bien pressé, mon gars! fis-je avec humeur. Tu veux la place?

— As-tu fini? demanda-t-il d'une voix douce.

— J'ai fini, j'ai fini... si je veux.

— Bien sûr.

— Et si on se dispute ici, je t'avertis que ça va faire mauvais effet; ce n'est pas le genre de l'endroit.

— Je le connais.

C'était pourtant la première fois que je rencontrais ce confrère, un chanteur sans doute, car je ne lui voyais nul instrument. Il était vêtu d'un pardessus grenat légèrement cintré qui lui tombait en dessous du mollet, coiffé d'un haut chapeau melon à tous petits bords dans les tons beige à reflets de mousse, chaussé d'escarpins à longs bouts pointus. Ni vieux ni jeune, il avait, sous les sourcils relevés en toupets, des yeux très clairs dont le bleu déteignait sur le blanc, ce qui donnait au regard un aspect fatigué, mais angélique. Le visage était glabre, maigre, assez tourmenté; probablement une basse chantante, me dis-je.

— Oui, reprit-il, je connais cette cour et mille autres encore, mais je ne connaissais pas ta voix. Elle chante depuis peu sans doute et ne porte guère loin, mais tu vas me dire que toutes les voix sont belles quand elles sont loyales et je dirai que tu as raison, ce qui n'empêchera pas tes doigts d'être plus habiles que ton gosier, à tel point qu'il est dommage de voir une si bonne guitare attelée à une si pauvre voix.

Son accent était si loyal, son visage si plein d'expérience et d'impassible autorité que je fis abandon de tout amour-propre :

— Bon! dis-je en passant ma guitare sur l'épaule; je chante comme une scie à métaux, et après?

— Tu devrais essayer de m'accompagner. Je chante, moi.

A l'entendre parler, il avait plutôt une voix de picon-citron. Grave, sans doute, mais chargée d'humeurs dans les consonnes et cotonneuse

dans les voyelles. C'est justement cette richesse faite de limons et de parasites qui me séduisit. On pouvait faire un essai. Au surplus, ma voix commençait à me donner du tracas, les sirops de grenadines n'y faisant rien, les cafés-rhum pas davantage.

— Soit! dis-je en reprenant ma guitare pour l'accorder; essayons toujours. Qu'est-ce que tu chantes?

— Pas ici. Le résultat est incertain. C'est une bonne petite cour qu'il ne faut pas décevoir. Sortons.

Le confrère me conduisit dans une rue très quelconque, une espèce de rue Lafayette ou Beaubourg, et nous entrâmes dans une cour triste où régnait une lumière cireuse plutôt funèbre.

— Ici, dit mon compagnon, nous serons très tranquilles. Les fenêtres de droite, ce sont des bureaux; les employés n'ont pas le droit d'ouvrir. En face, c'est l'escalier; à gauche, c'est la série des cabinets. Partout, du verre dépoli. Des fenêtres à cataracte. L'épreuve est très dure, je te préviens. Je vais chanter *l'Ame des Cloches*, ça te va?

Deux ou trois accords pour décider du ton et il commença. Au début, son timbre me parut vraiment fatigué, car je ne distinguai d'abord que les défaillances d'une voix qui sans doute avait brillé dans ses beaux jours. Mais bientôt, malgré l'ambiance glacée, malgré l'espèce de réprobation qui nous pesait dessus, le charme vint à sourdre et m'emporta. Son chant avait d'abord un mouvement narratif tout à fait nouveau pour moi; mais le plus impressionnant, c'était l'intensité de la conviction et l'art un peu sorcier de moduler les finales comme pour réveiller de très vieilles émotions. Il avait en outre une façon de prononcer certaines diphtongues telles les *oi* ou les *ieu*, qui me faisait penser à quelque patois de haut lignage, au reliquat phonétique d'une civilisation perdue. Je ne fus pas le seul à goûter son chant, car la petite fenêtre des cabinets du troisième s'ouvrit avec un bruit sec et nous vîmes paraître une tête blême à cheveux rares. L'homme, vraisemblablement hissé sur le siège, nous considérait d'un air stupéfait, le menton sur ses mains agrippées. Il ne resta que deux minutes, replongea dans l'ombre et nous jeta très adroitement une pièce de dix sous enveloppée d'un mince papier dentelé. Je pris affectueusement mon compagnon par le bras :

— D'accord, dis-je; on travaille ensemble.

— Il faut bénir la chance, dit-il, elle est rare. Et nous fûmes boire une chopine de vin d'Anjou.

Dès ce premier jour de collaboration, nous fîmes belle recette. Il avait un répertoire immense et souvent inouï. Sauf les airs d'opéra, il savait tout; mais, pour commencer, nous ne voulûmes pas dérouter notre public par des programmes trop savants ou trop désuets. C'était assez déjà que dans sa bouche les tangos prissent une allure de geste bretonne et les airs de Tino Rossi un mouvement de grande légende balladeuse.

Non seulement je n'eus pas besoin de lui avouer mon peu de goût

pour les immeubles neufs ou les artères du baron Haussmann, mais je compris bientôt qu'il les fuyait d'instinct, comme on fuit un rivage contraire à sa santé. Il y dépérissait à vue d'œil ou contractait des tics inquiétants. La rue de Prony, par exemple, lui donnait des tremblements, la rue de Châteaudun lui dérangeait les intestins et dans l'avenue Victoria, je l'ai vu tout violacé par un spasme de la glotte dont nous ne vînmes à bout qu'en nous précipitant au delà de la rue de Rivoli, pour chercher une potion de Beaujolais dans le climat sédatif du Marais. Chaque fois que nous passions par le boulevard Haussmann — ce qui était rare — il devenait presque aphone sous l'effet de la colère et, gonflant ses joues, soufflait une kyrielle de jurons incompréhensibles, à mon avis empruntés à l'argot mérovingien, et cela jusqu'au moment où il s'arrêtait au bord du trottoir, et projetait sur la chaussée un insolent crachat à la mémoire du baron vandale. Mais, sauf nécessité, nous ne sortions pas de certaines zones reliées entre elles par des itinéraires choisis et, les jours de fatigue, il allait volontiers se retaper à l'air tonique des îlots insalubres, cherchant l'odeur millénaire de l'échalote revenue. La pauvreté est archaïque et le populo traditionnel. Depuis Clodion, ce sont toujours aux humbles croisées les mêmes persils, culottes roses, chardonnerets et filles pâles. De tels commentaires, bien sûr, ne venaient jamais à la bouche de mon compagnon, qui s'appelait Gildas. Il était bien plus pur que moi. C'était un vrai chanteur des rues.

A mesure que se nouaient les accointances entre ma guitare et sa voix, Gildas me livrait non pas son secret qu'il ignorait lui-même, mais quelques-uns de ses secrets. Le premier me fut révélé un matin que je relaçais mon soulier sur la borne d'une porte cochère :

— Sur cette borne, me dit-il d'une voix toute simple, le 16 mars 1648, à six heures du soir, le carrosse de M. de Beaufort a failli verser pour laisser le passage à la chaise de madame veuve Picquendard, qui allait à confesse.

Gildas était debout près de moi et, dans l'ombre de son haut melon rabattu sur les yeux, il me regardait doucement sans croire une seconde que je pusse douter de ses paroles. Il allongea son soulier pointu vers le haut de la borne :

— On voit encore l'éraflure, ajouta-t-il. Et nous repartîmes.

Dès lors, il ne se passa de jours qu'il ne lâchât une ou deux parcelles de son immense trésor. Je ne lui demandais jamais rien. Quand on est devenu l'ami d'un homme aussi riche, on a scrupule à le solliciter. En outre, je devinais que de mystérieux concours étaient nécessaires pour que les choses lui apparussent dans leur lumière historique. Quand l'air était humide par exemple, que le rémouleur lançait au loin son appel et qu'un percheron lâchait près de nous son crottin fumant, il pouvait s'arrêter sous une enseigne de coutelier et dire combien de fois elle avait été décrochée par le vent, combien de fois par les garnements, avec les dates et les noms. Tantôt il ne semblait que traduire la confidence des

pierres, mais tantôt il parlait comme un témoin tricentenaire tout grouillant de souvenirs d'enfance. Je ne puis évidemment vous rapporter ici la somme de Gildas, qui est pratiquement infinie, ni même vous donner un aperçu des connaissances qu'il m'a léguées. J'ai tout oublié, ou presque, de ce merveilleux fatras où la vérité historique m'est apparue bien souvent sans aucun rapport avec les vérités officielles, comme vous pouvez vous en douter. A certains jours de voyance aiguë ou de mémoire bouillonnante, il ne pouvait passer devant une porte sans me dire quels amants y avaient échangé les plus ardents baisers ou quel arquebusier s'y était embusqué pendant la Fronde et, deux pas plus loin, tâtant du pied un seuil de granit, il revoyait en même temps la dame surannée s'y tordant la cheville et le mousquetaire y cassant des noix sous le pommeau de sa rapière. La tête lourde alors, nous quittions ces lieux saturés de fantômes trop bavards pour gagner Belleville par exemple, ou tout autre village comme Passy, d'un commerce moins harcelant. D'autres fois, il me conduisait dans un cabaret du côté de la Bièvre morte, dans ce bas-fond mal bâti traversé de courettes étroites, ramifiées, encombrées de débris de charrettes et de poteaux en béquilles où s'étayaient des espèces de ruines à bon marché. Il règne en ces parages une odeur de peau de vache qui se perpétue depuis Julien l'Apostat. Le cabaret en question avait la pratique de certains collègues, amis de Gildas, parmi lesquels Thomas l'Épinoche, un fin diseur d'alexandrins, qui récitait *la Grève des Forgerons* en ne prononçant que les voyelles, mais avec un sens du rythme et de l'intonation qui vous chavirait le cœur. On y rencontrait aussi Dédé la Claque, barbu aphone, inventeur d'un nouveau moyen d'expression musicale : il se frappait les mains de telle sorte qu'en modifiant la concavité de ses vastes paumes il montait une espèce de gamme, pouvait interpréter d'une façon reconnaissable *le Cor* de Fléchier et s'applaudir du même coup à longueur d'audition. Depuis qu'il me connaissait, Gildas avait un peu délaissé ses amis, mais aucun ne m'en gardait rancune. Je soupçonnais entre eux les liens d'un copinage immémorial contre quoi ma faveur ne pesait guère et maintenant que j'y repense, ils avaient flairé ma vocation caduque et savaient bien qu'un jour ou l'autre je retournerais parmi les mortels.

Naturellement, je racontai à Gildas dans quelles circonstances j'avais pincé mes premières cordes et il comprit sans peine mon désir de jouer un petit air sous la fenêtre de mon vénéré pion, s'il était encore en ce bas monde et triste hôtel. Belle surprise à lui faire et j'imaginais la fierté du vieux maître devant la réussite de son élève. Le tôlier était absent et nous passâmes directement dans la cour, une des plus exiguës que je connaisse. Au fond de ce puisard qui siphonait toutes les odeurs canailles du quartier, devant la fenêtre toujours fermée comme autrefois, j'entrepris de pincer une polka bien choisie pour émouvoir mon bon maître. L'espagnolette, enfin, grinça laborieusement et c'est une grande femme déjà mûre, en peignoir flou, qui nous apparut dans l'encadrement de

la fenêtre comme une Phèdre un peu rombière, visage pâle et démaquillé sous des cheveux panachés de teintures tragiques :

— Vous trouvez, dit-elle d'une voix barytonante, oui vous trouvez que c'est un endroit, ici, pour jouer *la Polka des Papillons*?

Intimidé, je répondis que ma musique s'adressait à une personne amie qui logeait naguère en cette chambre, des fois qu'elle y eût encore habité...

— Mais puisqu'elle est partie, ajoutai-je, en pinçant un accord nostalgique, je jouerai donc pour sa mémoire.

— Non! répliqua-t-elle, je ne veux pas de revenant dans ma chambre.

— C'était une personne de bonne compagnie, madame, et c'est elle qui m'a appris la musique.

Rabroué vertement, je dus expliquer à la dame qu'il s'agissait d'un professeur à barbiche et de mœurs irréprochables, ce qui lui donna à réfléchir.

— En effet, dit-elle, je vois ce que vous voulez dire et je me souviens à présent que la patronne m'a parlé de ce monsieur. Une vieille histoire. Votre type s'est jeté à la Seine, paraît-il. Et maintenant, allez-vous-en! Allez-vous-en réveiller ailleurs qu'ici les professeurs de papillons avec votre *Polka des Noyés*.

Elle ferma brutalement la fenêtre contre les fantômes entrevus. Dehors, je fus pris d'une grande tristesse à la pensée de mon bon maître voguant d'arche en arche au fil du fleuve, gonflé dans sa jaquette et précédé de sa petite mandoline qui flottait comme une bouée trompeuse. Silencieux, Gildas marchait à mes côtés.

— Que croyez-vous, dis-je? Que le désespoir lui vint des mathématiques ou de la mandoline?

— Des deux. Certains se fatiguent à chercher l'accord au-dessus de leurs moyens et, ne pouvant y parvenir, en meurent.

Soit pour me distraire, soit que l'incident, mûri en secret, eût guidé ses pas, il me conduisit ce soir-là dans une cour que je ne connaissais pas encore, quelque part dans les hauts de la Mouffe. On y accédait par un passage obscur qui obligeait à baisser la tête, puis il fallait descendre une marche palière, tourner sous une voûte en anse de panier, franchir une passerelle de caniveau, remonter enfin cinq marches enserrées dans une sorte de guichet. La cour, très profonde, nous accueillit d'un silence hautain. Au-dessus d'une vasque pleine de saletés, un mascaron chevelu, pauvre cracheur impuissant, arrondissait en vain ses lèvres sèches. Gildas posa, comme au bord d'un bénitier, sa longue main sur la vasque puis il me dit, à voix presque basse en caressant la joue tarie du sylvain :

— Son premier jet, en 1704, fut pour humecter le mouchoir d'une fille aux yeux rouges qui pleurait d'amour et sa dernière eau fut aspirée par la babine d'un vieux cheval de rempailleur, en 1898, à six heures du soir. Je passe sur les événements intercalaires en te signalant pourtant que...

— Bon dis-je, qu'est-ce qu'on joue ici? *La Chanson des Mères* ou *la Saison des Baisers?*

— *Les Noces de l'Orpheline*, s'il te plaît.

Tirant quelques accords pour tâter l'ambiance, je fis d'un coup d'œil l'expertise de la cour, sévère mais noble. Il n'y avait de fenêtres que sur un seul côté, les trois autres étant sans ouverture ni relief, mais drapés, marbrés, culottés des plus riches patines. Un tronc de lierre ou de glycine pétrifié dessinait sur le mur sombre une griffe noire et tourmentée. Tout cela était séduisant, mais, de fric, n'en promettait guère. A certaines résonances, je compris pourtant que l'endroit n'était pas gâté par la musique et mes premiers accords furent littéralement happés par un écho fougueux des plus sympathiques. Tant pis pour la recette. Du haut du ciel crépusculaire tombait une lueur rouge, très douce, et mon ami Gildas en austère tunique, les mains jointes sur le chapeau melon qu'il pressait contre la poitrine et les yeux levés sous ses cheveux à courte frange, avait l'air d'un donateur de vitrail dans les reflets du couchant. Comme prévu, les sous ne tombèrent pas vite, mais Gildas chantait pour son plaisir et je jouais pour le mien, offrant l'un et l'autre au décor la sérénade qu'il méritait depuis longtemps.

Je commençais à trouver pourtant que mon ami apportait à l'ouvrage une singulière obstination quand une pièce enfin, sans papier, sonna, rebondit, roula jusqu'à nos pieds. Je crus entendre, très haut, grincer une espagnolette sans qu'un visage apparût. Alors, têtes levées, nous exécutâmes le grand salut d'honneur, moulinet de chapeau à bras tendu avec envoi de souhaits :

Merci mesdames, merci messieurs,
Sur cette terre ou dans les cieux
Dieu vous l' rendra de notre part,
Ni trop bientôt ni bien trop tard.

En sortant, Gildas me conduisit dans un cabaret voisin où il me présenta un petit Bourgueil de bonne éducation, quoiqu'un peu framboisé à mon goût.

— Buvons d'abord, me dit-il, à la mémoire du sieur de Maugiron qui vida, ici même, un peu en retrait de la place où tu es, une fillette de Vouvray le 27 avril, à l'aube, une heure avant son duel. S'il avait bu sa chopine de Nanterre, comme je lui aurais conseillé de le faire, sa main eût été plus sûre.

Tandis qu'il parlait, je cherchais dans ma poche la piécette qui, au premier toucher, m'avait laissé une impression de lisse et de velouté assez insolite. Penché sous la lampe, je reconnus ou plutôt j'identifiai avec peine un liard à l'effigie de Louis XII. J'en fis part à Gildas.

— Oui, je sais, dit-il, le nez dans son verre, sans même jeter un

regard sur mon singulier petit pèze. Ayant claqué la langue à l'orée de son verre, il ajouta :

— Tout le monde ne peut lancer des écus.

Dans le creux de ma main, je fis doucement sauter la pièce :

— Comme c'est lourd, un liard!

— Il n'a pas fini de s'alourdir, fit Gildas.

— Combien vaut, au juste, un liard Louis XII?

— Je prends ces liards-là, dit le patron qui déboucha une deuxième fillette.

De loin en loin, nous retournâmes dans cette cour, toujours aux mêmes heures, et chaque fois un liard nous payait de nos peines. La fréquentation de Gildas avait quasiment effacé en moi la distinction du mystère et du quotidien. C'est une grâce que je vous souhaite. Une nuit, Gildas me dit :

— Tu joues bien de la guitare, mais tu peux faire mieux : saurais-tu jouer du psaltérion à plume?

Je me souviens très bien du lieu où me fut posée la question. C'était à la lueur d'un falot, dans les combles d'un hôtel du Marais dont il connaissait un accès dérobé. Nous avions, trois jours auparavant, quitté l'humide séjour d'une crypte carolingienne de la montagne Sainte-Geneviève, refuge tutélaire s'il en fut, mais que Gildas avait pratiquement vidé de ses secrets au cours de quinze nuits de confidences proprement inénarrables, sans compter que nous y couchions sur une litière d'ossements limoneux et moisis qui nous donnait des angoisses dans la nuque. Le grenier de Mansart était plus salubre, je veux dire par là moins obsédant, moins compact, doucement ventilé par une brise qui chantonnait sous les vieilles tuiles. Le sommeil que nous y prenions était réparateur, à peine troublé par une famille de rats établie céans depuis Louis XV, affirmait Gildas, le rat fondateur de la colonie ayant trépassé d'un coup de pincette asséné par un laquais le lendemain que la bête eut célébré ses noces avec une magnifique femelle d'origine américaine, importée en France sur un vaisseau de la Compagnie des Indes occidentales. En trois jours, vous pensez que l'inventaire du grenier était loin d'être épuisé, car les recoins s'encombraient de débris très nobles et très saturés, mis au rebut par la bienheureuse imbécillité des archéologues et la cuistrerie des experts du Mobilier national. Nous couchions dans les lambeaux d'une tenture poussiéreuse, où Gildas avait trouvé que M. de Saint-Cancoël s'était mouché subrepticement pendant que mademoiselle Petitbon se détournait pour reprendre un verre de sirop d'orgeat. Je ne sais plus très bien par quelles séquences cet événement finissait par peser sur les opérations de la guerre de Sept ans et Gildas lui-même, soyons franc, s'embrouillait parfois dans l'imbroglio des incidences et marquait une certaine partialité dans le choix des séries les moins orthodoxes. Il affectionnait particulièrement l'immense héritage des comparses qu'il était seul à connaître, des innombrables Martin et

Ballandard qu'il suivait à la piste et dont il surprenait la chiquenaude ou le coup de pouce dans les grands boums et pataquès de l'histoire, pour déclarer en fin de compte que l'histoire est impossible à qui sait trop.

Donc, cette nuit-là, j'avais posé sur le sol une petite lanterne de chantier urbain à feux rouge et blanc et nous venions d'y allumer nos pipes. J'étais accroupi, face au rouge, et Gildas, debout dans le blanc fumeux, adossé contre un poteau de chêne équarri en forêt de Rambouillet par le sieur Joséphin Brelu en février 1640 :

— Oui, disait-il, tu joues bien de la guitare, mais tu peux faire mieux. Saurais-tu jouer du psaltérion à plume ?

— C'est à voir.

— Demain matin, nous verrons la chose de près.

Nous sortîmes dès l'aurore pour faire une demi-douzaine de cours choisies, afin de nous approvisionner en monnaie. Le petit matin n'est pas si mauvais qu'on pourrait le croire, à condition, bien sûr, de ne pas hurler des hymnes patriotiques en tirant de la guitare des sons de catapulte. D'ailleurs, Gildas avait en horreur la chanson patriotique, affirmant que la mode en était barbare et que pendant près de dix siècles environ les Français avaient marché assez bravement au combat et sans autres refrains que chansons d'amour ou de vin. Nous allâmes ainsi saluer l'aurore avant même que le vitrier eût poussé son cri, juste après que le chiffonnier eût traîné ses poubelles. Venant après les goujateries du réveille-matin, le doux tintement d'une guitare bien élevée joint aux inflexions d'une voix affectueuse, pimpante sans excès, à la fois tonique et modeste, voilà qui touche le cœur du client matinal qui se fait la barbe dans un reflet de vitre. Une fois cassée la croûte avec le prix de nos aubades, nous montâmes chez un luthier qui tenait boutique et logis dans un galetas du quartier des Enfants-Rouges. Friand de bois antique et sec, l'artisan avait prélevé dans les poutres de la charpente un si grand nombre de violons que le toit ne tenait plus ici que par miracle et là par le secours d'épontilles en bois blanc. Cet affable compère, Gascon à fortes moustaches, était vêtu d'un pantalon de velours, d'un vieux tricot de marine à rayures et d'une lavallière à pois. Des groupes d'instruments à cordes égayés de reflets roux, châtains et blonds, pendaient aux derniers chevrons comme jambons fumés. L'air était épais, mais vigoureux, sentant le fauve et la résine. La fenêtre, où les araignées avaient réussi un véritable chef-d'œuvre de bouillonnés et flous, saupoudrés de sciures, devait être fermée depuis le XVIIIe siècle, peut-être depuis le XVIIe. Tenant son melon beige à hauteur de l'estomac, Gildas huma longuement l'odeur, battit des paupières comme un homme brusquement assailli par le foisonnement des fantômes et dit à brûle-pourpoint :

— Avez-vous un psaltérion à plume ?

Le Gascon se gratta la tête. Ses cheveux devaient lui servir d'essuie-

main, car les boucles figées par les plus rares vernis rendirent un son de copeaux métalliques :

— Pour ce qui est de la plume, dit-il en allant fouiller dans un lot de caisses sonores, ce sera difficile, car je ne connais plus de bons tailleurs ; moi-même, j'ai perdu la main et les cygnes ne portent plus aujourd'hui que de médiocres plumes.

— Je trouverai le cygne, dit Gildas, et je taillerai la plume.

— Bon, dit l'homme toujours brinqueballant des objets creux et plaintifs ; pour ce qui est du psaltérion lui-même, ce n'est pas ce qui manque, mais ils ne sont pas en état. J'aurais surtout des fragments de psaltérion.

Laissant l'homme à ses recherches, mon ami leva la tête et parcourut du regard l'espèce de gibet à violon aménagé sous la charpente. Les feux du verni bougeaient, s'allumaient et s'éteignaient comme des feux-follets patibulaires sur le ventre des instruments pendus ; pendus haut et court, tournaillant comme des carapaces de bêtes mal vidées avec trois boyaux ballants et pâles où rôdaient les mouches. Gros altos, petits trois-quarts, violes et bâtards, jeunes puceaux clinquants et rougeauds rêvant de pâmoisons, vieux dévernis, bohémiens de haute époque déniaisés au menuet, vieillis dans la sonate et montrant leur ventre souillé par le pollen des archers volages. Gildas en cueillit un que d'abord il tripota de ses longues mains un peu frétillantes comme des antennes :

— ... Érable de Croatie, murmura-t-il en toquant du doigt sur le dos zébré, taillé en 1601 dans un tronçon de rame de galère vénitienne... Le bois casse quand il est ondé, mais les luthiers se disputent les bois ondés le long du rivage où le flot vient pousser les débris du combat ; mauvaises rames et bons violons ; les galériens font gémir les grandes mauvaises rames où les violons sont tapis ; l'Adriatique a rendu les violons des galères ; c'est dans les bouts qu'on fait les meilleurs, on peut choisir le bout qui fleure la sueur ou le bout qui hume l'écume et le violon jouera selon ; c'est le secret des saumures, violons demi-sel, *do mi sol*. Ceci est la rame numéro dix, bâbord ; veux-tu le nom des cinq rameurs ?

— Je vous en prie.

— Non. Tu aurais, comme d'habitude, le temps de mourir avant de tout entendre, dit-il en se haussant pour raccrocher l'instrument. Mais je retins son bras :

— Et ceci ? dis-je en montrant une pièce d'érable fort habilement ajustée sur une éclisse. Il jeta un coup d'œil, palpa et dit :

— Balle de mousquet au siège de Lérida. 1640.

L'affaire parut l'amuser, car il recula d'un pas pour s'asseoir sur le coin de l'établi et, tout en caressant du gras du pouce, en douceur, la cicatrice dorée, il poursuivit d'une même voix un petit peu hésitante, comme l'écolier qui s'applique à bien lire :

— 2 juin, neuf heures du soir, alerte à la muraille. Notre infanterie s'ébranle derrière les vingt-huit violons du prince de Condé. Les grosses balles de plomb bourdonnent dans le crépuscule et les boulets tombent

et roulent sur le sol sec, les violons jouent un contrepoint de Guglielmi. Le deuxième à droite, c'est le nôtre, Michel Boudevilain, vingt-deux ans, habit de velours noir, col de croquet blanc, bas rouges, escarpins usagés. Il n'a pas l'habitude de jouer en marchant ni de marcher au combat, mais il s'applique aux deux, penche fortement la tête, comme pour les airs tendres et s'écrase la joue sur la mentonnière. Si la main gauche vibre ou tremble, je ne peux le dire, mais de toutes façons, pour un contrepoint c'est excessif. L'archet de son voisin, coupé d'un biscaïen, lui fouette ses crins dans le visage ; sur sa gauche et d'un seul coup sont fauchés cinq poignets à l'instant qu'ils attaquent la reprise en cinquième position. Michel Boudevilain jure et « Toc ! » une balle de biais déchire l'éclisse et lui rentre dans le gras de l'épaule. Inapte, il songe à protéger son instrument en le plaçant derrière son dos, mais il tombe décapité par un boulet. Le violon a été recueilli par son voisin, Hector Méléagre, dix-neuf ans, garçon instruit, lit le grec et le latin, cheveux roux si je ne me trompe... *et cætera*. Bon. Et ce psaltérion, il vient ?

Gildas raccrocha le violon, tandis que notre Gascon, à genoux par terre, fouillait sous son grabat à l'aide d'un robuste archet de contrebasse et ramenait au jour quelques objets poussiéreux :

— Un nabulum, fit-il d'une voix congestionnée par l'effort, un nabulum ou un archi-luth ne ferait-il pas votre affaire, par hasard ?

— Quand on envisage le psaltérion, dis-je, rien ne s'oppose au nabulum.

— Ainsi vous n'auriez pas de psaltérion en magasin ? demanda Gildas en soulevant ses sourcils comme des houppes.

Le Gascon s'excusa en arguant d'une clientèle qui, depuis bientôt trois siècles, boudait au psaltérion.

— On aura tout vu, dit Gildas.

Alors, notre Gascon, ayant posé l'index sur son front, cligna de l'œil, grimpa sur l'établi, escalada une contre-fiche et s'en fut farfouiller dans un recoin de soupente. Un certain nombre d'objets et pièces détachées tombèrent avec des bruits variés, touches d'ébène, petites clefs d'ivoire, échevaux de crins, petites âmes en buis par paquets de douze, tableaux de hêtre équarris et même une caisse de violoncelle toute vermoulue, mais d'une sonorité très émouvante encore.

— J'ai là, nous cria-t-il, un très joli théorbe, quelque chose de vraiment tout à fait bien.

Il redescendit avec une grande agilité, précédé d'un instrument à long manche sur lequel il prit appui pour sauter à terre. Une toile d'araignée pendait à sa moustache. D'un souffle puissant, il balaya le théorbe, débusqua plusieurs moutons respectables et fignola la toilette à l'aide d'un charmant plumeau. Cette dernière caresse, impondérable, en passant sur les cordes éveilla une espèce de vagissement onduleux, très fatigué, comme une queue d'ouragan hors d'haleine, ou le ronflement très amorti de l'anneau de Saturne, ou le murmure d'un gentil cent vingt

qui passe au zénith et n'éclatera jamais, ou le gloussement d'une vieille nymphe qui renaît à l'amour, tout cela, bien sûr, très approximatif et seulement pour vous dire que le coup de plumeau souleva autre chose qu'un nuage de poussière.

— Ce théorbe est comme neuf, reprit l'artisan en couchant l'instrument dans ses bras comme un nouveau-né, excellent travail de lutherie parisienne, 1630 est marqué au fer sous la touche, journée des Dupes, Racan, Benserade, Gustave-Adolphe, Aramis et compagnie...

— Ça va, coupa Gildas, ne cherche pas à m'épater.

— Et quelle chance, messieurs! Voyez, il est monté avec toutes ses cordes d'époque; oui, c'est un beau théorbe, on ne peut pas dire le contraire.

— Oui, bien sûr, fit Gildas en prenant l'instrument; à la rigueur, nous prendrions ce théorbe.

Je pensais qu'il allait entreprendre la confession du théorbe, mais il ne dit mot, s'assit sur un tabouret et se mit en devoir de l'accorder, ce qui lui prit une bonne heure, à cause des dix-huit cordes. Pendant ce temps, le Gascon s'était remis à son travail, c'est-à-dire qu'il agitait un petit flacon de verni saisi entre le pouce et le médius; de toute évidence, une question de rythme intervenait dans le secret de fabrication car l'artisan, malgré toute sa courtoisie, nous tournait le dos. De mon côté, j'observais le silence et l'immobilité car, de tout temps, j'ai respecté le travail de l'accordeur qui prend l'univers en vrac pour le reconstruire patiemment dans ses hiérarchies harmonieuses. Pour le théorbe en question, j'avais l'impression que Gildas lui rendait la vie minutieusement comme on fait aux noyés et cet exercice de résurrection m'avait, à la longue, placé à l'extrême rebord d'un sommeil vertigineux.

— Tiens! dit-il enfin, me tendant le théorbe; il a beaucoup à dire et ne demande qu'à jouer. Voyons un peu comment tu te débrouilles là-dessus.

On ne passe pas comme ça de six à dix-huit cordes sans cafouiller un peu. Néanmoins, les premiers boyaux que je pinçai au hasard m'invitèrent gentiment à ne pas me décourager. Je pris donc la chose avec méthode, main gauche et main droite, étude des intervalles, doigté, attaque des cordes. Les premiers accords m'enchantèrent et je fus rapidement conquis par ces notes si simplettes en apparence et grouillantes d'harmoniques. Il y avait de quoi s'amuser. En quelques minutes, il faut dire ce qui est, j'avais compris l'âme du théorbe et cela devait s'entendre assez clairement, puisque le Gascon interrompit son travail pour me sourire avec bonté, tandis que Gildas hochait la tête et dissimulait mal son bonheur.

— Je prends le théorbe, dis-je en faisant déferler ma joie sur un arpège à dix-huit cordes.

— Combien, demanda Gildas?

— Je ne fais pas payer les théorbes, dit le Gascon en s'inclinant avec gentillesse.

Le bénéfice de nos tournées, à dire vrai, ne fut pas sensiblement amélioré par mon théorbe. Certaines cours même, je le sentais bien, tant qu'à nous voir changer d'instrument, eussent préféré que nous arrêtassions notre choix sur un accordéon, mais nous ne leur en voulions pas, tellement nous prenions plaisir au travail. Sur mes accords nouveaux, la voix de Gildas s'épanouissait avec une ferveur plus libre et retrouvait sa plénitude au point que son registre avait encore gagné dans les notes graves où se trouvait le meilleur de lui-même. Principalement entre le casse-croûte matinal et le vin blanc de dix heures, au fond de certaines impasses exposées au Nord, il descendait jusqu'au *ré* et vous y tenait un de ces points d'orgue à ressusciter les paladins.

Un jour que nous longions la Seine, par la grève, Gildas s'arrêta sous le Pont-Neuf. Il n'avait jamais rien dit du Pont-Neuf, n'aimant guère à parler des choses par trop imprégnées, mais il appréciait beaucoup son ombre, la moins souillée, affirmait-il, de tout Paris, en dépit des nombreux colombins dont il est vrai que nul édifice un peu noble ne s'est jamais offusqué. Il s'arrêta donc, balança son haut melon sur la nuque et se mit à chanter à la cantonade un air étrange, hors répertoire.

— C'est un air qui me revient, dit-il, et qu'il nous faudra chanter dans la cour au liard quand il sera bien au point.

— Qu'est-ce?

— C'est l'histoire de Clodoswinthe aux yeux d'or.

C'est bien ce que je pensais, me dis-je, il serait plutôt de langue d'oïl. Quelques instants plus tard, ce chant était mis au point dans la cour lugubre et commerciale où nous avions procédé à nos premiers essais, le jour de notre rencontre. L'heure était sensiblement la même et, derechef, l'homme de la petite fenêtre, soumis à des habitudes ponctuelles, apparut, blême et grave, pour nous jeter son obole. Gildas, en empochant la papillote, m'expliqua comment les esclaves ont toujours recherché les cabinets pour y rêver en paix, jouer aux osselets, fumer des cigarettes et guetter la chanson des hommes libres.

— Quand même, dis-je en passant le théorbe en bandoulière, nous ne pouvons fonder trop d'espoir sur l'encouragement de ce maniaque. Votre chant est très beau, mais qu'en diront les clients qui n'ont plus l'oreille à ces cadences?

Gildas haussa les épaules. Comme nous descendions vers nos régions familières, il m'avoua que, sans moi, il n'eût pas tenté l'expérience :

— D'ailleurs, disait-il, j'avais un peu oublié l'histoire de Clodoswinthe; ton théorbe l'a retrouvée pour moi, le succès est certain; je sais ce dont je parle.

Ce fut une journée triomphale, en effet. De l'entresol aux mansardes, toutes les fenêtres s'ouvraient et s'animaient dès les premières mesures : rombières et rentiers, amants et catins, matrones et bréhaignes, barbons

et damoiseaux se pressaient au-dessus des garde-manger et des généniums, entre la serpillère et le laurier-sauce, pour écouter la complainte au théorbe qui chantait les purs amours de Clodoswinthe aux yeux d'or et le combat gigantesque où périt le preux Brodulf. Attentifs et muets, les canaris poussaient leur petit œil rond à travers les barreaux, les machines à coudre ne ronronnaient plus, les radios se taisaient spontanément sans qu'on tournât leur bouton et quand Gildas abordait l'épilogue où Clodoswinthe, blanche comme albastre et frouède comme marbre, s'écrouloit morte à la veüe du haubert rouge et pouesseux du sang de Brodulf, je voyais là-haut fondre les regards et s'agiter les mouchoirs. Un vieux chnock, au troisième, plongeait vers nous son cornet acoustique, une grosse blonde se signait en pleurant, les bravos voltigeaient, s'ébrouaient, crépitaient du haut en bas comme des ailes de pigeons, on criait *bis* et les papillotes lestées nous tombaient dessus avec des bouquets de cerfeuil. Une concierge alla même jusqu'à talocher un gamin qui, par mégarde, nous avait envoyé sa toupie dans les jambes.

— Ce lai, me dit Gildas entre deux séances, comporte vingt-huit couplets, mais il ne faut pas attiger, surtout le premier jour. Nous, nous avons encore le souffle, eux l'ont perdu.

Tout au long de cette belle journée, le vouvray, le chinon et l'anjou se partagèrent le soin d'orner les intervalles de nos auditions et lorsque, sur le soir, Gildas me dit : « Nous allons au château » (ainsi appelait-il la cour au liard), j'étais à la fine pointe de mon talent et le copain trouvère avait l'œil assez brillant.

— Nous y chanterons les vingt-huit couplets, dit-il quelques instants plus tard en passant devant Notre-Dame, mais auparavant nous allons entrer ici cinq minutes.

Ce n'était pas la première fois que nous faisions halte dans une église et je me souviens qu'un matin, à Saint-Germain-l'Auxerrois, nous étions tombés comme la Providence dans la chapelle Sainte-Anne où se célébrait un mariage pauvre à qui nous fîmes hommage d'un *Ave Maria* bénédictin, guitare et chant. J'ose dire que le couple et le curé lui-même nous prirent pour des anges et que ces voix célestes résonneront encore aux noces d'or des deux époux. Assez souvent, il nous arrivait aussi d'aller manger un bout de pain et de fromage dans un bas-côté de Saint-Eustache ou Saint-Médard et j'avoue, en toute piété, que le pain et le fromage ainsi trempés dans les reflets de vitrail ne m'ont jamais paru si fraternels et roboratifs. En général, les sacristains, qui ne connaissent plus rien à la question, avaient horreur de ces pratiques, mais l'octogénaire bedaud de Saint-Merri ne refusait pas de s'envoyer avec nous une gorgée d'aramon derrière un pilier et parfois une vieille bigote pleine de grâce se joignait à nous en murmurant une dizaine à l'intention d'un couple d'amoureux qui s'enfoncait derrière le chœur pour y soupirer

de très vieilles prières. Après quoi, nous nous mettions à genoux cinq minutes et repartions d'un pied léger vers notre labeur désormais béni comme une mission.

Nous entrâmes donc à Notre-Dame et Gildas, remontant toute la nef quasiment déserte à cette heure tardive, alla s'agenouiller au pied du grand autel. Il posa sur un degré son haut melon beige à reflets de mousse et joignit les mains. Demeuré en arrière, j'avais allongé mon théorbe sur un prie-Dieu, me demandant si Gildas n'allait pas prolonger sa veillée jusqu'à l'aube, comme le laissait prévoir son attitude chevaleresque. Nous ne passâmes pas la nuit, mais il me vint tant de choses en tête que je ne sais plus combien de temps dura l'oraison de Gildas et qu'en sortant sur le parvis, je fus surpris de ne pas y voir le moindre palefroi sellé, bridé, prêt à nous emporter jusqu'au château.

Nous y allâmes à pied, par les chemins ordinaires. Gildas, silencieux, marchait à mon côté, mains derrière le dos, chapeau sur les yeux, bouche cousue. Nous arrivâmes un peu tard, mais la journée était belle, le crépuscule s'attardait dans le ciel et, devant nous, s'éloignait un cortège de cavaliers qui s'en retournaient au manège du Panthéon. Gildas, passant devant moi, baissa la tête pour se glisser dans l'étroit couloir d'une barbacane et franchir l'espèce de poterne qui donnait accès sur la basse-cour. Celle-ci me parut plus profonde encore que d'habitude et tout là-haut, dans le carré du ciel rougeâtre, la rangée des petites cheminées se découpait en mur crénelé. Au bord du toit, un échafaudage de maçon faisait un hourd massif au sommet de la courtine. Du pied de ces murailles, les premiers accords de mon théorbe s'envolèrent avec allégresse et toute la surface du crépi cloqué frissonna sous le chatouillement des harmonies. Je sais maintenant qu'on peut faire pleurer les pierres. Tous les rochers s'émeuvent à la lyre, c'est une chose archi-connue ; mais pour les pierres appareillées, la question est plus délicate ; c'est une affaire de sympathie assez complexe, sinon occulte et tel virtuose qui fait pleurer les auditoires les plus secs ne ferait pas mollir un moellon. Un pignon de meulière que vous attaquez au violon ne fondra qu'à la clarinette, ou à la trompe de chasse, peut-être même au mirliton ; pour la brique, c'est encore plus hasardeux et quant au ciment, il est toujours dans l'âge ingrat, sans qu'on puisse dire s'il en sortira jamais. En tout cas, les murs de la cour au liard n'attendaient que mon théorbe et les échos que ma guitare n'avait pu libérer, s'échappaient en volée comme des oiseaux brusquement rendus à l'air libre. Quand Gildas ouvrit la bouche, ce fut bien autre chose encore. Partie des entrailles, la voix s'éleva bientôt avec tant de hardiesse et de foi, avec tant d'amour, qu'elle avait certainement résolu de traverser les pierres attendries pour toucher un cœur lointain reclus dans les épaisseurs du donjon. Dans le haut du ciel sombre où s'était arrêté un petit nuage en forme de trèfle ourlé de pourpre, les hirondelles faisaient la ronde et la farandole en gobant mes triolets comme des moucherons exquis. Autour de nos pieds, les pavés se fran-

geaient d'herbe neuve et déjà de ses babines qu'on pensait à jamais taries, le mascaron chevelu glougloutait un filet d'eau.

Comme d'habitude, nous ne recueillîmes qu'une seule papillote. Ce fut Gildas qui la ramassa. Elle contenait ce soir-là, non pas un liard, mais un écu d'argent. Il mit la pièce au fond de sa grande poche et dit, comme parlant à soi-même :

— Je monte.

Je le suivis. Nous grimpâmes un escalier de pierre en colimaçon, raide et froid. Près d'une étroite fenêtre en meurtrière, un bec papillon tremblait comme une torche. A l'entresol, mes yeux par hasard se posèrent sur les longues chaussures de Gildas. C'étaient déjà des poulaines.

Au deuxième étage, à la lueur d'une nouvelle torche, je vis que son pardessus cintré était une jaque de brunette. Au troisième, je reconnus dans son haut melon à petits bords le chapeau de Philippe le Bon.

Au quatrième, nous croisâmes deux enfants rieurs qui jouaient avec une balle de peau. L'un d'eux, débraillé, traînait sur les marches de vieilles chausses de futaine sous un pourpoint en loques ; l'autre, plus soigné, portait un coquet veston Dufayel tout à fait récalcitrant, mais en revanche, une espèce de caleçon long et collant mi-parti jonquille et puce. C'est à partir de cet instant que je sentis mes bourrelets d'épaules se gonfler comme des maheutres.

Gildas s'arrêta au cinquième et fit retomber le heurtoir d'une porte à judas. La grille en fut bientôt tirée à grand bruit de herse et nous entendîmes une voix de femme, légèrement émue :

— Qui est là ?

— Gildas.

— Est-ce Dieu possible !

Un bruit de chaînes et de loquets, puis la porte s'ouvrit. Une jeune et belle fille nous accueillit à la lueur d'une bougie trapue qui faisait trembler les reflets et les ombres. Elle était vêtue d'un long surcot de lin blanc étroitement lacé à la taille et largement décolleté. Une écharpe garnie de vair pendait à son épaule. Sous un atour de tête en fine toile brodée, les tresses brunes ramassées au-dessus des oreilles faisaient un cadre somptueux à son pur visage où luisait un sourire très honnête.

— Sois le bienvenu, Gildas, et ton compagnon aussi.

Nous passâmes dans une salle assez bien éclairée par deux candélabres posés sur la toile cirée d'une table en bois blanc. Un vieil homme, en houppelande lie-de-vin à garniture d'écureuil mité, nous salua fort civilement d'un chapeau velu où pendillaient des médailles. Il parlait avec un accent qui pouvait être picard :

— Il y a bien longtemps que nous ne t'avons vu, bon Gildas. Asseyez-vous, mes amis.

Nous prîmes chacun un tabouret de paille. Vous donner une descrip-

tion détaillée de cette chambre serait déloyal, car je n'avais pas l'esprit assez détaché pour me livrer au froid inventaire des lieux. Néanmoins, je crois me souvenir d'un grand lit à demi clos, d'un papier peint à ramages dont les lambeaux pendaient en larges volutes, de plusieurs images pieuses, d'un calendrier perpétuel et probablement d'un métier à canevas, dans l'ombre, au pied du lit, quasiment enfoui dans les remous d'une immense tapisserie à personnages. Aucune de ces choses, d'ailleurs, ne retint dès l'entrée mon attention tant l'odeur qui régnait exerçait d'empire ; une odeur que je ne puis mieux qualifier que de profonde et dont la surface appréciable était tantôt de bougie, de cigare, de camphre et d'encens.

— Oui, reprit le vieil homme, bien longtemps que nous ne t'avons vu, bon Gildas.

— C'était hier.

— Le temps nous aura donc duré, vois-tu.

— Oh! fit Gildas avec dédain, le temps va et vient.

— Oui, bien sûr. Et c'est pourtant vrai que j'étais gamin déjà grandelet sur les genoux de mon grand-père quand tu vins nous raconter, là-bas, tu te souviens, dans la cheminée où pétaient les châtaignes, l'entrée du roi Louis XI à Paris.

— Le pauvre est mort bien tristement, fit Gildas, du ton qu'il convient de prendre pour évoquer un deuil sur lequel tout a été dit. Et, posant un coude sur la table, il lissa lentement du plat de la main ses cheveux en courte frange.

Le vieux soupira, puis tendit sa longue main vers un affreux roquet que le grand âge avait tendu prognathe.

— Il est sourd, dit-il, il est aveugle et n'a plus le moindre nez, mais il rêve beaucoup et parfois nous l'entendons japper comme sur la menée d'un broquart.

Le vieux avait parlé d'une voix un peu sentencieuse qui nous invitait tous à méditer sur le sens caché de ces paroles. Après un silence, il reprit avec plus d'entrain :

— Mahaut! Sois assez gentille pour tisonner le poêle et nous servir du vin. Alors, mon ami Gildas, qu'as-tu de neuf ce soir à nous conter?

Gildas se redressa, bomba le torse, défit le premier bouton de sa jaque, desserra son foulard et attendit que la jeune fille se fût à nouveau assise devant lui, de l'autre côté de la table.

— Je peux vous dire, commença-t-il, la complainte de Fualdès, celle de Geneviève de Brabant ou la véridique histoire du Grand Ferré...

— Quoi! N'as-tu rien d'un peu nouveau?

— Je peux vous chanter Gaston de Foix, qui mourut à Ravennes.

— Je la connais, hélas! Et je l'aimais trop, vois-tu, ce sacré Gaston, pour ne pas pleurer comme si c'était hier.

— Bon. Alors, je peux vous dire, en douze chants, la prise de la Smalah d'Abd el-Kader?

— J'aime assez ces histoires de croisade quand il y a un peu d'amour dedans.

— J'en mets toujours ce qu'il faut. Mais si vous préférez quelque chose qui sente un peu le soufre je peux vous dire comment le diable, ayant revêtu la redingote de M. Sadi Carnot et caché ses cornes sous un chapeau haut de forme, inaugura la Grande Salle des Machines? Non?

— Non, vois-tu, Gildas, il n'est plus temps de rire du diable, à présent qu'il est chez lui partout. Il fait tant de fumée et de bruit que je n'ose plus ouvrir les fenêtres.

— Soit! Alors, chanterai-je le rondeau des Six Jours, la ballade du Tour de France, les hauts faits de Guynemer, notre nouvel archange ou du sire de Bournazel au hoqueton de pourpre, ou encore...

— A ta guise, Gildas, et buvons d'abord un coup. C'est encore le vin de feu mon grand-père.

Le vin du grand-père était terrible; un Suresnes 1350 ou 53, je ne me souviens plus, enfin une très bonne année et nullement dépouillé, comme vous pourriez le croire. Un feu grégeois dans l'estomac, un bal des ardents dans la cervelle. Comme j'accordais mon théorbe, le vieux parut amusé par cet instrument :

— Ah! très bien, fit-il, c'est une nouveauté? Les jongleurs ont-ils donc abandonné la mandore et le luth?

— C'est que, dis-je à tout hasard et d'une voix timide, je ne suis guère adroit sur les instruments que vous dites.

— Eh bien, il faudra, mon fils, apprendre le luth. J'admets que la lyre, par exemple, n'ait plus grand'chose à dire au cœur des chrétiens, mais le luth! Les honnêtes gens peuvent-ils vivre comme il faut sans luth? Et le monde est bien malade s'il se passe de luth, n'est-ce pas, mon bon Gildas, toi qui cours les villes?

— Le monde est malade avec ou sans luth, dit Gildas.

— Vraiment? Raconte-moi ça.

Je ne sais comment Gildas répondit à cette grande question, car tout en tournant mes chevilles de buis, je posai mon regard sur la splendide hôtesse tout éblouissante de blancheur, incroyable chef-d'œuvre de fraîcheur et de pureté, la vertu soi-même avec ses trésors d'amour et ses parures de gentillesse. Je vous prie de croire que je n'avais nulle intention de tenter ma chance comme on dit, bien que je me sentisse alors tout prêt à défier pour sa gloire les dragons du quartier. Au demeurant, elle n'avait d'yeux — et quels yeux! — que pour Gildas. Lui, légèrement allumé aux pommettes, assis de biais sur son tabouret avec un genou presqu'à terre, ouvrait doucement les mains comme pour offrir les choses qu'il allait dire. Il chanta.

Son démarrage fut tonnant. Les premières notes, choisies dans son meilleur octave, éclatèrent littéralement dans la pièce et, en trois coups

de gueule, il avait déjà reculé les murs, haussé le plafond et improvisé dans la petite chambre un acoustique de donjon. La fille ne broncha pas, mais le vieux prit dans sa houppelande un maintien plus gothique, tandis qu'à ses pieds le roquet se creusait les flancs et s'allongeait le museau pour se fignoler une silhouette de lévrier fidèle. Je vous ai déjà dit que la voix de Gildas n'était pas une voix d'artiste. C'était une voix de plein air qui avait traîné par les routes et les ravins, braillé dans les carrefours historiques les plus ventés, subi toutes sortes de mues et traversé maints brouillards où fréquentent les harpies, les lycanthropes et les fées. C'était une voix héraldique, rogommeuse, avec des effets de mélécasse absolument bouleversants. Ayant taillé son espace et magnifié ses échos, Gildas revint à des accents plus familiers et quelles que fussent les variations de ton et les sautes de rythme, je lui fournissais, à ma grande surprise, un accompagnement parfait comme si le même souffle nous eût inspirés. Je me souviens d'un long passage en récitatif chuchoté dans un mouvement de fugue haletante, où j'exécutai de ferventes acrobaties, assourdies, confidentielles, avec l'impression qu'en lâchant les mains mon théorbe, courant sur son erre, eût continué notre histoire. Impossible de vous la raconter, cette histoire, une espèce de grand machin mystique et farfelu, épique, élégiaque et badaud, un reportage en vers où les amants soupiraient dans les cachots d'Adamastor et les couloirs du métro, tandis que la Vierge apparaissait à Saint-Jean-d'Acre, que le Diable enfumait la place de la Bourse et que de strophe en strophe grondaient tour à tour le fracas des armures, le crépitement des mitraillettes et le saint tonnerre de Dieu. A peine ai-je gardé dans l'oreille quelques fragments de ce prodigieux pot-pourri où Brunehoulde rimait avec Holivoude, morion avec avion, amour avec toujours, Mélusine avec usine et chemin de fer avec Lucifer. Les strophes étaient de trente vers environ et nous en marquions les intervalles d'un grand coup de vin lampé d'un trait comme si les héros eux-mêmes se fussent désaltérés hâtivement aux tavernes de rencontre sur la route embrouillée de leurs exploits. Tantôt mon hanap était rempli d'hydromel et tantôt de cervoise ou de haut-rouquin. Mes doigts étaient moites, la sueur perlait au front de Gildas et Mahaut, mains croisées sous le menton, posait sur le ménestrel des yeux remplis d'un amour sans fin.

Nous bûmes pas mal, il faut le dire, car les strophes succédaient aux strophes et finalement, Gildas, époumonné, débordé par l'inspiration qui lui soufflait de partout, renonçant à tout dire, ne murmurait plus qu'un onduleux fredon, vaguement grégorien, à peu près inintelligible. Le vieux somnolait. La fille écoutait toujours, béate et souriante. Quant à moi, je me bornais à égrener, de-ci de-là, quelques arpèges sur les cordes basses, toutes les autres ayant déjà pété.

Il se fit un silence pendant lequel on entendit monter du fond de la cour un joyeux bruit de boucliers entrechoqués et de harnois remués comme le heurt ferraillant d'une boîte à ordure contre la poubelle. Le

vieux se réveilla, sortit lentement de ses rêves et revint au sentiment des réalités :

— Vous entendez? s'écria-t-il malicieusement, c'est le guet qui se fait rosser. Ma fille, va donc nous chercher quelque chose à manger. Il doit rester un peu de paon rôti et des petits suisses.

Un peu plus tard, comme nous mangions de bon appétit, nous entendîmes au loin mugir un animal comme le font aujourd'hui les autobus :

— Ah! fit le vieux, c'est la licorne des Gobelins qui vient boire à la Bièvre. Ma fille, va donc nous chercher les cigares, s'il te plaît.

Pour allumer son voltigeur, le vieux se pencha sur la bougie dont il aspira longuement la flamme. Il s'en suivit une brusque obscurité où je pris le sentiment de notre haute solitude merveilleusement escarpée, tandis qu'au dehors un grand vent mugissait dans les forêts profondes. La flamme était revenue, je vis Gildas, penché sur la table, le menton appuyé dans la main et le regard sur Mahaut. Son visage était maigre et juvénile, sa grande bouche était fraîche et ses sourcils moins farouches dessinaient sur ses yeux bleuâtres un point d'orgue enfantin.

Le vieux, hochant la tête, fit tinter les médailles de son galurin d'écureuil :

— Est-ce donc aujourd'hui, Gildas, que tu me prendras Mahaut?

— Je cherche un monde pour elle, dit Gildas.

Je pensais alors que nous arrivions au plus captivant de notre visite, mais sans doute n'était-ce pas la première fois que ces paroles étaient dites et le vieux reprit aussitôt, d'une voix toute simple :

— Ma fille chérie, as-tu pensé à faire rentrer la salamandre dans le poêle? Il commence à faire frais.

Et voilà. Mes souvenirs précis s'arrêtent là. Après, je ne serais plus certain d'échapper à ces manœuvres de l'interprétation logique où se corrompent les efforts de mémoire les plus loyaux. Il faut s'y résigner, bien sûr, le fin mot de l'histoire n'existe pas, mais les vrais amateurs ont une préférence pour les histoires sans fin mot. Toujours est-il qu'un peu avant l'aube, je me retrouvai sur le trottoir, le chapeau de travers sur ma tête farcie, les jambes molles et tenant sur l'épaule mon théorbe échevelé. Gildas n'était pas là et la porte cochère s'était refermée derrière moi. J'eus beau tirer le cordon, personne ne répondit et le retirer encore avec une insistance un peu désespérée, la sonnette tinta fort loin dans le vide, comme si derrière la façade s'étendît une immensité désertique. Non, malgré les libations, je n'étais pas saoul. J'avais plutôt cet étourdissement particulier à ceux qui viennent de remonter trop rapidement des grandes profondeurs.

Donc, j'avais perdu Gildas ; le théorbe, lourd comme un cadavre, me fatiguait l'épaule et les premiers chiffonniers me regardaient de travers comme un faux musicien profanateur de théorbe. Mon désarroi était si

grand que je filai droit à la Seine, hanté par le souvenir de mon ancien professeur de mathématique et de mandoline. Arrivé sur le pont, je commençai par jeter mon instrument à l'eau, ayant décidé, je ne sais vraiment pourquoi, qu'il devait me précéder dans la mort. J'aurais pu, dans l'aube naissante, composer un jet soigné, noble, avec moulinet et trajectoire de style, mais je n'avais pas le cœur à ces parades. J'attendis qu'une bouteille eût passé, puis, d'un geste honteux et court, je lâchai l'instrument qui se reçut à plat sur le fleuve avec un bruit claquant, atrocement sec, sans une plainte, sans une vibration. Fourbu et disjoint par les excès de la nuit, il s'enfonça très vite, sans une bulle. Quant à moi, bien trop fatigué pour rejoindre mon théorbe, je ne pensais qu'à m'étendre et dormir. L'idée ne me vint même pas de m'allonger sur ces pavés où j'avais goûté tant de siestes heureuses, mais je me traînai jusqu'au plus proche hôtel, écrivis mon nom sur un registre, plaçai mes chaussures devant la porte et m'enfilai dans les draps. Le lendemain j'eus, si l'on veut, la chance de trouver une place de garçon d'ascenseur ; trois mois après, je gagnais de l'argent et aujourd'hui je ne circule qu'en taxi, comme les imbéciles.

Un jour pourtant, c'était à prévoir, j'ai voulu retourner au logis de Mahaut, dont l'image me revenait parfois à l'improviste entre deux coups de téléphone ou deux apéritifs d'affaires. J'ai retrouvé sans trop de peine la cour au liard mais, arrivé au cinquième, un vieillard en robe de chambre m'a flanqué à la porte comme un malappris et tandis que je descendais rapidement l'escalier, il me criait, d'une voix étranglée par la colère :

— Gildas ! Vous avez le culot de venir me parler de Gildas ! Comme si Gildas pouvait avoir eu des rapports quelconques avec une gueule comme la vôtre ! Mais vous ne vous êtes donc pas regardé, espèce d'abonné à la radio !

Un peu remué par ces paroles, je m'empressai d'aller me regarder à la première devanture venue. Le vieux avait raison. Plus rien ne me restait du truand inspiré. J'avais une espèce de figure utilitaire, une tête d'esclave riche et, dans ma silhouette de trafiquant progressiste, pas un seul pli n'évoquait un séjour possible parmi les très riches heures du duc de Berri. J'avais perdu la foi et la pureté. J'étais rejeté, pour toujours sans doute, à la surface du siècle.

Je n'ai jamais revu Gildas. Peut-être n'ai-je plus les yeux qu'il faut et sans doute mon visage lui serait-il étranger. D'ailleurs, et pour tout dire, j'habite boulevard Haussmann : toutes les fenêtres sur la rue, rien sur la cour, pas même les petits endroits.

JACQUES PERRET

LE LIVRE D'OR DE FLORIMOND

Le soir peint à l'aquarelle, dans le ciel, de longues plages à marée basse, où l'eau rose vient mourir sur des sables précieux... Elles attendent les enfants blonds qui viendraient pêcher la crevette avec de petits filets dorés.

Mais les enfants ne viennent pas. Ils jouent à rêver d'avenir — cousins, cousines — près du terrain de croquet au fond des jardins des grands-parents, où l'ombre est fraîche.

Alors, lasse d'attendre, la plage se fond en une Polynésie à facettes, en une mer d'atolls pour voyageurs aventureux et navigateurs solitaires. Puis, comme nul ne s'embarque pour ces îles du mois d'août, le ciel se résigne à n'être plus qu'une fusion de teintes, à jouer du décoloré, du pâli, de l'insaisissable — sorte de patrie édénique et tumultueusement fugitive, propre à n'appeler vers elle qu'un poète à l'état pur...

C'est dire que nous sommes à l'heure où le ciel n'attend plus personne.

***

L'amour est un combat singulier ; rarement un duel à mort ; généralement une passe d'armes. Il réclame une science experte et les bottes à l'italienne sont permises.

Il est d'excellents bretteurs ; il en est de plus médiocres, faute d'audace, par excès de scrupules quelquefois.

Il en est qui se découvrent trop, effet d'une loyauté louable, maladresse en une circonstance où l'élan vaut moins que l'étude, où la franchise ne saurait prévaloir contre un poignet assoupli ou un coup de Jarnac savant.

Il faut un vaincu — il y en a, toujours — et un autre qui se croit vainqueur.

La passe terminée, généralement ils se retirent, chacun de son côté, en se saluant de loin quand ils sont corrects...

Parfois, il se tendent la main. C'est une faute.

Le vainqueur est un peu gêné de sa palme ; et le vaincu ne pardonne pas.

***

Elle s'est appuyée à mon bras tendrement.

Le train roulait, le soleil était haut, et le jour lumineux.

J'avais toujours escompté le départ à deux — un départ comme celui-là.

« — Êtes-vous heureux ?

» — Oui, je suis heureux. »

... Le jour était lumineux. On devinait les prairies odorantes.

L'air était léger.

Elle s'appuyait sur mon bras sans peser.

Des flocons de fumée flottaient sur la campagne.

... Je ne savais pas que le bonheur était si lourd.

***

Tu m'as rendu le pire service qu'une femme puisse rendre à un homme.

Car tu m'as dit que tu m'aimais.

Tu l'as dit comme tu le pensais.

Et tu le sentais aussi fort que tu puisses sentir quelque chose. Mais, depuis que tu m'aimes comme tu m'aimes, j'ai perdu pour toujours le goût de l'amour.

***

Vous voulez entrer dans cette galerie de jeunes héroïnes dont beaucoup n'ont pas de nom et qui ne m'ont pas toutes comblé ?

Si vous saviez quel musée je possède !... J'en suis le conservateur, le donateur — un très éclectique et très généreux mécène, je dois le dire. J'en suis le seul gardien et le seul visiteur.

En tant que visiteur, je n'y viens pas très fréquemment. Il faut un jour de pluie, ou une heure un peu lourde, ou je ne sais quelle date anniversaire, ou tel caprice d'un cœur qui se raccroche à lui-même et tend à se prouver qu'il a beaucoup battu.

Mais, en tant que conservateur, on ne me prendra pas en défaut.

De si jolies toiles, fines ou puissantes, audacieuses ou discrètes ; tant de figures aux traits appuyés ou furtifs !

Et ces fonds : le fini, l'esquissé, le fouillé, l'indécis de ces fonds !

Tout y est fraîcheur. Le conservateur voit-il un coin, là, se faner ? Tant pis ! Il prend sa palette, et « ravive ». Il est des toiles qu'il a repeintes

deux ou trois fois. Qu'étaient-elles en leur primeur? Interdit de gratter la couche neuve.

Elles sont fraîches, elles sont en leur vif, et en leur nouveauté. Qu'importe si telle de ces belles héroïnes a, peu à peu, emprunté la bouche d'une autre, ou prêté à sa voisine ce qui passait au fond de ses yeux.

Eh bien! vous allez enrichir mon musée, madame?

N'y entre point qui veut; mais, sans son consentement, y entre qui me plaît.

Et vous ne saurez même pas que votre visage est là, en bonne place, à la cimaise; que je viendrai le voir, me souvenir devant lui, que je vais le garder jalousement, l'entretenir et — sans votre permission — le retoucher.

***

Rencontré Edgar.

— Que fais-tu de bon dans la vie?

— Moi? Je fais les cent pas...

Cher Edgar! Je ne sais trop où nous avons traîné le restant de la nuit. Je me souviens de, quelque part, avoir entendu la pluie battante.

... Sur le matin, rentrant chez moi, je levais instinctivement le nez à la recherche d'une fenêtre et d'un donjon. Rien vu de tel. Mais, comme le dessin des cheminées roses était pur et net sur les toits bien lavés!...

***

Rien, je crois, ne m'a vraiment touché que l'enfance et ses prestiges.

Et je crois n'avoir jamais aimé vraiment en quelqu'un que ce qu'il détenait encore d'enfance; non pas d'enfance triomphante, et effrontée, déplaçant de l'air, prenant ses aises; mais d'enfance en attente et sur soi repliée, d'enfance craintive, pas très heureuse, manquant d'audace... tremblant un peu.

***

La récompense des longues journées de travail et d'ennui c'est de regarder une belle jeune fille, sans penser qu'on pourrait l'avoir, sans penser non plus qu'un autre l'aura — une jeune fille à cet âge où elle n'appartient encore fermement à personne dans le présent, ou dans l'avenir immédiat, à cet âge où rien n'empêcherait encore qu'elle fût à moi l'année prochaine... si j'étais encore un jeune homme — et si très fort je le voulais.

***

Les bonnes fortunes, ce sont les rendez-vous manqués.

***

Une jeune fille en robe jaune safran, au bout du petit môle en pierre, évoque soudain « toute la grâce » de tendres et amollissantes légendes... l'impossible... ce qu'on ne rejoint pas.

Que vienne un peu d'ombre violette, elle sera Aphrodite elle-même. Aphrodite en tenue bourgeoise.

Elle a laissé sur la plage sa bicyclette et, enveloppés dans un journal périmé, ses sandales et son maillot de bain.

La jeune fille garde depuis cinq minutes la même immobile attitude. Je la croyais posée là pour un instantané. Non, coudes sur la pierre et poings au menton, elle pense sûrement à quelque chose. Tout dit qu'elle pense. Elle ne peut pas ne pas penser.

***

Un brave homme, au cœur sans détours, raconte une déception sentimentale.

Un de ces glabres qu'on revoit toujours, dans le souvenir, avec la moustache tombante.

— Oui, dit-il et, à petits coups, il fait hoqueter et crachoter l'eau de Seltz dans sa grenadine — oui... Je lui lançai un regard inoubliable.

— Il y avait des témoins?

— Non, personne.

— Alors, pourquoi dis-tu : « Inoubliable »?

— Inoubliable pour moi.

— Tu l'as vu?

— Quoi?

— Ton regard?

— Vous m'embêtez!... Je veux dire : je n'ai jamais oublié de quel regard je la regardai ce jour-là, à cette heure-là.

Il me semblait que, dans ses yeux, à elle aussi passait quelque chose.

Par la suite, j'ai compris : c'était le seul reflet de ce regard...

— ... « inoubliable!... »

— J'ai tant de mémoire, mes enfants!

***

Les femmes, bien entendu, faisaient de lui ce qu'elles voulaient; il était « sur le tard ».

De sa dernière conquête — une petite qui sentait le bain tiède et l'amour sans malice — il disait :

— Que voulez-vous? Je suis son soleil. Elle ne voit pas plus loin

que son ombre, et, comme elle n'est pas très grande, pour qu'elle puisse se croire quelque chose, il faut que le soleil soit bien bas.

***

Que faut-il pour reprendre courage?... Que le jeune homme vienne un jour apporter son concours à l'homme en lui disant : « Je t'avais compris et absous d'avance... Je suis avec toi... »

Et s'il pouvait ajouter : « Tu ne m'as pas tellement trahi. Moins que tu ne l'imagines... Quant je te rêvais, je faisais d'instinct une part au déchet ; je te faisais une avance. Tu crois avoir dépassé cette avance? Qu'en sais-tu? Ne faisons pas de comptes! »

***

Comme c'est gentil, comme c'est paisible et rassurant! Le cirque s'est installé depuis ce matin.

Tant il manquait au paysage, il semble qu'il soit là depuis toujours, léger, instable et pourtant comme issu du sol à la manière des champignons.

Autour du chapiteau les roulottes forment le cercle ; disparates mais assorties ton pour ton.

Aux fenêtres, de petits stores, de petits rideaux en macramé, travail d'orphelines au couvent ou de repenties dans les prisons.

Une roulotte tient sur deux roues caoutchoutées. Par les chemins elle suit un camion, en remorque, doucement balancée et toute légère et sautillante aux caniveaux.

C'est la plus coquette : brise-bise et pots d'hortensias. J'imagine que c'est la roulotte-loge-boudoir de l'écuyère. L'écuyère qui tient la location, fait la quête et annonce l'entr'acte.

La voici, l'écuyère, en robe bleue imprimée. Elle est soigneuse de sa robe de ville ; elle vient de se hisser sur le parapet de pierre qui domine les petits jardins, et, pour tricoter, jambes à l'équerre, bien établie sur de fermes fesses, dont l'arrondi semble parfait et plein sans provocation, elle a tiré soigneusement sa robe.

Si elle fait souvent cet exercice-là, le frottement découpera un rond, un rond régulier, propre et net, et ses dessous apparaîtront comme un large confetti blanc. Mais a-t-elle des dessous?

Le directeur porte un grand chapeau beige cassé et rabattu à la façon des « planteurs de coton » ou des régisseurs dans de vieilles colonies.

Le repas mijote sur des fourneaux d'émail et les petites cheminées fument.

Un enfant joue avec des cannes à pêche qu'à ces moments perdus le personnel utilise dans les étangs prohibés.

Ce soir il y aura du monde, ce sera la mascarade, le fouet claquant, le « tzim, la, la »... et tout le cirque!

Pour l'instant ce n'est qu'un camping. On planterait bien sa tente à côté de celle-ci et on engagerait, en bon voisinage, conversation avec l'écuyère.

— Une casserole? Oui, monsieur, je peux vous en prêter une.

— Mademoiselle, voici le moulin à café.

— Merci, monsieur, où allez-vous ce soir?

— On m'a parlé d'un cirque, j'ai envie d'y aller.

— Moi aussi.

— Nous irons ensemble. Vous n'avez pas d'amoureux, mademoiselle?

— Mais non, monsieur.

— Vous m'attendiez?

— Oh! monsieur.

Après le cirque quelques-uns toucheraient de la guitare et l'on allumerait trois lanternes vénitiennes.

On s'attarderait à jouer aux cartes devant un feu de contrebandiers.

Dans la roulotte rougeoirait la courtepointe d'un lit profond.

Nous saurions bien — l'écuyère et moi — qu'il n'attend que nous. Nous prolongerions l'attente.

Mais les banquistes sont gens pressés.

Cette nuit le cirque sera parti.

***

Il y a le temps des peines sans cause.

Heureux temps! Heureuse, gratuite générosité du cœur prodigue!

Le temps des peines « avec cause ». On sait pourquoi l'on souffre et l'on y adapte — en la dosant — sa peine.

Il y a le temps des « causes sans peine ». Je veux dire où les pires causes demeurent sans effet : la peine est endormie, le cœur est devenu insolvable.

***

Le métier d'acteur — quoi qu'on y apporte — reste puéril. Il est essentiellement un jeu d'enfant :

« — Je serai le cocher. — Tu seras le cheval. »

Le jeu soigné, compliqué, pris au sérieux — voire au tragique — d'une enfance artificiellement prolongée.

Tout ce qui est basé sur la convention est jeu. Et n'est-ce pas la convention par excellence qu'un homme en puisse être un autre?

⁂

On dit — et je le crois — que les comédiens d'une autre époque appelaient leur métier un « métier » et acceptaient une fois pour toutes qu'il leur fût d'un maigre profit.

⁂

Il est aussi difficile à l'acteur d'exprimer la pensée de son auteur qu'à un député de représenter la conscience publique de ses concitoyens.

Encore le député a-t-il cette excuse qu'il n'existe pas de « conscience publique » et que, s'il y fait allusion, c'est pour avoir une raison d'être sur laquelle on ferme les yeux.

⁂

J'ai passé ma jeunesse à prévoir mon futur, et mon âge déjà mûrissant à regretter ce jeune devin subtil, qui se niait si bien dans l'avenir.

⁂

Autrefois, je quittais avec peine un pays, une ville, un paysage ou un coin de rues.

Aujourd'hui je m'en vais de partout facilement, car je ne suis nulle part très heureux.

Je regrette mes mélancolies — cette « Sehnsucht » qui n'a pas d'équivalent chez nous — et qui veut dire : peine de partir, espoir de revenir, et sans trop y croire.

Je regrette cette mélancolie. Elle ne laissait pas un goût amer, et quelque chose de moi s'y complaisait. Je regrette mes regards en arrière de toutes les portières de train, de toutes les glaces de voitures, de toutes les rambardes de navires.

... Je ne me retourne plus jamais.

⁂

Rencontré Léonce B...

Sa femme vient de le quitter — pour refaire sa vie — sur trois mots décisifs, d'une sérénité absolue.

— C'est la première fois, m'a-t-il dit, que je la voyais calme.

Lui m'a paru assez frémissant ; intimidé et impatient. La vie semble

s'offrir à lui, mais il n'est plus très jeune. Les bras pour la saisir lui tremblent un peu.

— Elle t'a fait cela?

— Je ne lui en veux pas. Je regrette de ne l'avoir vue sereine que le jour où elle me quittait. Je n'avais rien à lui reprocher que de m'avoir fait peur souvent.

— Peur?

— Pour elle!

Et il m'a parlé de scènes, bi-hebdomadaires, qu'elle lui faisait, d'explosions soudaines, aiguës, et fulgurantes, qui font rêver aux voisins dans leur lit qu'on dépiaute un agneau ou qu'on égorge un porc.

Pourquoi, au cours d'une de ces scènes, n'était-il pas parti? Il savait qu'elle se serait jetée par la fenêtre; non par désespoir, mais comme poussée à bout, pour ne pas en avoir le démenti, parce qu'elle avait dit qu'elle le ferait — comme cela, dans le mouvement de la colère.

Et il pensait à l'horrible cri qu'elle aurait... à toute sa panique, au moment où elle sentirait que c'était fait, qu'elle était partie, qu'elle ne se rattraperait pas... à cette espèce de « retiens-moi — c'était pour rire! » qui ne lui sortirait même pas de la gorge... à tout ce drame d'une vie jeune qui se sent perdue pour rien... à toute cette horreur d'une méprise... toute cette horreur d'une seconde entre cinquième étage et pavé.

***

J'ai toujours remarqué que — dans une fête — les héros de la fête étaient tristes. C'est naturel, ils la voyaient commencer et, dès l'instant, elle allait vers sa fin.

Pour les autres, une fête n'est qu'une fête en passant... une de plus... Le fête finie, une autre viendra.

Il y a toujours, dans une fête, un homme ou une femme, ou un couple, pour qui cette fête est la fête unique... importante... en l'honneur d'un fait important, unique... la fête qui ne se renouvellera pas.

A l'instant où les autres vident le dernier verre, en pensant qu'ils se retrouveront devant d'autres tables, eux savent qu'une chose vient de finir, et que la dernière goutte de champagne est sur ce quelque chose la première pelletée de terre.

***

— On n'apprend guère du monde que ce qu'on en a deviné.

JEAN SARMENT

TABLEAUX DU VENEZUELA

LA GUAIRA. — Une muraille sombre, devant l'étrave du paquebot, barre toute la largeur de l'horizon. Entre le bleu scintillant de la mer, d'où elle semble émerger d'un jet, et le bleu étincelant du ciel sur lequel se découpe la dentelure de ses crêtes, la Cordillère dresse aux confins de la Terre-Ferme le même rempart où vinrent buter, ici même, il y aura bientôt quatre cent cinquante ans, les caravelles de Christophe Colomb. De quel monde mystérieux défend-elle l'approche? Au battement ralenti des hélices, sa masse énorme s'avance peu à peu vers nous, tandis que la lumière oblique du soleil levant dessine sur ses flancs les balafres noires des ravines où s'attardent les dernières ombres, les blessures sanglantes de l'argile dénudée. Au ras des flots, une confuse tache blanche surgit, se précise, devient un semis de maisonnettes étirées au long du rivage ou accrochées aux premières pentes de la montagne. Trouant le silence de l'air immobile et tiède, un coup sourd roule d'écho en écho : c'est le vieux fortin aux arêtes de pierre grise qui souhaite la bienvenue aux arrivants. Nous stoppons enfin à l'entrée d'un port exigu, encombré de barques, de gabares, de canots à moteur qui s'élancent au-devant de nous dans un bouillonnement d'écume. Des cris, des appels, un grouillement de fourmilière sur les quais encombrés de marchandises

entre lesquelles un train-joujou se faufile à grand fracas ; là-bas, à droite, parmi les rochers, une colonnade de palmiers découpe en panneaux la frange rouge et mauve des bougainvilliers en fleurs ; sur la grève, dans les premières vagues — gare aux requins ! — s'égaille une ribambelle de torses noirs ; trois par trois, des cormorans planent en cercle, avant de fondre d'un trait sur la proie longtemps guettée. En descendant la coupée, on sent que l'on va pénétrer dans un univers inconnu, où tout sera découverte et surprise. De cette terre enchantée, La Guaira, « premier port de la République », nous entr'ouvre la porte.

L'exotisme qui auréolait jadis les terres lointaines ne sera bientôt plus, sur notre globe rétréci, qu'une légende. Quand le voyage de Paris à Buenos-Aires exige moitié moins de temps que celui de Paris à Lyon il y a un peu plus d'un siècle, bien des mirages s'évanouissent qui enfiévraient l'imagination de nos pères. Il est cependant encore, dans ce monde que l'on n'ose plus appeler vaste, des contrées dont le seul nom suffit à réveiller les mirages oubliés : la mer Caraïbe où se déroula la rougeoyante épopée des flibustiers ; le Llano, océan d'herbes jaunes ondulant sans fin sous un soleil de plomb ; l'Eldorado aux richesses fabuleuses qui hantaient les rêves des conquistadors ; l'Orénoque dont Jules Verne, qui ne l'avait jamais vu, ouvrait à nos songeries enfantines les prometteuses perspectives. Or tout cela, le littoral caraïbe, le Llano, l'Eldorado, l'Orénoque, porte aujourd'hui le nom du pays où nous abordons, ce même nom que lui donna Alonso de Ojeda en découvrant, au goulet d'une lagune appelée à un prodigieux avenir, un village sur pilotis, humble réplique tropicale de la Cité des Doges : la « petite Venise » — le Venezuela.

L'Européen moyen ne possède sur le Venezuela que des notions assez vagues. Pour lui, c'est un « petit État ». Conception singulière : en fait, le Venezuela, avec ses neuf cent soixante mille kilomètres carrés, couvre une superficie égale à celles de la France, de l'Italie, de la Suisse et de la Belgique réunies. Mais, il est vrai, ces vastes et riches contrées sont à peu près désertes. Leur population totale atteint tout juste celle de l'agglomération parisienne. Encore est-elle massée, pour les quatre-cinquièmes, sur l'étroite bande côtière où les conditions de vie et les communications sont les plus faciles, pour un quart dans les principales villes, pour un dixième dans la capitale : tel État fédéral de l'intérieur, grand comme l'Angleterre, n'abrite pas cent mille âmes. Les rigueurs du climat tropical dans les régions basses, les épidémies, le paludisme, l'alcool, ont cumulé leurs méfaits. L'épuisement des mines d'or a dispersé les petits centres industriels d'autrefois. L'isolement, l'évolution des mœurs, ont tué les villes du *Llano* que Humboldt, au temps de Napoléon, avait trouvées encore florissantes, et qui ne sont plus que des cités mortes (je me souviens d'une arrivée en pleine nuit à Ortiz, où des rangées de maisons abandonnées alignaient dans le noir, au long de grandes rues vides, leurs façades fantomatiques.) Puis il y a eu les tremblements de

terre, les guerres ; surtout cette terrible et inexpiable « guerre à mort » de quinze ans dont le Venezuela porta, dans son sol et dans sa chair, la plus lourde charge[1]. L'absence prolongée d'une politique d'immigration, les difficultés de tout genre longtemps suscitées aux étrangers, aux *musiu*, par la malignité des hommes autant que par celle du climat, n'étaient guère faites pour remédier au dépeuplement. Il a fallu, dans les dernières années, le fabuleux essor de l'industrie pétrolière exigeant une main-d'œuvre abondante, et les expatriations consécutives à la guerre, pour renverser le mouvement.

Cette population représente une mosaïque de races et de couleurs, où le noir l'emporte de beaucoup — du noir bois d'ébène au bistre clair. On comprend, dès les premiers jours passés là-bas, que le Venezuela d'autrefois était une colonie d'exploitation, obligée de puiser largement dans les réservoirs d'hommes des Antilles et de l'Afrique occidentale. Trois siècles de croisements ont produit ce peuple de métis, trop souvent marqués des tares inhérentes au mélange des sangs, héritiers libres mais parfois abâtardis des robustes esclaves de jadis. Ceux-ci, comme dans tous les pays de grandes plantations, faisaient partie, à plus d'un titre, de la famille du maître, dont leurs descendants continuent souvent à porter le nom ou au moins les prénoms traditionnels. Leur condition ne leur était apparemment pas insupportable, car, lors des guerres de l'Indépendance, on en comptait presque autant dans les rangs des Espagnols que dans ceux des insurgés combattant pour leur libération. Leurs fils sont devenus des citoyens de la République, *ciudadanos*.

Noyée dans ces masses brunes, la race blanche — créoles de pur sang castillan, Espagnols, Allemands, Italiens, Français, auxquels on doit joindre quelques groupes d'Américains du Nord — ne représente qu'un pourcentage infime. Quant aux indigènes, aux *Indios*, d'origine probablement mongole, refoulés et décimés par les conquérants, leur nombre actuel est difficile à évaluer : on l'estime, au jugé, à cent cinquante mille au maximum. Abandonnant peu à peu aux envahisseurs les régions les plus accessibles et les plus riches, où quelques noms de villes et de villages rappellent seuls leur lointaine souveraineté, ils se sont réfugiés dans la montagne ou la forêt, aux deux extrémités du territoire, Goajira et confins colombo-vénézuéliens au nord-ouest, Haut-Orénoque au sud-est. Ils y vivent en tribus soumises à l'autorité patriarcale de leurs caciques, pratiquement indépendantes, même lorsqu'elles reconnaissent la suzeraineté nominale de la jeune République. On rencontre de temps à autres, dans les rues de Caracas, se faufilant entre les Packard étincelantes, des silhouettes qui évoquent les romans de Fenimore Cooper : drapés de cotonnades aux vives couleurs, les traits bronzés sous d'étonnantes coiffures : ce sont les chefs et leurs familles, venus faire acte d'obédience,

1. Il s'agit de la guerre d'indépendance menée par Bolivar contre les Espagnols en 1810.

et que l'avion présidentiel a été chercher dans leurs repaires pour en faire les hôtes éphémères du chef de l'État. Ils connaissent encore l'arc aux formes immuables, la sarbacane aux courtes flèches trempées dans le *curare* mortel, les pratiques de sorcellerie religieusement transmises d'âge en âge. Leur évangélisation, entreprise dès les débuts de la conquête espagnole, se heurte à de grosses difficultés (il est à peu près impossible de traduire le *Pater* dans leur langue) et n'a guère donné de résultats. Il ne fait pas bon troubler leur quiétude, ainsi que d'imprudents curieux en ont fait plus d'une fois l'expérience, et les représentants de l'autorité eux-mêmes montrent peu de goût pour les expéditions les plus pacifiques dans leurs domaines. Mais, au creux des vallées des Andes, comme dans la brûlante solitude des *llanos*, l'âme indienne vit toujours : et quand vous traversez, à la tombée de la nuit, tel village perdu au fond des espaces et du temps, le pianotement sur un tambourin de doigts invisibles, le cliquetis grêle des *marracas* secouées en cadence, rythment en sourdine, derrière les façades closes et noires, un *tamunangue* où revit l'ardeur tour à tour belliqueuse et languide des *Indios* disparus.

***

La lumière au Venezuela est d'une pureté incomparable. Les plus lointains horizons, les sommets les plus inaccessibles paraissent à portée de la main ; le moindre détail du paysage se découpe, à l'extrême portée de la vue, avec une irréelle netteté. Une verdure exubérante étale à l'infini ses taches sombres piquées de jaune, de mauve et de rouge. Les ombres denses se plaquent sur la terre jaune, sur le vert pâle des broussailles, encadrent les petites façades blanches, roses, bleues et, aux jours du solstice d'été, tombent, verticales, aux pieds du passant. Ici, le soleil est seul maître, et nul ne discute ses ordres. Le soir, le ciel tourne soudain au vert pâle ; de longues stries roses, mauves, s'étirent au faîte des montagnes, et l'on commence à peine à goûter la fraîcheur qui descend en grisaille, que l'astre, happé d'un coup dans l'abîme, laisse la place aux étincelantes constellations des nuits tropicales.

***

Une courte halte à La Guaira n'est pas inutile, ne fût-ce que pour permettre au nouvel arrivant de se familiariser avec la pittoresque étrangeté du décor tropical, le heurt violent des couleurs et des senteurs, la sensation soudaine et aiguë de se trouver transporté à des milliers de lieues des ciels et des horizons de la vieille Europe. Le seul aspect de la petite ville, avec ses ruelles tortueuses grimpant au flanc des Andes pour se perdre dans la brousse, ses maisons de l'ère espagnole étageant au long des ravins à sec leurs fenêtres grillagées de bois, ses échoppes où les carapaces d'énormes *tortugas* voisinent avec les flacons de Coty, vous fait pénétrer d'emblée dans un autre univers. Si l'on quitte ce dédale

où flottent d'âcres relents de marée, pour suivre la route rongée par les vagues qui borde le rivage, on est, en quelques instants, à Miramar, le Deauville vénézuélien, qui étale languissamment au fond d'une baie ses villas enfouies dans les jardins, son hôtel monumental aux larges terrasses, sa baignade grouillante et jacassante où pouilleux et touristes confondus s'ébattent sans souci des requins pourtant proches. Quelques kilomètres plus loin, on arrive à une étrange construction, mi-château fort, mi-rancho, dont le propriétaire, naguère *Montparno* chevronné, passe ses journées, sous l'œil narquois d'un singe facétieux, à projeter à distance des gouttelettes de couleur sur des toiles encadrées de cordages qui finissent, ô miracle! par ressembler à des tableaux que les « Yankees » paient, paraît-il, fort cher.

***

Vers Caracas. — Les dernières maisons de La Guaira dépassées, le numéro de notre voiture dûment pointé au vol par un agent (il y a partout de ces *alcabalas* de la police, destinées en principe à contrôler la circulation), la chaussée déroule parallèlement à la côte ses courbes indécises, comme si, hésitant à se lancer à l'assaut de la montagne, elle cherchait un point d'attaque. A un détour, elle prend enfin son parti, s'insinue dans un renfoncement, revient sur elle-même et engage l'escalade : ici commence la longue rampe qui nous amènera, en dix kilomètres de lacets, au faîte de la muraille, à l'entrée de cette brèche où disparaît, au-dessus de nos têtes, un blanc et mince ruban. On évoque tout d'abord la corniche de notre Côte d'Azur : mais la lumière, ici, est plus implacable, les contours plus déchiquetés, les contrastes plus heurtés entre le noir manteau taché de carmin qui tapisse les flancs de la Cordillère et l'éclat céruléen de l'Océan strié d'argent. A mesure que se déroulent derrière nous les méandres de la route, l'horizon caraïbe recule, découvrant, tapies au ras de l'eau, les masses grises des Antilles néerlandaises, tandis que s'allongent à perte de vue, jalonnant les escarpements du rivage, les franges des vagues moutonnant contre les récifs. S'enlevant d'un bond en demi-cercle par-dessus les arêtes rocheuses, s'engouffrant dans des échancrures en impasse, revenant sur elle-même, la route, variant inlassablement décors et perspectives, s'installe enfin, comme lasse de son effort, sur une terrasse d'où l'on domine, à neuf cents mètres d'altitude, le plus splendide des panoramas, embrasé de clarté dorée. Une aiguille de roc, un virage, et c'est un changement à vue. Plus de mer, plus de toits rouges, plus de frémissements de la lumière dans un espace sans limites : fendue par le travers comme d'un coup de hache, la Cordillère ouvre à nos yeux une entaille dont l'érosion a sculpté les reliefs avec une impitoyable précision. Le décor, d'une nudité absolue, fait penser aux paysages lunaires des cosmographies, aux plans en modelage des muséums. L'ombre et la lumière s'y heurtent avec violence, sans demi-teintes, dans un silence que trouble seul un bruit de soie déchirée : le glissement

sur l'asphalte des huit cylindres lancées à toute allure, selon l'usage local. Un grand rapace, là-haut, s'est détaché de la paroi pour décrire au-dessus de l'abîme ses orbes lentes. La route monte toujours, jusqu'à l'étroite gorge, sciée à pic dans la roche jaune d'or, où elle atteint, dans un site d'une grandeur sauvage, son point culminant. C'est la fin du désert : quelques misérables *tiendas* s'égrenant en contre-bas, le sifflet d'un train qui ahane à deux cents mètres au-dessous de nous, de grandes pancartes, opprobres de ce paysage sidéral, avisant charitablement le voyageur que la tuberculose et la syphilis ne sont pas sans remède, annoncent que l'on rentre dans un monde « civilisé ». La chaussée, maintenant, court et se hâte, avale d'un trait quelques escarpements, rejette sur ses bords les premiers déchets de cette civilisation, — cabarets borgnes, bidons vides, chiens errants, enfants nus qui roulent dans la poussière leurs ventres ballonnés, — heurte de front une dernière falaise, grimpe un ultime raidillon, tourne deux fois sur elle-même entre des cabanes qui rappellent celles de notre « zone », débouche enfin, apaisée, dans une large avenue de faubourg, grouillante de passants et de véhicules. De nouveau la steppe, une courte montée, une tranchée : à nos pieds, dans une conque de verdure largement ouverte, Caracas, baignée d'air et de clarté, étale languissamment, parmi les prairies d'émeraude et les arbres perpétuellement en fleurs, le puzzle chatoyant de ses maisons et de ses jardins.

CARACAS. — Le nom même de Caracas exhale déjà, par son étrange consonance, je ne sais quel vague parfum d'exotisme. C'est qu'il n'a pas été emprunté, comme ceux de la plupart des autres capitales sud-américaines, à la langue des conquistadors. La haute vallée qu'arrose (si l'on peut dire) le Guaire n'était pourtant, lorsqu'ils s'y fixèrent voici quatre cents ans, et n'avait jamais été, le siège d'un vieil empire indigène, ni le berceau d'une antique civilisation autochtone. Seuls, les cacaoyers, déjà florissants dans la contrée (il en existe encore aujourd'hui, non loin de là, dans les plantations fameuses de Chuao), attirèrent leurs regards. Sans chercher plus loin, les Espagnols se contentèrent d'ajouter le vocable indien de ces arbustes à celui de Santiago de Léon dont ils avaient baptisé, en souvenir de la « Madre patria », l'humble *pueblo* naissant [1]. Création toute artificielle des nouveaux maîtres du pays, Caracas ne fut longtemps pour ceux-ci qu'un centre d'exploitation et de commerce : ce n'est qu'un siècle après sa fondation qu'elle supplanta Valencia comme chef-lieu administratif du Venezuela, lequel n'était d'ailleurs qu'une simple capitainerie générale et non, comme le Pérou, La Plata, ou même la Nouvelle-Grenade voisine, une de ces vice-royautés dont l'opulence a perpétué le souvenir légendaire. Sortie du néant à une date relativement récente, resserrée dans l'étroite vallée ouverte entre les Andes et les collines du Tuy, métropole sans faste d'une colonie médiocrement peuplée, médio-

1. Le vrai nom de la capitale est Santiago de Leon de Caracas.

crement riche en comparaison des autres, médiocrement outillée et gouvernée, puis, plus tard, prise et reprise dix fois au cours de la guerre d'Indépendance, Caracas porte toujours la marque de ses origines et des conditions où elle s'est développée, celle aussi du terrifiant séisme qui, en avril 1810, détruisit aux trois quarts la petite ville qu'elle était encore et qu'elle resta jusqu'au début de notre siècle. Avec son plan en damier, ses maisons basses dont le toit de tuiles laisse émerger les frondaisons des patios, ses églises toutes simples d'un rococo sans grâce,

Un village vénézuélien.

la capitale des Etats-Unis du Venezuela a gardé, dans son ensemble, les traits d'une vieille cité coloniale du XVIIe siècle espagnol.

C'est là, du reste, ce qui lui donne son cachet original et lui confère son charme. Sa tardive accession au rang qu'elle occupe aujourd'hui n'a pas altéré sa physionomie primitive. Loin de se laisser défigurer par le progrès, elle ne lui a entr'ouvert ses portes que lentement, timidement, on dirait presque à regret. Le sol, le climat, les hommes, les coutumes, tout semble s'être ligué pour faite barrage. Le ciel peut bien retentir du bourdonnement des avions géants de la Panair, les postes de radio se disputer sans trêve le royaume des ondes ; blottie au pied de la

Cordillère, enserrée par la même brousse et rôtie par le même soleil implacable, Caracas étale toujours aux yeux l'immuable échiquier de ses îlots, de ses *cuadras*, dont chacune porte toujours le nom fixé par une lointaine tradition. Entre ces *cuadras*, des rues d'une invraisemblable étroitesse, qu'une charrette en stationnement suffit à embouteiller, allongent leurs traits de scie rectilignes. Pour les adapter à la circulation moderne, il faudrait raser la ville. Même une tentative de numérotation à l'américaine n'a pu avoir raison d'une routine séculaire. Chaque rue est toujours désignée, comme autrefois, non sous un vocable unique, mais sous les noms successifs des *cuadras* qu'elle dessert sur sa droite ; c'est dire qu'elle change vingt fois de nom au long de son tracé. De part et d'autre s'alignent, monotones, des façades égales et pareilles, presque toutes sans étage, percées de deux fenêtres défendues par des barreaux, et, contre le soleil, par des volets presque constamment clos.

***

Un seul monument dans la ville : la statue de Bolivar, cœur et palladium de la cité. En fait d'édifices, quelques bâtisses commerciales ou officielles, la prison « modèle », burg crénelé juché sur son roc, la masse crème du ci-devant palais présidentiel (quel mauvais plaisant prétendait qu'il n'était pas besoin, en Sud-Amérique, d'autres édifices publics, leurs occupants respectifs ne faisant qu'échanger l'un pour l'autre ?) ; entre les deux, une longue bâtisse rose qui est l'Ecole militaire ; au fond du décor, une autre bâtisse rose, en hauteur : le Panthéon, église désaffectée, comme le nôtre, où reposent les restes de Bolivar. C'est à peu près tout. Deux théâtres dont les portes ne s'ouvrent qu'à l'occasion de rares tournées, trois gares à l'échelle de *ferro-carriles* désuets qui ressemblent à des jouets dédaignés, quelques ponts de ciment enjambant avec apparat des ravins d'ordinaire à sec — inutile de chercher davantage. Les générations ont passé ici sans y imprimer leur empreinte.

Aussi, dans le Caracas d'aujourd'hui, les compagnons du *Libertador* se reconnaîtraient-ils sans grande peine. Comme jadis, les averses de la saison des pluies roulent leurs torrents dévastateurs au long des rues où des égouts inexistants ouvrent vainement leurs bouches disjointes. Comme jadis, pendant le reste de l'année, l'eau manque pour rafraîchir le sol dur, les plantes assoiffées, les hommes qui implorent sa caresse. Aux façades demeurées ou relevées telles qu'autrefois, les fenêtres prisonnières évoquent toujours les duos nocturnes entre les soupirants et leurs belles. Les boutiques sont demeurées les *almacenes* traditionnels, remplis des marchandises les plus disparates, où venaient périodiquement s'approvisionner les provinciaux. Comme par le passé, un unique bureau de poste, où somnole un unique guichet, abrite les petites cases où l'on vient en flânant relever son courrier. L'irrésistible poussée de la sève tropicale a disloqué les trottoirs, l'ouragan se joue des portées de câbles

électriques nonchalamment suspendues aux arbres. Des embouteillages interminables obstruent, aux heures d'animation, les voies restées à l'âge de la mule et des carrioles.

***

... Au cœur de la ville, entre les rues où les autobus trépident derrière les bourricots somnolents, s'ouvre une petite place rectangulaire, inondée de lumière et de bruit. D'un côté s'alignent les produits de la civilisation : couteaux de poche, lacets, boîtes de cirage, piles inoxydables, rasoirs brevetés ; de l'autre, ceux de la nature : dahlias géants, délicates orchidées, pyramides croulantes de fruits d'or — et aussi des cages, des rangées de cages, pleines d'oiseaux-mouches aux couleurs irréelles, de grands aras jacassants, de singes tristes, de lézards philosophes et de tortues d'appartement. Dans un angle, à l'ombre d'arcades séculaires, des chevaux piaffent entre les charrettes dételées, les cageots s'entassent, une fourmilière blanche et noire s'agite entre les bistrots et les boutiques de primeurs. Vous pouvez partir de là en emportant, pour quelques pièces, de quoi fleurir un palais, monter une ménagerie ou festoyer Pantagruel. C'est le marché de Caracas, demeuré tel qu'autrefois, quand Bolivar, enfant, s'emplissait les yeux et les oreilles de cette orgie de couleurs et de sons.

L'opulent planteur de jadis, qui venait chaque mois, au trot de sa monture, faire ses emplettes à Caracas et risquer sur le tapis vert les pièces d'or qui tintaient dans ses fontes, a disparu (il y a toujours d'opulents planteurs, surtout quand la plantation recouvre une nappe de pétrole, mais leur villa est à vingt minutes de la *plaza Bolivar*, et c'est au volant de leur Cadillac qu'ils se rendent chez leur homme d'affaires). Ont disparu également les dandys en pantalons à sous-pieds et gibus miroitants, tels qu'on les voit sur les estampes « anciennes » (lisez : des années 1880-90), flânant en compagnie de ravissantes dames — organdi mousseux et ombrelle écossaise — dans les rues désertes que les jardins ombrageaient de leurs palmes : ils sont au Golf-house, dégustant un *pick-me-up* glacé, avant de repartir à la recherche d'une balle enfouie dans quelque bunker et qu'un caddie astucieux leur revendra, avec un sourire de coin, pour la dixième fois de la journée. Les petits tramways grinçants et cahotants, qui transportaient aux avenues du *Paraiso* les familles endimanchées jalouses de s'y montrer, ont été supplantés — sans disparaître, hélas! — par d'étincelants autobus blanc et azur, type bolide, dont les virages à angle droit autour des cuadras ralentissent à peine la course folle (le chauffeur s'en remet à son fétiche : au-dessus du pare-brise, une image de la Vierge de Coromoto piquée d'un œillet mauve). Ces véhicules terrifiants n'ont d'ailleurs pas réussi à changer l'aspect de la ville. Somnolentes et désertes, la plupart des rues de Caracas appa-

raissent telles qu'ont pu les voir les voyageurs de 1830. Le siècle n'y a vu éclore que deux appels nouveaux : les cris du marchand de glacea et ceux du vendeur de billets de loterie.

***

L'apport moderne, c'est hors de Caracas qu'il faut le découvrir, dans cette campagne qui commence, sans banlieue industrielle, sans fumée et sans scories, aux lisières mêmes de la ville, et où l'on pouvait, sans démolir, créer du neuf. Dans les *urbanisacions* (lotissements) largement étalées au soleil, de blanches villas, toutes diverses dans l'unité de style imposée par le climat, émergent au milieu de jardins épais et odorants, plantations jadis, où subsiste, çà et là, l'*hacienda* d'autrefois et son *trapiche* coiffé d'une cheminée trapue où l'on distillait l'alcool de canne. A travers la colonnade des *Caobos*, fûts d'acajou géants, ultime vestige de la forêt disparue, la route aveuglante s'élance vers les somptueuses résidences de La Florida, du Country Club, de Los Chorros, vastes parcs aux ombres embaumées, orgueil des riches Caraqueños qui reviennent, là, leur journée finie, plonger dans leur piscine et regarder le soleil s'éteindre sur la cime de l'Avila. D'humbles cases, bambous et argile peinte, se dissimulent derrière les larges feuilles d'un bananier. Un quart d'heure plus tôt, vous étiez au cœur d'une cité de quatre cent mille âmes. Ici, c'est la brousse inviolée où court une piste sablonneuse, la forêt impénétrable, le silence absolu des solitudes sans limites. A travers le feuillage, un chevauchement de croupes vertes s'enfuit vers l'horizon. Retournez-vous : ce reflet pâle qui monte, dans la nuit enfin venue, vers le ciel endormi, et dont le halo s'étend au-dessus de nos têtes, ce sont les lumières de la grande ville quittée il n'y a qu'un moment.

***

Sauf à midi, où pendant quelques instants règne dans les artères du centre un silencieux grouillement de fourmilière, Caracas, entre neuf heures du matin et cinq heures du soir, paraît dormir. Le soleil vous chasse des rues étroites et sans ombre dont l'asphalte brûlant grésille sous les pneus. Ce n'est qu'aux approches du soir que la cité se met en mouvement. Mais cette vie nocturne n'est point tapageuse. Les « lieux de plaisir » sont rares et discrets. Dans les faubourgs, les habitants, assis au seuil des portes, goûtent le frais aux accents assourdis d'une rumba filtrant à travers les fenêtres d'un dancing populaire. Faute de théâtres (les deux principales salles de spectacle n'ont pas de troupe permanente, et leur façade ne s'illumine que de loin en loin, pour une tournée ou un récital), on se rend, en flânant, vers les flamboyantes devantures des cinémas, où, sous la douce caresse d'un « air conditionné », Hollywood, Mexico et Buenos-Aires font défiler leurs dernières superproductions.

Dans les cercles, loin des regards, les grosses parties commencent, sans fièvre, entre des joueurs altérés et somnolents.

Dès sept heures, terminé le *paseo* rituel, la flânerie sans but, le nez au vent, le long des trottoirs exigus que le stationnement de deux bavards suffit à barrer, les rues sont vides. Qu'y ferait-on ? Inconnus ici les grands cafés d'Europe ruisselants de lumière, aux terrasses largement étalées (où pourraient-elles s'étaler, grands dieux !), les boutiques de luxe aux devantures tentantes, les mille spectacles impromptus du kaléidoscope madrilène, londonien ou parisien. C'est à l'intéreur des *quintas* que s'épanouit, à la clarté des étoiles, la vie nocturne, la vraie vie de Caracas. Dans les patios où pleure à petit bruit un jet d'eau minuscule, où s'exhale le parfum des plantes gorgées de soleil, le Caraqueño demeure paresseusement allongé. Un verre, où la glace fond lentement dans un bain de saphir ou d'opale, un cigare savouré sans hâte, la radio d'où coule en sourdine, entre deux réclames, une grêle et mélancolique *canción de amor*, des doigts alanguis qui courent sur un clavier — en voilà assez pour oublier affaires et soucis, jusqu'au moment où le sommeil ramènera ses victimes consentantes vers la blanche fraîcheur des lits.

Aux abords de la cité, dans les urbanisations modernes[1], on n'attend pas du soir des heures plus agitées. Par les larges avenues, sous la lueur laiteuses des globes électriques noyés dans la verdure sombre, on n'entend que le glissement soyeux des longues autos claires. Une portière s'ouvre : de blancs fantômes — *palm-beachs* immaculés, mousselines légères — disparaissent dans l'obscurité tiède et embaumée où flottent, échappées avec un rais de lumière des volets entr'ouverts, des bouffées de jazz. Suivez-les : une voix, sur le seuil, vous accueillera avec la vieille formule de la courtoisie castillane : *Es la casa de usted*, cette demeure est la vôtre. Vieux meubles, murs blancs où se détachent de précieux primitifs flamands, où un Utrillo, un Matisse, donnent la réplique à un Van Dyck — et ces vitrines, avec les vases d'argent martelé, héritage des Indiens d'autrefois... Par les larges baies entre la caresse d'un air léger, chargé des senteurs de la brousse toute proche. Pour les *novias* — il y en a toujours dans l'assistance, car les fiançailles durent parfois des années — un tango déroule ses volutes ; restez assis : les *novias* sont déjà la propriété de leurs futurs seigneurs et maîtres. Contentez-vous de goûter en silence l'apaisante et infinie douceur qui descend du ciel noir pailleté d'or, sans qu'un bruit importun vienne troubler ces minutes de détente heureuse et de bienfaisant abandon.

Un dictateur. — Depuis que le Venezuela s'est séparé, voici cent seize ans, de la Colombie à laquelle l'avait uni Bolivar, son histoire, comme celle de la plupart des républiques sud-américaines, a enregistré un cer-

1. Un Congrès international d'urbanisme tropical vient de se tenir à Caracas, où, depuis quelque temps, des buldings à l'américaine ont surgi au milieu de quelques *urbanisacions* des faubourgs.

tain nombre de coups d'État dont le dernier ne date que de deux ans. Le « putsch » y est la voie traditionnelle, presque normale, de l'accès au pouvoir, et il est exceptionnel que le passage d'une Présidence à une autre s'effectue dans les formes légales. Dans ces crises, brèves d'ordinaire, mais violentes à la manière d'une secousse sismique, l'armée joue toujours un rôle décisif ; c'est elle, d'ailleurs, qui donne généralement le signal de l'insurrection (aussi les munitions demeurent-elles renfermées en lieu sûr, ou réputé tel) et il n'y a pas d'exemple que son candidat ait échoué dans ses tentatives. Souvent, du reste, dans la période contemporaine surtout, ce candidat n'était autre que le ministre de la Guerre, ce qui simplifiait l'opération, les cadres étant à sa dévotion. L'élu des « baïonnettes intelligentes », comme on disait en 1848, porte toujours le titre de général. Mais il arrive aussi que le général-président soit un civil : tel feu Guzman Blanco, qui importa jadis dans sa capitale, à l'admiration des Caraqueños, les modes et l'apparat de la Cour de Napoléon III, ou le « général » Castro, dont les excentricités ne laissèrent pas d'émouvoir, au début de ce siècle, les chancelleries européennes. Mais le chef d'État le plus marquant, le plus dynamique tout au moins, que le Venezuela ait connu au cours des cinquante dernières années, a été Gomez. Quatre lustres durant, il a marqué partout sa rude empreinte, et la mort seule l'a empêché de prolonger son mandat et de consolider ainsi l'œuvre qu'il avait entreprise.

Juan-Vicente Gomez appartenait à cette forte et combattive race des montagnards de la Cordillère, des *Andinos*, qui a toujours donné au Venezuela ses chefs les plus énergiques. C'était un type étonnant, une manière de satrape, aimant en tout le faste et le grandiose, doué d'une intelligence prompte et pénétrante, d'une volonté devant laquelle tout devait plier, et aussi d'une totale absence de scrupules. Ses décisions devaient être obéies sur-le-champ, et son caprice du moment faisait la seule loi. Il se débarrassait de ses adversaires par l'exil, la prison ou la mort. Dans tous les cas, il confisquait leurs biens. Ses amis, en revanche, ou simplement les gens dont il avait besoin, étaient traités royalement ; avaient-ils l'imprudence d'apprécier le confort d'une voiture présidentielle, la saveur d'un champagne généreusement versé, ils voyaient, le lendemain, arriver à leur porte une auto du dernier modèle ou un panier de Mumm. Heureuse époque — du moins pour ceux qui faisaient partie de la Cour.

A cette Cour, un rang privilégié était dévolu aux techniciens étrangers que Gomez recruta un peu partout à prix d'or, en France et en Allemagne notamment. Il avait en effet des plans gigantesques pour la modernisation de son pays. Irrité des obstacles que leur réalisation rencontrait, il s'imaginait qu'en donnant pleins pouvoirs à une équipe choisie par lui-même et dotée des plus larges moyens d'action, il finirait par triompher de toutes les routines. L'argent ne lui manquait pas, puisqu'il savait le prendre où il était. Pour la main-d'œuvre, les réquisitions y pourvoyaient : les étudiants de Caracas, réputés mauvaises têtes, en surent

quelque chose le jour où on leur mit la pioche en mains pour ouvrir une route entre la capitale et la mer. L'aviation militaire et civile, la radio d'État, les grands travaux publics (dans la mesure où ils servaient les desseins ou les intérêts du président), l'industrie hôtelière, l'aménagement des ports, tout démarra, coup sur coup, au grand profit des « Musiu » les plus habiles, sous l'impulsion fiévreuse d'un maître exigeant, mais généreux. L'armée ne fut pas oubliée. L'Allemagne impériale venait de perdre la guerre. Gomez racheta des vieux uniformes d'avant 14. L'armée du Kaiser avait disparu des bords de la Sprée, elle allait renaître sur ceux

Caracas. — Le marché.

du Guaire. Et le peuple vénézuélien vit défiler, sous le soleil des tropiques, des régiments revêtus de la longue tunique bleu de Prusse aux parements rouges, coiffés des casques à pointe légendaires. L'entrée en guerre des États-Unis, en 1941, mit fin à ces exhibitions. L'armée vénézuélienne, aujourd'hui, porte, comme toutes les armées démocratiques, blouson kaki et casque plat.

Le destin ne laissa pas à Gomez le temps de parfaire son œuvre. Dans la poursuite de ses desseins, il n'avait connu d'autre loi que son bon plaisir ; il brisait les résistances, écrasait les oppositions, confisquait, emprisonnait, bannissait. Tant qu'il avait vécu, nul n'aurait osé bouger :

mais quand il mourut, un grondement furieux, plus encore qu'un soupir de soulagement, courut à travers montagnes et llanos. Gomez l'avait prévu : il avait même prévu que l'explosion pourrait devancer l'heure de la Parque. Aussi s'était-il ménagé, à tout événement, une issue de secours qui lui eût permis de gagner la côte en deux heures. Elle ne fut pas inutile. Sitôt qu'il eut fermé les yeux, on vit filer vers la mer, en une course folle et macabre, son cercueil, son harem, ses fils, les caisses de dollars et les valises de pierres précieuses. Une de ses épouses vint échouer dans un vignoble du Bordelais ; peut-être s'y trouve-t-elle encore. Quant à la route, elle demeure l'une des plus pittoresques du Venezuela. On la fait parcourir aux touristes curieux de traverser sans risques ni fatigue la forêt vierge des Andes côtières.

Comme ses modèles favoris — Louis XIV, Napoléon— cet homme d'un d'un autre âge avait été surtout un infatigable bâtisseur. Au lendemain de sa mort, et dans la fièvre de la réaction libérale, il ne faisait pas bon défendre sa mémoire. La vindicte publique, les exilés revenus au pays, poussaient des clameurs qui imposaient un prudent silence aux fidèles et aux bénéficiaires du régime déchu (qui ne furent d'ailleurs pas, hormis pendant deux jours d'une émeute assez sauvage, sérieusement inquiétés). N'empêche que lorsque le visiteur, errant à travers la République, s'arrête devant un édifice public, un ouvrage d'art de conception moderne, une chaussée soigneusement construite, et s'enquiert de leur origine, la réponse ne varie jamais : « C'est Gomez ». Il s'y ajoute parfois, quand on est loin d'oreilles indiscrètes, un soupir mélancolique, l'amorce d'une réflexion qui demeure suspendue : « Il avait tout de même essayé... L'argent roulait. On aurait fait quelque chose... »

***

MARACAY. — Par défiance envers le Paris de la Fronde, Louis XIV avait construit Versailles. A Caracas, réputée suspecte, Gomez avait substitué Maracay. L'endroit était bien choisi. A cent vingt kilomètres à l'ouest de la capitale — distance suffisante pour parer aux surprises — une coquette bourgade étalait au soleil ses maisons roses et bleues, entre le pied des Andes côtières et un grand lac. Gomez en fit un domaine privé, le ceignit d'une clôture de barbelés et installa aux deux issues des postes de garde. Puis, il se mit à l'œuvre. Le périmètre ainsi délimité réservait assez d'espace libre pour permettre à sa fantaisie de s'épanouir. Sur la lisière Est de la petite ville, une ville nouvelle sortit du sol en quelques années : deux casernes monumentales, d'abord ; et, derrière elles, un vaste terrain d'aviation ; puis, un hôtel de ville à l'échelle d'une Résidence, un hôpital militaire, des bâtiments administratifs. Cela, c'était l'armature. La « magnificence » suivit. Un architecte français fut chargé d'assurer aux voyageurs, aux invités du président, aux diplomates, un gîte digne du reste ; le terrain ne lui était pas mesuré ; il édifia un hôtel des Mille

et Une Nuits, un caravansérail de deux cents mètres de long, avec toutes les chambres ouvrant en façade sur des loggias, un restaurant au milieu du jardin, piscine, skating, dancing, tennis, bar, billard et le reste ; à côté de l'hôtel un théâtre s'éleva, plus vaste que notre Opéra-Comique, mais on ne réussit pas à le terminer et aujourd'hui sa carcasse de ciment armé se désagrège lentement. Tous ces édifices encadrent une vaste place rectangulaire, où quatre jardins se répondent symétriquement de part et d'autre d'une fontaine lumineuse. Au Nord, vers la montagne, une résidence rurale, *Delicias*, grande maison blanche flanquée d'un *Zoo* que peuplèrent les animaux exotiques les plus rares et les plus coûteux, dont certains furent amenés par avion spécial. Gomez lui-même se contenta, pour domicile habituel, d'une vieille et spacieuse *quinta* coloniale au cœur de la vieille bourgade. Peu importait que sa propre demeure fût modeste, pourvu que le reste étonnât les visiteurs.

Maracay, aujourd'hui, est abandonné. Les plâtres s'effritent, les pierres se disjoignent, les beaux alignements sont submergés sous la végétation, les candélabres de bronze se dépouillent de leurs branches, les tigres du Zoo bâillent longuement dans leur solitude. Ce devait être une cité modèle, ce n'est qu'une maquette gigantesque. Mais, dans cette cité abandonnée, flotte encore on ne sait quel charme ; et l'on se prend, en savourant lentement, sur les terrasses désertes de l'Hôtel-Jardin, les heures tièdes et embaumées du déclin du jour, à juger avec une indulgente gratitude la mémoire honnie du redoutable dictateur.

***

Carabobo. — Nous avons laissé derrière nous le lac de Tacarigua, les blanches aigrettes qui hantent ses îles, les somnolents *babas* paresseusement allongés sur ses berges. Au milieu des plantations dont la verdure drue et fraîche atteste la fertilité, Valencia étale largement au dur soleil de midi les toits rouges de ses *cuadras*, les tours roses de ses églises — de celles du moins qui ont survécu au terrible incendie de février 1814. Ici, en effet, à cent quatre-vingts kilomètres à l'ouest de Caracas, se trouve le grand carrefour historique du Venezuela, l'un de ceux qui ont été, au temps de l'Indépendance, le plus âprement disputés. Au nord, une échancrure de la Cordillère livre passage à la vieille route qui descend, par la gorge pittoresque des *Trincheras* — théâtre aussi de furieuses batailles — vers la côte et le port de Puerto-Cabello. Une autre route, direction nord-ouest, conduit par Barquisimeto soit à la vieille capitale de Coro, supplantée en 1636 par Caracas, soit à la lagune de Maracaïbo, l'une des métropoles de la Standard Oil, soit enfin, à travers les cols des Andes, à la frontière colombienne. Vers le sud, une troisième route, celle que nous allons prendre, s'enfonce en direction du *llano*, traversant le lieu où se joua, le 24 juin 1821, le sort du Venezuela, et dont l'État fédéral où il est situé porte fièrement le nom : Carabobo.

Le ruban d'asphalte, désert, serpente d'abord entre de molles ondulations, comme pour nous cacher jusqu'au dernier moment le terme de sa course et nous ménager un effet de surprise. La réussite est complète. Dans l'axe de la chaussée transformée en avenue, un arc triomphal surgit soudain, découpant sur le vide sa porte monumentale. Dans l'alignement de ses pilastres, une double haie de bustes érigés sur des piédestaux de granit monte une garde d'honneur : Elhuyar, Paez, Sucre, Negro-Primero, tous les lieutenants de Bolivar, généraux de fortune, frères de ceux qui menèrent à la victoire nos armées de l'an II. De l'autre côté de l'arc, deux obélisques sommés de condors aux ailes déployées encadrent largement une perspective fuyant en contre-bas ; entre les obélisques, un tertre de rochers et de trophées, reflété dans le bassin qui dort à ses pieds, porte, étagés sur ses flancs, de lourds cavaliers de bronze, tandis qu'à son faîte l'altière silhouette du *Libertador*, debout sur le char des triomphateurs, domine d'un geste souverain l'horizon silencieux et nu.

La sobriété des lignes, la grandeur du paysage et, surtout, l'étonnante utilisation de ce vide inondé de lumière où chaque détail prend son relief, donnent au monument national de Carabobo une singulière et prenante grandeur. Au vrai, ce n'est pas un monument, encore moins une nécropole, bien plutôt une transposition architecturale de la page d'épopée qui s'est écrite ici même, au creux de ces vallonnements. Devant Bolivar et ses hommes, rameutés depuis l'extrémité du llano, l'arc triomphal ouvre symboliquement la route des provinces littorales, ultime réduit de la défense espagnole. Les forces réunies des deux adversaires n'atteignaient pas le chiffre d'une de nos divisions. De cette butte qui se profile un peu en avant de nous, Bolivar, d'un coup d'œil, embrassait la mêlée. Le choc décisif dura une demi-heure. Et tout d'un coup, le soleil encore haut éclaira la fuite éperdue des Lances-Rouges vers le nord : dans une clameur qui retentit jusqu'à l'Orénoque, la victoire ouvrait la barrière aux Llaneros.

Nous sommes, ici, au terme d'une épopée qui fut longue et sanglante. Plus d'une fois, au cours de la gigantesque chevauchée, le *Libertador* avait été près de succomber à la lassitude et au découragement. Alors, du plus profond de lui-même, une image exaltante surgissait lentement, l'image de la grande ville lointaine où, au son des fanfares, au tonnerre des vivats montant vers la pâle et maigre silhouette d'un général impassible sur son cheval blanc, il avait tressailli pour la première fois à l'appel impérieux de la gloire : « Si l'on n'avait pas, l'entendait-on murmurer, la certitude qu'il y a un Paris de par le monde, et un Paris que l'on retrouvera peut-être un jour, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue [1]. »

Sur l'Orénoque. — Le modeste vapeur qui assure, suivant un horaire incertain, le service entre La Guaira et Ciudad-Bolivar vient de quitter

1. On sait que Bolivar, le « libérateur » de l'Amérique du Sud, né au Venezuela, avait passé sa jeunesse à Paris.

l'abri des montagnes de Trinidad. Au sortir des eaux calmes du golfe de Paria, il recommence, sous les houles pressées du grand large, à rouler dur. Notre supplice sera court : c'est à peine si la côte plate dessine sur l'horizon un mince trait noir, et une immense nappe jaunâtre nous environne déjà, tenant l'Océan en respect devant son front ourlé d'écume. Par cinquante bouches étalées en éventail sur plus de deux cents kilomètres de large, l'Orénoque repousse dans la mer la masse énorme de ses flots limoneux. Rien n'a changé depuis que Colomb, à ce spectacle, reconnut qu'il touchait enfin au terme de sa troisième odyssée.

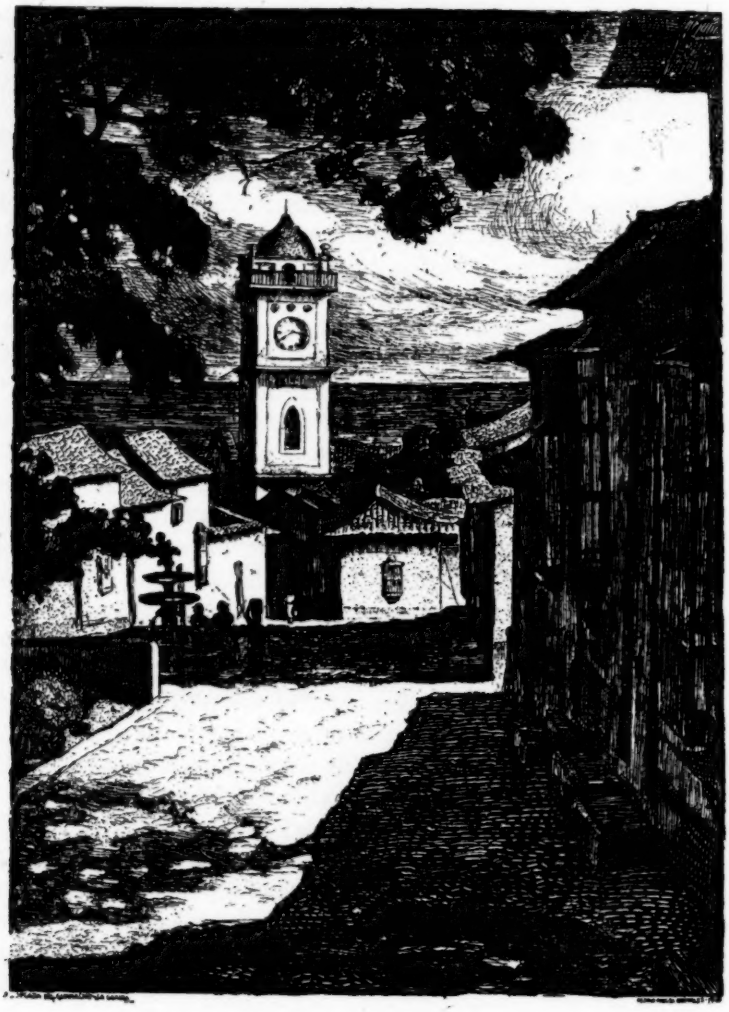
L'Orénoque, par lui-même ou par les affluents de sa rive gauche, draine les quatre cinquièmes du territoire vénézuélien. Il constitue ainsi la quasi totalité de son système hydrographique. On sait qu'il présente la singularité, probablement unique au monde, d'être relié à un autre bassin, celui de l'Amazone, par un affluent commun, le Cassiquiare. Si ce formidable réseau fluvial était navigable, on devine ce qu'il représenterait pour la mise en valeur de l'intérieur du continent et pour l'économie mondiale. Mais il ne l'est que par biefs, séparés, pour l'Orénoque notamment, par des gradins de rapides infranchissables

Quand, après avoir pénétré dans le delta par la *Boca de Navios*, on débouche au milieu de cette mer intérieure dont les crues s'étalent sur une largeur égale à celle du delta lui-même, et qu'en remontant on parvient enfin à l'endroit où la vue embrasse à la fois les deux rives; on s'imagine qu'une voie aussi grandiose, aussi plane, vous conduira sans effort jusqu'au cœur même du continent. N'étaient les monstrueux crocodiles qui sommeillent au long des berges, et qu'il ne fait pas bon réveiller à moins qu'on ne soit tireur émérite, on voudrait fouler ces rives plates, y rêver quelques heures dans la paix d'un silence de bout du monde, en attendant de reprendre le lent glissement qui nous conduira au seuil de l'inconnu. Mais l'Orénoque, après vous avoir invité au voyage, ne vous permet pas de le poursuivre. Passé Ciudad-Bolivar, il ne faut plus longtemps avant de voir les premiers remous vous barrer le chemin.

Les Conquistadors, d'ailleurs, n'allèrent pas plus loin. N'étaient-ils pas, ici, aux confins mêmes de ce pays de l'Or, de cet *El Dorado*, terme ultime et mystérieux de leur grande aventure? En fait, l'Eldorado existe réellement, et Martinez ne s'était pas trompé en le situant dans la vaste dépression qui s'étend des rives orientales de l'Orénoque aux confins de l'actuelle Guyane anglaise. Mais il n'a pas tenu ses promesses. Les mines ouvertes par les conquérants, au prix de difficultés et de périls sans nombre, au cœur de la forêt équatoriale, ont été rapidement épuisées ; leurs emplacements mêmes n'ont pu être retrouvés que très partiellement. En dehors de quelques exploitations indigènes aussi primitivement équipées que jadis, il ne subsiste plus dans la région que deux grande, entreprises minières, une anglaise et une française, travaillant sur des filons dont le rendement est très variable. L'État vénézuélien possède un droit de préemption sur les produits ainsi extraits du sol national est

c'est ce qui lui permet, bien que les espèces aient été retirées de la circulation il y a plusieurs années, d'avoir une monnaie presque entièrement gagée par des réserves du précieux métal.

Au-dessus des rapides d'Atures, que contourne une petite voie ferrée,



Place du Guamacho à la Guaira.

l'Orénoque s'enfonce dans la forêt vierge, impénétrable et inhospitalière. Le territoire fédéral d'Amazonas, qui englobe toute cette contrée, ne compte qu'un peu plus de soixante mille habitants, dont les cinq sixièmes sont Indiens (les blancs ne résistent pas au climat), pour cent soixante-seize mille kilomètres carrés. Ce n'est que tout récemment, pendant la

guerre, que les progrès de l'aviation ont permis, pour la première fois, une exploration méthodique de cette région. La mission aérienne a rapporté de là-bas un film prodigieux. Une forêt compacte allonge à perte de vue ses moutonnements sombres, dominés çà et là par de gigantesques *mesas* aux flancs verticaux, aux reflets rougeâtres, du haut desquelles des masses d'eau se précipitent en cataractes étagées au fond d'abîmes insondables, au milieu d'un nuage de vapeur qui rejoint les nuages du ciel. C'est le massif dit de l'Auyan-tepui, dont les ramifications orientales et méridionales rejoignent le point topographique où se rencontrent les trois frontières du Venezuela, du Brésil et de la Guyane britannique. Perdues au sein de cette nature des premiers âges du monde, quelques misérables agglomérations indiennes, quelques missions, avec le concours desquelles ont été ébauchés de sommaires terrains d'atterrissages. Combien de temps le haut Orénoque défendra-t-il encore son mystère?

Quand, au lendemain d'une rencontre malheureuse, les partisans de Bolivar étaient chassés des provinces côtières septentrionales où se joua finalement leur destin, cette région de l'Orénoque leur offrait un refuge en même temps qu'une issue vers l'extérieur. Ces districts ont été, pendant des années, le réduit de l'idée nationale. L'ère glorieuse est depuis longtemps close, et le silence des solitudes est retombé sur ces rives historiques. Près de l'Océan, l'État de Bolivar, grand à lui seul comme le Royaume-Uni, ne compte qu'un habitant pour deux kilomètres carrés. De pauvres villages, çà et là, jalonnent les monotones horizons du delta ; si vous y arrivez un quatorze juillet, vous verrez, au rebord de plus d'un toit de chaume, pendre nos trois couleurs. Des bagnards évadés ont remplacé, dans les marécages de l'Orénoque, les compagnons du *Libertador*.

Quand les « Cayennais », comme on dit là-bas, font la « belle », leur première étape est presque toujours le Venezuela. Pour quelques-uns, ce n'est qu'une halte, un relai. Pour beaucoup, le voyage s'arrête là. Nul argousin pour leur demander leurs papiers, nul mouchard pour relancer la chasse à l'homme. Pour la forme, le gouverneur de la Guyane communiquait naguère aux autorités vénézuéliennes la liste mensuelle des manquants à l'appel, avec leur signalement et l'énumération plus ou moins impressionnante de leurs méfaits. La liste allait rejoindre les précédentes au fond de cartons verts, et l'on n'en parlait plus, à moins que l'un des intéressés ne fît parler de lui, ce qui, pour des raisons faciles à concevoir, était plutôt rare. L'évadé ne cherchait qu'à se faire oublier, et il y parvenait sans peine dans ces vastes contrées perdues. Certains n'allaient pas plus loin et, prenant femme à la mode du pays, goûtaient en sages, dans un calme patriarcal, les joies inconnues ou oubliées de la vie de famille. Tel est devenu portefaix dans un port du littoral, tel autre, dans la capitale même, fut longtemps le *manager* le plus justement réputé de Caracas. On n'a pas oublié, bien que ce ne soit plus d'hier, les circonstances qui amenèrent la justice française à diriger le docteur

Bougrat sur les îles du Salut. Il y a longtemps qu'il n'y est plus. Le docteur Bougrat a élu domicile dans l'île fortunée des pêcheurs de perles, *Margherita*, qui porte administrativement le nom héroïque d'État de Nouvelle-Sparte, où il jouit d'un prestige sans égal : car il a repris son métier et s'y est acquis une réputation qui en a fait pendant quelques années le praticien le plus couru de la République. D'importants personnages prétendaient ne confier qu'à lui seul le soin et l'honneur d'extirper leur appendice. Et comme le docteur Bougrat n'était naturalisé que dans son État d'adoption, un avion spécial allait le chercher pour lui éviter la rencontre de fonctionnaires trop zélés. Il a fondé un foyer et ses enfants, à n'en pas douter, auront de quoi vivre. Mais ne vous avisez pas, en frappant à sa porte, de lui parler français : il n'entend plus la langue de son pays natal.[1]

REMY CAYROL

1. Les gravures reproduites dans ce texte sont dues à l'artiste vénézuélien Sanchez Felipe.

VANITÉ DE LA LITTÉRATURE DE RÉVOLTE

A partir du moment où un écrivain se demanda[1] « Que suis-je ? » et répondit : « Pour l'univers, rien ; pour moi, tout », quelque chose fut changé dans la conception que chacun se faisait de la littérature. Soudain, celle-ci n'est plus destinée à pourvoir la Cité d'une part de sa splendeur et de son illustration, à l'exemple de ses palais, de ses parcs et des divers monuments de sa gloire. L'auteur ne tente plus d'accorder son œuvre au style général de l'époque, à la manière d'un instrument qu'on met à l'unisson d'un orchestre. Il a l'idée, au contraire, de parler de lui, d'exprimer l'angoisse et les débats d'une âme timide, déroutée et malheureuse. Aussi s'efforce-t-il désormais de faire entendre une note discordante et de briller par une originalité volontaire : il se met au premier plan et, au lieu de chercher à dissimuler une originalité, qui éclatait naguère, malgré lui, il la force et en tire son principal orgueil ; l'œuvre d'art cesse d'être une expression privilégiée, mais soumise, de l'univers où elle vient au jour et qu'elle s'applique à bien réfléchir ; elle devient le témoignage d'un cœur douloureux et vindicatif. Comme auparavant, on souhaitait que l'œuvre ressemblât aux autres, on désire maintenant, et souvent avec une sorte de rage, qu'elle s'en écarte indiscrètement. De la sorte, la personne, pour ne pas dire le personnage, de l'auteur prend le pas peu à peu sur les mérites de l'œuvre et le public, de son côté, ressent plus de curiosité pour lui que pour elle. Il exige volontiers qu'il s'y confesse. Il dédaigne ces ouvrages presque anonymes qui semblent descendre des cieux et derrière la perfection desquels le caractère et la vie de l'écrivain transparaissent peu. On se lasse de trouver un auteur, on se réjouit de rencontrer un homme : certes, c'est la preuve qu'on préfère la vie à la rhétorique, le naturel à l'artifice, c'est aussi celle que les œuvres intéressent moins.

1. Cet écrivain est Sénancour. Il a formulé ce jour-là un des principes romantiques — principes dont R. Caillois analyse les conséquences dans les pages qu'on va lire, en songeant à toute une lignée d'auteurs dont les plus modernes représentants sont les dadaïstes, surréalistes, lettristes, etc. (N.D.L.R.).

En celles-ci, l'importance de la raison, de la clarté, de l'intellect diminue, car le monde des idées est moins personnel que celui des émotions. En revanche, on souhaite fort que l'écrivain soit sincère, car la sincérité n'empêche pas de différer d'autrui. Elle y invite au contraire, et d'autant plus qu'elle se montre moins respectueuse de la bienséance. Mais précisément, on la prie de passer outre à cette barrière malencontreuse.

Les passions, les émotions conservent encore quelque chose de stable et de cohérent, qui permet à la conscience réfléchie de les étudier et au langage de les traduire. C'est trop encore, il faut bientôt à la littérature un champ d'exploitation moins rebattu : l'univers des sensations le lui fournit, non pas tant celles de la vue et de l'ouïe, presque désincarnées, que l'intelligence pénètre et qu'elle ordonne aisément, mais plutôt celles du goût, du tact et de l'odorat, moins transparentes, où l'esprit n'a presque pas de part et dont il semble que le corps seul soit ému. Bientôt, ses Lettres s'adressent à ces sensations diffuses et obscures, que le langage vulgaire ne sait pas nommer et que les savants doivent désigner par des mots grecs : celles qui émergent avec peine de la profondeur des viscères, de la tiédeur des muqueuses. Elles sont vagues, insaisissables, intransmissibles. Elles renseignent sur un monde où la conscience a peu d'accès et qu'elle ne connaît que par les troubles dont il pâtit. De fil en aiguille, pour retenir l'attention toujours plus exigeante de ses lecteurs, l'écrivain finit par recourir aux sensations morbides ou artificielles, aux hallucinations de la drogue, aux angoisses et aux vertiges de la folie. Ces états jouissent d'une propriété commune ; ils sont monstrueux et impropres à l'échange, de sorte qu'ils enferment celui qui les subit dans un univers clos où il se trouve coupé de toute communication avec ses semblables. Cette solitude fait leur prestige. C'est par elle qu'ils séduisent.

Ils donnent en outre l'illusion d'ouvrir les portes d'un autre monde. Or les écrivains, désormais, refusent celui-ci, tout au moins sa face de lumière, et se tournent volontiers vers son côté nocturne, qui leur paraît plein de promesses et comme illimité. Ils se satisfont de le supposer inépuisable. Car ils rapportent tout au sentiment de l'infini qui les obsède. Ils supportent mal les bornes de la condition humaine et d'un même mouvement se dressent contre le Créateur, la création et les créatures. Pour exposer leurs griefs à la Divinité et pour lui crier leur désespoir ou leur haine, ils ressuscitent les divers héros de la fable qui périrent foudroyés à cause de leur présomption. Ils célèbrent Prométhée, Caïn, Lucifer et Satan. Les personnages qu'ils inventent font volontiers appel aux sciences maudites. Ils apposent hardiment leur signature au bas du pacte qui les livre au démon. Renonçant à émouvoir le ciel, ils cherchent à mettre en branle les puissances de l'abîme. Puis, ils se font gloire de la malédiction, au reste imaginaire, dont ils se plaisent à se prétendre poursuivis.

Une telle révolte ne porte pas sur une situation modifiable. Elle s'en

prend aux cadres généraux de l'existence humaine, qu'il n'est au pouvoir de personne de transformer. En premier lieu, la réalité irrite ces écrivains d'un nouveau genre. Ils l'accusent de rester indifférente à leurs souffrances. Mais comment imaginer qu'elle y compatisse? Ils en concluent qu'elle est cruelle et se persuadent non sans complaisance qu'elle se réjouit de les broyer. Avant tout, ils lui reprochent d'être réelle, c'est-à-dire de résister aux caprices de leur fantaisie. Ces rêveurs souhaiteraient, en effet, qu'elle se montrât docile et fluide comme leur rêverie même, ou qu'elle enchantât leurs loisirs d'une manière de féerie sans cesse renouvelée. Mais elle demeure fixe et immuable. Aussi lui dénient-ils le moindre intérêt, ils l'assimilent à un billet de loterie après le tirage, qu'il ne reste plus qu'à déchirer, ou encore au feuillet qu'on arrache de l'éphéméride, une fois le jour écoulé. Ils postulent ainsi une seconde réalité, invisible, mais plus profonde que l'autre, qu'il appartient à la poésie de révéler.

Aussitôt, la révolte contre la réalité s'accompagne d'une révolte contre la raison. Cette dernière opprime les instincts, par quoi elle se rend déjà détestable. Elle fait pire : elle gêne l'inspiration, cet instinct souverain de l'esprit. Elle prétend le plier aux lois d'une logique impuissante : joug odieux dont le poète doit s'affranchir sur-le-champ. Il ne s'écoule pas beaucoup de temps qu'on ne l'admire dans la mesure où son œuvre, libérée à la fois de la réalité et de la cohérence, se rapproche d'un délire plus délire qu'un délire, je veux dire, d'une suite de mots d'où les rapports perceptibles ou intelligibles sont exclus de parti pris.

Tel visionnaire[1] est loué d'avoir écrit qu'il était devenu un opéra fabuleux et de s'être longuement exercé à dérégler ses sens (ou d'avoir affirmé qu'il fallait le faire) ; un second[2] est révéré pour avoir raconté comment il avait franchi les portes d'ivoire et de corne qui séparent le monde de la veille de celui du rêve : on lui sait gré d'avoir dicté à sa raison les mémoires de sa folie ; l'ouvrage d'un troisième[3], empli de blasphèmes et d'horribles tableaux dont l'excès puéril fait sourire l'auteur lui-même, semble inspiré par l'enfer : on met incontinent l'écrivain infernal au rang des deux autres. Mais on n'accorde qu'une gloire mineure à plusieurs hallucinés qui s'étaient flattés de consigner dans leurs œuvres les confidences qu'ils recevaient des anges[4]. Ils les avaient transcrites en état de transe et s'étaient déclarés à leur réveil surpris des messages dont ils avaient été les porteurs inconscients. Certes, cette inconscience féconde semble merveilleuse, mais l'origine céleste de leurs révélations déplaît fort. On l'eût préféré démoniaque. Il faut tout renier à la fois : le monde, la raison, le ciel et la providence.

Il importe d'abord de se déclarer contre la société, non point toutefois à la manière des réformateurs politiques, contre une société présente ou détestée en faveur d'une autre, inconnue et désirable, dont on s'efforce

1. Rimbaud ; 2. Nerval ; 3. Lautréamont ; 4. Swebendorg, Blake, Slowacky.

de hâter l'avènement. Ce serait peu. Cette génération d'écrivains qui annexent ainsi de nouveaux départements à leur fonction traditionnelle, refusent le fait même de la société. Pour eux, chacune traite avec une égale férocité l'artiste et le poète : elle les avilit ou les pousse au suicide. On efface d'un trait la suite des siècles où poètes et artistes ont vécu à la cour des rois, exécutant leurs commandes, recevant leurs pensions, se disputant les faveurs des grands ou ne dédaignant pas de les flatter. On estime désormais qu'un vrai poète, un véritable artiste vivent nécessairement en marge de la société, sinon persécutés par elle. Pour un peu, on mesurerait leur valeur au degré d'hostilité qu'ils lui démontrent et qui leur assure un surcroît d'audience.

De fait, l'écrivain répudie tout ce qui constitue ou consolide l'ordre social. Il réserve sa sympathie au forçat et à la prostituée. Il n'est pas de hors-de-loi pour lequel il ne plaide, tandis qu'il vilipende avec la même constance ceux qui mènent une existence rangée. Il distingue dans leur médiocrité la preuve qu'ils sont bornés et mesquins, avides d'argent, pleins de préjugés et sans fantaisie. Il ne sait qu'imaginer pour les défier et pour leur témoigner du mépris. Nerval promène gravement au Palais-Royal un homard vivant qu'il tient en laisse à l'aide d'un ruban rose. Baudelaire se teint les cheveux en vert pomme. Dans une autre occasion, à la terrasse d'un café, afin d'effrayer les consommateurs voisins, il élève la voix pour demander à un ami s'il a déjà goûté de la cervelle de nouveau-né. Il ajoute qu'il lui trouve pour sa part la saveur des noix fraîches. Il n'était pas cannibale et n'avait certes mangé la cervelle d'aucun enfant. Il n'y avait qu'espièglerie dans sa provocation.

L'exemple en sera suivi, et toujours sans sortir du mode inoffensif. Les poètes se feront bien raser en public, mais, quelque haute et suprême valeur qu'ils attribuent à cet acte dans leurs écrits, ils ne descendront jamais dans la rue un revolver dans la main pour le décharger sur les passants. Expression symbolique d'une révolte absolue, je le veux bien, mais d'une révolte verbale et condamnée à le demeurer, il convient de s'en souvenir ; simple attitude, comme toute insurrection extrême. Seule une révolte limitée dans son dessein entraîne des devoirs précis, qu'on n'a pas d'excuse d'éluder, une fois qu'on s'est désigné pour les remplir. En outre, elle exige une conduite sensée, un effort continu, une stricte discipline, en un mot, les diverses servitudes qu'on s'était réfugié dans la révolte pour éviter.

A la fin, l'écrivain tourne sa fureur contre l'art lui-même. Il rejette toute rhétorique et toute prosodie. Toute règle lui pèse. Il se figure qu'elle entrave son génie, au lieu qu'elle le secoure, qu'elle brise son élan, alors qu'elle l'empêche de s'éparpiller et de se perdre. Il abandonne bientôt le travail littéraire lui-même, qu'il juge préjudiciable à la sincérité. Les poètes sont là pour manifester les arcanes du monde, les prosateurs pour révéler l'homme à lui-même, sans se laisser arrêter par aucun obstacle.

— Qu'ont-ils à faire, dans ces conditions, de convention et d'artifice? Ils n'ont besoin que de témérité. A les croire, la littérature entière est hypocrisie et l'art, simulacre fallacieux. L'heure est venue d'en dénoncer les ruses, les subterfuges, tant de stratagèmes honteux, jusqu'à ce souci de beauté et de perfection, qui sert de paravent à de sordides mensonges.

*
* *

Telles sont les raisons qui expliquent que la littérature soit méprisée par les littérateurs. Ils ne cessent pas, pour autant, de s'y consacrer, souvent avec le même souci de beauté et de perfection que leurs devanciers. Là encore, ils se gardent soigneusement d'accorder leur conduite et leur doctrine. Il continue de paraître des chefs-d'œuvre. Ils diffèrent sans doute des précédents, mais à la façon dont chaque produit d'une époque en porte la marque, qui fait qu'on ne le confond pas avec les ouvrages d'un autre temps. Cependant, des tendances si radicales ne demeurent pas sans influence : le discrédit où ils tiennent leur office amène ces écrivains à gonfler leurs écrits des plus folles prétentions, à leur assigner un but qui n'a plus rien de littéraire et à les juger sur des mérites tout autres que ceux qu'on apprécie dans une œuvre d'art.

D'abord, ils renoncent expressément à la qualité et, par conséquent, à la durée. Ce sacrifice leur coûte peu, car ils désirent justement que leur œuvre soit actuelle et qu'elle réponde aux besoins de l'heure. Ils s'aperçoivent rarement que déjà cette préoccupation nouvelle les désigne comme d'un temps où, jusque dans les petites choses, dans les tissus et dans les ornements, on ne recherche pas trop ce qui dure : l'étoffe inusable et le bijou qu'on transmet de génération en génération. Point de joyau : des colifichets, c'est la règle. Point d'étoffe inusable : on préfère changer fréquemment et suivre la mode. Aussi néglige-t-on la solidité, au profit de la fantaisie et de l'éclat.

Étrange crainte que celle qui conduit à appréhender qu'un ouvrage ne plonge pas assez avant dans le siècle. Comme il faut plutôt redouter qu'il en reste trop dépendant, car il ne se peut pas qu'il y échappe, tandis qu'il court un grand danger de partager le sort de tant d'œuvres définitivement entraînées, avec les déchets de l'année, dans la poubelle de l'histoire.

Les premiers écrivains qui manifestèrent ce souci, naguère presque inconcevable, tant chacun croyait plus expédient de se garder du péril opposé, montraient pour les ruines un goût singulier, comme s'ils voulaient ainsi signifier que, désespérant de l'immortalité, ils découvraient, dans la contemplation des monuments périssables et déjà plus qu'à demi détruits, on ne sait quelle mélancolique jouissance, où ils se consolaient d'être mortels. L'œuvre d'art n'a plus pour modèle la médaille

qui survit à la Cité. Elle épouse si bien le destin de cette dernière qu'elle semble solliciter de s'abîmer avec elle. Son créateur ne fait rien pour la sauver du désastre qui la guette. Il n'essaie même pas de lui assurer la longévité des palais et des temples. Il ne construit que pour une saison. On dirait qu'il se contente de la plus fragile demeure : baraque de planches ou cabane de roseaux.

Sans doute, plusieurs qui songent à l'avenir ne se résignent pas à tant d'indifférence, mais un obscur découragement les accable. Il semble qu'ils pleurent à l'avance leur défaite. L'architecte de la Banque d'Angleterre [1] était peintre à ses heures. Sa maison fut transformée en musée. Je me souviens d'y avoir vu les nombreux tableaux qu'il peignit du monument massif dont il s'enorgueillissait d'avoir tracé les plans. Il n'omit pas de le représenter aussi en ruines, entièrement dévasté, envahi par les herbes folles et les plantes grimpantes. On l'eût dit moins fier d'avoir bâti un superbe édifice que convaincu de la vanité de bâtir.

Encore bâtissait-il, et peut-être se désolait-il de prévoir ainsi la fin de son œuvre. Ce regret n'occupe plus la plupart des écrivains.

Pressés de porter sur-le-champ quelque éphémère témoignage, ils aiment et conseillent d'aimer ce que jamais on ne verra deux fois. Une pareille décision contient le principe de terribles maximes. Bientôt, l'exception seule semble digne d'intérêt, comme si l'on manquait de l'imagination et de l'industrie nécessaires pour rendre exceptionnelle jusqu'à la banalité. L'art n'est attentif qu'aux aspects mystérieux qui distinguent chaque homme de son prochain et qui font de lui une manière de monstre domestique. Plus le héros déconcerte et plus il paraît humain.

On poursuit, en effet, l'originalité, qui commande de faire autre, et non l'excellence, qui ordonne qu'on fasse mieux. Or, c'est en soi-même qu'on rencontre l'extrême singularité ; c'est sur soi qu'on dispose des données les plus étendues, les plus précises, les plus secrètes. Il suffit d'oser tout dire. Voici l'écrivain devenu l'objet privilégié de sa curiosité. L'œuvre s'évanouit derrière l'homme. Il n'est que de vivre et de livrer indistinctement à la publicité chacune des minutes de sa vie. Plus d'un se borne à noter ce qu'il a fait ou désire faire, ce qu'il a pensé, ressenti ou rêvé. Point n'est besoin de se donner beaucoup de mal. Moins les notes sont apprêtées et plus on leur attache de prix. Les plus frustes passent pour les meilleures. Il convient même de se garder de choisir : cette poussière vaut par son volume. De ses confidences disparates et triviales, on exige pour mérite unique qu'elles ne dissimulent rien et d'abord qu'elles confessent ce qu'on tait d'ordinaire : l'extravagant et l'ignoble, le sordide et l'infâme, le ridicule et le burlesque.

Dans cette lumière crue, l'homme démasqué apparaît enfin avec son vrai visage. Qu'il soit grimaçant, visiblement n'afflige pas trop les mon-

1. Sir John Soane.

treurs. Que leur reste-t-il, en effet, qu'ils puissent accomplir sans déchoir à leurs yeux? Des maîtres qu'ils vénèrent, celui-ci [1] du moins croyait l'univers justifié s'il aboutissait à un beau livre : il ne l'écrivit pas ; il s'épouvantait devant la page blanche qu'il avait devant lui, ne trouvant plus rien à y consigner qui en valût la peine. En effet, si l'on méprise tout, que demeure-t-il à célébrer? La littérature devient impossible, si l'on vide d'abord le monde. Un autre [2] s'en aperçut, comme du peu de conséquences des entreprises où il s'était égaré. Il dédaigna de se prêter plus longtemps à un jeu qui le décevait si fort. Il l'abandonna et disparut.

L'une et l'autre aventures semblent bien faites pour mettre un terme à la littérature. A la vérité, on se demande parfois si celle-ci ne prolonge pas désormais une pénible et vaine agonie. Mais la présomption de ces écrivains, qui rougissent de l'être, augmente avec leur désarroi. Leur orgueil s'exaspère de leur impuissance. Ils se répandent en invectives, en insultes, en crachats. Une ardeur obstinée les soutient. Ce devoir de refus et de rébellion est le dernier dont ils se croient tenus de s'acquitter. Ils y puisent la conviction qu'ils apportent seuls sur la planète corrompue un souffle de grandeur et d'honnêteté.

Je m'assure cependant que chacun doit s'abstenir de récriminer contre la condition commune imposée par la nature à la race mécontente, à plus forte raison contre cette seconde condition qu'il lui arrive d'ajouter par son élection libre à cette première et inévitable donnée. Il n'y a pas de grandeur, il n'y a pas de sagesse, il n'y a pas même d'honnêteté dans une révolte qu'on sait inutile et dont on n'espère rien. Je n'approuve pas, mais je comprends, du moins, qu'étant homme, on s'insurge soudain contre l'humanité. Encore convient-il peu qu'on s'installe dans quelque attitude de maussade condescendance ou de fureur toute théorique. Cette tentation existe : la fureur et le mépris habillent bien. Ils fournissent, en outre, un facile prétexte pour se dispenser de la moindre obligation. Mais je n'approuve ni ne comprends qu'écrivain, on médise de la littérature. Car, si l'on ne choisit pas d'être homme, on choisit d'être écrivain. Et il ne dépend que de soi de poser la plume. L'exemple en fut même donné. Pour comble, ceux qui auraient le plus besoin de le suivre ne le laissent pas oublier [3].

ROGER CAILLOIS

1. Mallarmé ; 2. Rimbaud ; 3. Copyright by Gallimard.

LE DRAME DE PRAGUE

On doit célébrer cet automne le trentième anniversaire de l'indépendance tchécoslovaque ; et, n'en doutons pas, les vainqueurs du 24 février seront empressés à lui donner un éclat apparent.

Voilà trente ans que les Tchèques se sont détachés de l'Autriche-Hongrie, contribuant à son démembrement. En ces trente années, ils sont successivement passés sous la domination de deux puissances étrangères. Prague souveraine est deux fois tombée : en quelles mains impitoyables !

D'aucuns rappelleront l'avertissement du patriote tchèque Palacky. C'est il y a cent ans qu'il s'écriait : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer ! ». Il voyait dans l'appartenance à un grand empire de nationalités multiples, et par là nécessairement libéral, la meilleure garantie des libertés tchèques. Il redoutait que la souveraineté nationale de ce petit peuple, proclamée, ne fût difficile à défendre.

Dans un monde d'impérialismes, Palacky avait raison. Benès a misé sur un monde de droit où toutes les puissances seraient convenues de respecter l'indépendance politique de chacune. Comme la Tchécoslovaquie ne peut subsister que dans un tel monde, ses chutes sont avertisseuses. Elles signalent la montée de la pression impériale : elles ont pour le reste de l'univers une valeur de signal.

***

Mais doucement ! Est-il légitime de représenter les événements de février comme une seconde chute de Prague ? On le nie.

Revenu de Bohême en pleine crise, un professeur français (communiste) a crié son indignation dans un hebdomadaire parisien (communiste). Indignation contre ce qu'il avait vu là-bas ? Non, certes ! Mais contre ce qu'il écoutait et entendait ici, contre « les incroyables mensonges » de notre presse et de notre radio. « La presse française, a-t-il écrit, à l'excep-

tion de *l'Humanité*, de *Ce soir* et de *l'Ordre*, s'est déshonorée par la façon dont elle a trompé son public en relatant cet événement capital. »

Ainsi mis en garde, adressons-nous docilement à d'autres sources. Suivons l'envoyé du grand quotidien travailliste, le *Daily Herald*, auprès de M. Fierlinger, qui fut la cheville ouvrière de l'opération réalisée en Bohême. Ainsi, nous apprendrons qu'il s'agit d'une simple crise de défense républicaine démocratique, causée par un complot réactionnaire à racines étrangères.

Voilà une version bien apaisante. La crise surmontée, les choses restent à peu près en l'état. Le communiste Gottwald était président du Conseil, il l'est redevenu. Le Gouvernement était de Front national, il l'est encore. Tous les partis s'y trouvaient représentés : et tous le sont aujourd'hui! Valait-il la peine de préciser que les socialistes nationaux et les populistes sont maintenant « représentés » par des gens qui se sont emparés à main armée de leurs bureaux et de leurs journaux? M. Fierlinger ne s'est pas arrêté à ce détail. Il est allé à l'essentiel : « Tous les partis sont représentés dans le Front national, et il n'y a pas d'opposition. »

Que reprocher à un gouvernement régulièrement investi selon les procédures constitutionnelles, et qui ne manquera pas de trouver sa majorité au Parlement? Le tableau n'est-il pas bien composé?

On sent, tourné vers l'Ouest, le défi moqueur des staliniens. Avons-nous abîmé le décor auquel vous êtes attachés? Point du tout, mais par une adroite pseudomorphose, à coups de pouce meurtriers, nous avons coulé notre pouvoir dans vos formes démocratiques. Il n'y manque rien, pas même d'illustres figurants!

Au journaliste britannique, le Papen tchèque donnait cette assurance : « Certainement, ni Benès ni Mazaryk ne démissionneront. »

Comment donc en était-il si sûr? N'y a-t-il pas un affreux rapport entre cette certitude et la croisée qui parut à Jan Mazaryk sa seule issue?

Quelle confiance cette mort ne nous rend-elle pas dans la liberté de l'homme! Il paraissait ne rester aucune puissance, aucune liberté à Jan Mazaryk. Il ne lui restait que sa vie. Par un glorieux sacrifice, il a pu renverser tout l'édifice des mensonges staliniens.

Est-il excessif de penser que par le choix de sa mort, il a voulu préciser son message au monde : évoquant ce fameux épisode de l'histoire tchèque qui fut le prélude de la Guerre de Trente Ans?

***

Que le peuple tchèque soit pour la seconde fois en dix ans victime d'une grande entreprise de domination, il n'est personne pour en douter. Le parallèle s'est imposé à tous les esprits et Philippe Barrès, entre autres, l'a mis en relief avec une vigueur particulière.

Mais dans le crime politique, quel progrès de méthode, des hitlériens aux staliniens!

Pour bien comparer, il faut mettre en regard de l'opération stalinienne sur Prague, non pas l'opération hitlérienne sur Prague, mais bien sur Vienne, parce qu'en Autriche, Hitler avait une cinquième colonne comparable à celle de Staline en Tchéquie. Ses nazis auraient dû lui donner l'Autriche par une conquête intérieure, comme celle que les staliniens ont réalisée à Prague. Or, ils ont échoué. Ils se sont mis au ban de l'opinion autrichienne par le putsch maladroit et sanglant du 25 juillet 1934. Malgré leur force en 1938, ils n'ont en somme rien fait. C'est Hitler qui, le 12 février, à Berchtesgaden, intima l'ordre à Schuschnigg de faire entrer les nazis au gouvernement. Et son argument était la menace d'emploi de la force militaire allemande. Seiss-Inquart entré dans le ministère, Hitler lui fait si peu de confiance pour une opération de conquête purement politique, qu'il entre aussitôt dans le pays avec ses troupes. Et il accuse le rôle de l'armée dans l'opération en passant aussitôt une grande revue.

Toute cette manœuvre, dirigée contre la proie la plus facile, est signalée par un énorme bruit de bottes. La manœuvre stalinienne, au contraire, ne laisse entendre que des frôlements d'espadrilles.

Le principe est d'éviter autant que possible de faire paraître la force russe, de ne point compromettre l'U.R.S.S., de ne fournir que des cadres aux forces recrutées sur place. Comme on l'a dit avec esprit : « L'asservissement des peuples sera l'œuvre des peuples eux-mêmes ».

Comme toutes les grandes écoles de stratégie, la stalinienne a sa manœuvre-type, exécutée avec les variantes requises par les circonstances. Elle se compose d'une série d'opérations articulées les unes sur les autres, et qu'on a pu voir sur le terrain tchèque.

C'est d'abord l'opération Déroulède, déjà conçue en 1935, lorsque l'abandon de l'antipatriotisme et de l'antimilitarisme a rendu possible le Front populaire en France. Mais opération largement étendue à la suite de la seconde guerre mondiale et grandement favorisée par la lutte souvent héroïque que les communistes locaux ont partout soutenue contre l'occupant. L'opération Déroulède consiste, pour le Parti communiste, à devenir le parti patriote par excellence, avec même une emphase cocardière et chauvine. L'expérience en effet a prouvé que le prolétariat est profondément nationaliste, on a reconnu que le mépris des valeurs patriotiques avait été pendant un demi-siècle le principal obstacle à la pénétration des partis révolutionnaires dans les masses ; on a vu la nécessité d'un complet retournement à cet égard, et partout les staliniens se sont présentés en super-patriotes, prenant grand soin de se faire délivrer des brevets de bonne main, généraux et écrivains nationalistes.

L'opération Déroulède rend possible l'opération Lamourette, qui consiste dans une grande réconciliation avec tous les autres partis : de là une alliance politique bien plus large que n'a jamais été le Front populaire ; et partout cette alliance est intitulée Front national, empruntant le nom même de la coalition autrefois formée par les nationalistes contre

les « sans-patrie » : nouvel exemple de pseudomorphose, d'utilisation des formes anciennes par la vie communiste. Sous le couvert de l'opération Lamourette, il importe d'ailleurs de séduire et conquérir dans chaque formation politique quelques individus qui doivent surtout rester là où ils sont : on aura besoin d'eux.

Particulièrement décisive est l'opération Basile : elle vise à estropier les autres fractions d'opinion auxquelles on feint de s'allier. On est d'accord avec tout le monde en général, mais il faut bien éliminer quelques « affreux ». On le fait comprendre aux partis associés : certes les communistes sont prêts à pratiquer la plus large tolérance ; mais sans se placer au point de vue communiste, n'est-il pas évident que tel ou tel sont personnellement impossibles ? Ce ne sont pas les communistes qui le disent d'ailleurs : ce sont des sans-parti, des observateurs tout à fait impartiaux ; les petits journaux sans lecteurs, les petites organisations sans adhérents, les intellectuels naïfs jouent ici un rôle de déclenchement qui permet aux communistes de prendre l'affaire de haut. Généralement, les groupes associés aux communistes ne demandent qu'à laisser tomber les têtes choisies pour cible : des rivalités y trouvent leur compte. Mais dès que les communistes ont obtenu de marquer un certain nombre de lépreux, l'avantage acquis fait tache d'huile, car ces lépreux ont des voisins qui les fréquentent habituellement, ou les ont fréquentés, qui sont à ce titre suspects, et qu'il convient d'écarter. Mais chaque suspect détermine autour de lui une zone suspecte : et ainsi la lèpre politique se répand de proche en proche. Les groupes où la lèpre est signalée se voient successivement affaiblis. L'opération Basile est de longue haleine et d'exploitation indéfinie.

Également de longue haleine est l'opération Arlequin, spécialement dirigée contre le Pierrot socialiste qu'il s'agit de dépouiller de ses organisations syndicales et de sa base ouvrière. On administrera en commun les organisations syndicales : on laisse aux socialistes ou socialisants les présidences et l'on prend les secrétariats ; de là, on réforme tout l'appareil et par là l'on tient le mouvement : si Pierrot ne veut pas perdre Colombine tout à fait, il faut qu'il ne rompe plus avec Arlequin qui l'a dépouillé.

***

Toutes ces opérations avaient été menées à merveille en Tchécoslovaquie. Le Front patriotique régnait et les communistes, de loin le plus fort parti, présidaient très régulièrement le Gouvernement par la personne de Gottwald, qui avait longuement reçu en Russie toute l'éducation nécessaire. Pourtant, comme il arrive si souvent, ce n'était pas lui, dit-on, l'homme important : mais c'était Nosek, le Fouché de l'affaire, qui, ministre de la Sécurité publique, transformait peu à peu la police en instrument communiste. Le mouvement syndical était colonisé avec à sa

tête le communiste Zapotocky : il avait fait chez lui la même besogne que Nosek.

En somme, tout était prêt : il ne restait à mener que l'opération finale : l'opération Reichstag. Il fallait quelque complot de l'ennemi intérieur, soudain découvert, et qui rendît nécessaire un renforcement du Gouvernement pour le salut public.

Les correspondants du *Monde*, qui se sont distingués par leur acuité d'analyse, assurent que l'opération devait être menée en novembre et dut être ajournée en raison de la défaite du socialiste « sûr » Fierlinger par le socialiste « résistant » Lausman. On put tout de même alors ôter aux démocrates slovaques, malgré leur majorité absolue en Slovaquie, le contrôle du Gouvernement régional de Bratislava.

L'occasion allait se présenter en février, beaucoup par la faute des anti-communistes qui allaient tenter d'administrer un coup d'arrêt, sans en avoir la force. Dès le 7 février, au cours d'une réunion du Front national, tandis que Gottwald veut faire entrer dans ce concert politique « les organisations syndicales », c'est-à-dire pratiquement son affidé Zapotocky, les autres partis, y compris les socialistes, protestent contre le noyautage de la police par Nosek. La question est posée de nouveau, énergiquement, au Conseil des ministres du vendredi 13, où Nosek n'est appuyé que par ses collègues communistes et se trouve en minorité. Nouvel assaut contre lui le mardi 17, mené par les socialistes-nationaux, le parti de Benès. Gottwald, irrité, se lève et quitte la salle. Devant cette attitude, les ministres non-communistes démissionnent, à l'exception des sociaux-démocrates qui hésitent. Benès voit le danger et presse les ministres de reprendre leurs portefeuilles.

Les communistes cependant saisissent l'occasion. Ils ont volontairement envenimé la querelle, ils ont fait de la provocation : il leur convenait en effet qu'une crise éclatât et qu'elle éclatât juste à ce moment. En cette fin de semaine, huit mille délégués syndicaux doivent se réunir à Prague, les samedi 21 et dimanche 22 : M. Zapotocky les a bien choisis.

Le 19, lendemain du jour où la démission des ministres est connue, débarque à l'aérodrome un personnage : M. Zorine, vice-ministre des Affaires étrangères de l'U.R.S.S. Il n'a pas perdu de temps. Sa présence est la légère bavure de l'opération : ne pouvait-on s'en dispenser ? La prochaine fois, peut-être. Plus discrète est l'armée russe qui se contente d'avoir, dit-on, seize divisions massées dans la province d'Ukraine Subcarpathique que Benès a dû céder à Staline et qui jouxte la Slovaquie.

Le samedi 21, après avoir présidé une manifestation populaire, Gottwald fait une démarche auprès de Benès : il lui demande d'investir un gouvernement « non-politique » où les organisations syndicales, les mouvements de jeunesse, et en un mot toutes les filiales du Parti communiste prendraient la place des partis qui se retirent. Benès, naturellement, dit : « Non ». Gottwald le savait : ce n'est qu'une étape. L'important est l'agitation qui se développe ou que l'on développe. Le dimanche 22, manifes-

tation au théâtre national autour de Zorine, manifestation aux bâtiments de la foire autour des délégués syndicaux.

A midi, un ministre socialiste nommé Mayer se voit interdire l'usage de la radio.

A Bratislava, il s'avère utile d'avoir conquis la majorité du gouvernement local par le petit coup dur de novembre, puisque le président communiste de ce conseil de gouvernement peut froidement « démissionner » les sept démocrates slovaques s'autorisant de ce que leurs ministres à Prague ont démissionné. Et voilà conquise la Slovaquie, quoique les démocrates y eussent gagné à la proportionnelle quarante-trois sièges contre vingt et un aux communistes et cinq seulement partagés entre socialistes et autres. Bonne nouvelle pour Nosek!

Il continue.

Le lundi 23, il ferme la frontière et fait perquisitionner au siège du parti socialiste national, le parti de Benès. Il s'y préparait, explique le chef de la police, un coup d'État contre la République. L'affaire est grave, compliquée d'une trahison d'Ursiny, démocrate slovaque, qui a formé un complot avec le général tchèque Prchala, réfugié à Londres. La chaîne de la conjuration, de Prchala à Benès, deux ennemis mortels, est tissée par une fantaisie qui serait comique si elle n'était meurtrière.

La foule, inquiète, monte vers le Hradçany. On annonce que Benès va parler. Mais quand? Finalement, un communiqué est diffusé dans les rues. Il fait connaître que « le Président prendra prochainement la parole à l'adresse de l'opinion publique » (c'est comme le fameux discours de Schuschnigg; on l'attend encore). Pour le moment, il invite tous les citoyens au calme et au travail (c'est-à-dire à laisser la rue aux communistes).

Le Parti socialiste, lui, déploie une banderole : « Soyez calmes, rien ne se passera! »

A travers les vivantes dépêches de M. Peuchenier, on sent monter l'angoisse d'une population qui attend un signal de ses chefs. A nouveau, l'angoisse de septembre 1938 et de mars 1939.

Pendant que l'opinion reçoit ces assurances, Nosek continue son travail : il y avait un magistrat qui instruisait une fâcheuse affaire de dépôt d'armes chez un député communiste, et une non moins fâcheuse affaire d'attentat communiste contre des ministres [1] : en prison, le juge d'instruction! Il y avait un président de l'Association des étudiants qui les agitait : en prison!

Le Parti socialiste commence à se sentir bien effrayé. Il a bravement déclaré qu'il ne participerait pas au Gouvernement avec les communistes seuls et sans les autres partis. Il a bravement exclu celui de ses orateurs

1. Les ministres qui avaient alors été visés, tous amis de Benès, ont depuis lors tous disparu. C'étaient M. Mazaryk, M. Drtina, également tombé d'une fenêtre, et M. Zenkl dont on ne sait rien.

qui s'est montré aux côtés de Gottwald dans la manifestation de samedi. Mais vers la fin de la journée, son courage baisse, il décide d'entrer en négociations avec le Parti communiste.

Celui-ci a lancé partout ses comités d'action, et le socialiste Fierlinger en est, comme aussi le ministre de la Guerre, le général Svoboda. Pourtant, Nosek ne fait pas crédit aux seuls comités d'action. Dès lundi, des policiers armés de fusils ont fait leur apparition auprès des bâtiments officiels. Le mardi 24, à l'aube, des cars de gardes mobiles déballent partout leur chargement humain[1].

C'est le grand jour. Le jour des arrestations, des occupations de positions-clefs. Il est bien commode d'avoir des créatures dans chaque parti. Démasquées, expulsées, elles ne servent plus à rien? Si, à pénétrer avec la police dans les bureaux de partis, dans les bureaux de journaux, chassant violemment les occupants et prenant leur place, de sorte que le parti et le journal « continuent ».

L'affaire est alors dans le sac, pour prendre un ton qui réponde à celui des événements. Il ne reste qu'à consacrer le putsch par une comédie démocratique.

***

Le lecteur remarquera certainement d'abord qu'en se limitant à l'usage de moyens intérieurs, l'impérialisme soviétique ôte à l'étranger l'occasion d'intervenir. M. Lie, dont on connaît les préférences, n'a pas eu de peine à renvoyer la plainte du délégué tchèque Papanek en lui notifiant qu'en droit international il n'est plus rien.

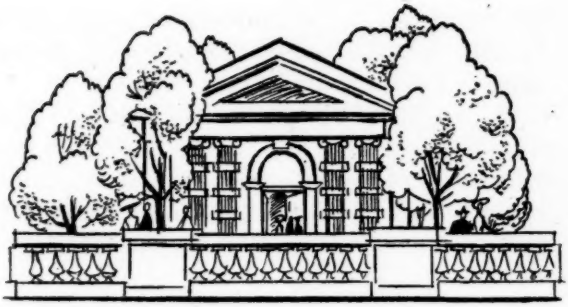
Ensuite que l'opération peut se pratiquer partout où l'on possède une cinquième colonne suffisante.

A cet égard, la supériorité du stalinisme sur l'hitlérisme est grande. Quoiqu'on ait dit des « cinquièmes colonnes » de Hitler, hors des pays germaniques elles étaient inexistantes ou négligeable poussière : par une raison fondamentale, l'hitlérisme étant d'abord et surtout et très apparemment un pangermanisme de sorte que ceux mêmes qu'il aurait risqué de séduire par ce qu'il avait d'idéologie, il les braquait particulièrement contre lui comme nationalistes : ce qui explique qu'un livre comme *les Réprouvés*, qui, en Allemagne, a fait des nazis, en France faisait des gaullistes. Au contraire, l'idéologie stalinienne est cosmopolite.

Aussi l'impérialisme soviétique est-il sans limites géographiques.

BERTRAND DE JOUVENEL

1. On en a fait venir jusque de province, quoique la police de Prague à elle seule soit triple de ce qu'elle était avant la guerre, remarque M. Peuchenier : il est étrange que plus une démocratie est populaire, plus il faut de police, le progrès à cet égard est continu depuis l'Ancien Régime.



TURNER A L'ORANGERIE

Au musée de l'Orangerie, une exposition a été consacrée au peintre anglais Turner. Savante, et peut-être un tant soit peu pédante, elle se proposait moins de montrer une sélection de chefs-d'œuvre que de permettre d'étudier à tête reposée l'évolution d'une longue et féconde carrière. Rien de comparable, ici, à l'impression fascinante que l'on éprouve à la National Gallery et à la Tate Gallery, où Turner, en des centaines et centaines de peintures et d'aquarelles, tire sans répit et sans repos ses feux d'artifice fulgurants. Les quarante peintures, les trente aquarelles rassemblées aux Tuileries ne ressuscitent guère que l'écho des grandes fanfares, des délirantes orchestrations de couleurs auxquelles, dans les musées de Londres, il n'est pas question de se soustraire et qui défendent l'esprit critique, le sang-froid. Les tableaux en quelque sorte sans frontières de Turner exigent, pour que leurs magies s'exercent victorieusement, de se déployer et de se multiplier sur de vastes étendues de murailles, qu'elles inondent ou incendient. Cette « musique » généreusement pittoresque est le contraire d'une « musique de chambre ». Il faut qu'elle vous emporte dans une grande course entre terre et ciel, entre ciel et eau ; dans une folle exploration de l'éther. Si elle ne nous fait pas éprouver une sensation physique de vertige, elle risque de trop laisser voir ou de « rater » ses « effets ».

Certains peintres — les plus grands — sont tout entiers dans une seule de leurs toiles. Il suffit du tout petit Watteau de la collection Lacaze, au Louvre, pour que nous accédions, corps et âme, à un monde de poésie. Un Corot pas plus grand que les paumes des deux mains rapprochées ouvre sur la nature une ineffable fenêtre. Deux branches de lilas, trempant dans un vase de cristal, baisées et chatouillées de lumière, et le libéral Manet nous donne tout ce qu'il a à nous donner. Nous sommes immédiatement sûrs de ce que nous ressentons ; nous n'en demandons pas davantage pour croire en Watteau, en Corot, en Manet. Rien de pareil avec Turner, qui ne saurait nous convaincre, nous possé-

der « sur échantillons ». Peu de peinture moins condensée que la sienne. L'œuvre de Turner, dans son ensemble, s'offre à nous comme une immense évaporation.

*
* *

Avant de parvenir à cette ambitieuse (et peut-être vaine et téméraire) conquête de l'espace, l'art de Turner traverse des phases au cours desquelles nous sommes conviés à regarder ce hardi et tenace aéronaute apprendre à voler.

Ses dons se révèlent de fort bonne heure. Encore enfant, dans la modeste échoppe londonienne où son père exerce la profession de barbier, il amuse et émerveille les clients par ses premiers dessins, qui, déjà, sont des paysages. D'instinct, c'est par l'eau et par le ciel qu'il est attiré, retenu. Ces jeunes essais se vendent bien ; de sorte que le cupide barbier met promptement son fils en apprentissage. Un peintre de fleurs, un dessinateur d'architectures et un professeur de perspective sont ses premiers maîtres. Il a quatorze ans lorsqu'une œuvre de lui est exhibée à la Royal Academy. Bientôt, il sort du rang. Sa précoce réputation d'illustrateur lui vaut, de la part d'éditeurs vite alléchés, de nombreuses commandes qui le font voyager dans toute son île. Son compagnon — et son seul ami — est alors l'aquarelliste Girtin, non moins doué que le sera demain Bonington, et qui, comme ce dernier, sera fauché dans sa fleur. Turner le reconnaissait volontiers : « Si Girtin avait vécu — disait-il — eût-on parlé de moi ?... »

Les deux adolescents se pénètrent des charmes subtils de la campagne, du climat anglais ; de cette atmosphère à la fois vaporeuse et irisée ; du spectacle indéfiniment changeant de ces ciels où les combats des nuages et des rayons ne connaissent jamais de longs relâches. D'autre part, quand Turner regagne Londres, il transcrit et interprète librement à l'aquarelle et à la gouache, pour des publications en vogue, des dessins documentaires faits par d'autres en Italie. Dès lors, il est invité à associer, à la vérité observée, la vérité rêvée.

Cependant, il interroge, il étudie les maîtres : le Hollandais van de Velde ; l'Italien Salvator Rosa ; le Lorrain Claude Gellée. L'admiration qu'il éprouve pour Claude l'obsédera toute sa vie. Dès 1800, il se met à son école, et, en disciple fervent, imagine de grands paysages mythologiques et historiques, *Enée et la Sibylle*, *Jason à la Recherche de la Toison*, *Les Cendres de Germanicus*, *Didon construisant Carthage*, qui ne sont guère autre chose que des pastiches, des « à la manière de ». Turner n'en doutait pas : Claude Lorrain s'était réincarné en lui. Le culte qu'il lui a voué, sous l'apparence de l'humilité, cachait beaucoup d'orgueil. On le sait, Turner légua à la National Gallery deux compositions mythologiques de lui à la condition expresse qu'elles seraient pour jamais exposées, sur le même panneau, à droite et à gauche d'une composition mythologique de Claude. Prétention dangereuse ! Turner

ne gagne rien à cette confrontation. Si des ressemblances évidentes existent entre les deux peintres, elles demeurent, en ce qui concerne Turner, extérieures et superficielles. Elles résistent peu à l'examen.

L'art châtié et réfléchi de Claude s'impose par la retenue, par l'équilibre ; par une naïve et intime pudeur ; par l'imperturbable sérénité du contemplateur qui soumet les émotions et les effusions des sens au contrôle viril de l'esprit. Claude règne — dit Maurice Barrès — par « une certitude tranquille ». Près du sien, l'univers de Turner est un univers de théâtre et d'artifice, aux effets insistants, provoquants ; parfois, osons le dire, presque vulgaires. On ne peut se défendre d'un sentiment de compassion légèrement irritée devant ces inhabiles rapprochements, auxquels, cependant, les zélateurs de Turner, aujourd'hui encore, ne se résignent pas à renoncer. A l'Orangerie, dans l'antichambre, avant d'accéder à la salle où étaient montrées les œuvres de Turner, on pouvait voir l'incomparable *Cléopâtre à Tarse*, de Claude, prêtée par le Louvre ; c'est-à-dire l'un des tableaux du monde les plus saturés de poésie ; le havre du mystère, de la consolation et de la paix. Pourquoi avoir commis cette imprudence, et sembler ainsi dire implicitement au visiteur, avant et après sa visite : « Voici ce que Turner rêvait de faire ; vous allez voir (ou vous avez vu) ce qu'il a fait... » ?

On n'a montré ici (sinon par quelques assez médiocres et poussiéreuses esquisses, d'un intérêt principalement documentaire) aucune des compositions mythologiques par lesquelles Turner se posait en émule, en rival du Lorrain. Les plus belles œuvres de Turner nous paraissent être celles qu'il peignit entre sa vingt-cinquième et sa cinquantième année, et qui lui furent inspirées par son pays. Soit qu'il s'agisse du *Pré communal à Clapham*, des *Bateaux à l'Embouchure de la Tamise*, et de maints ouvrages de petit format, qui sont tous ouvrages de jeunesse ; soit qu'il s'agisse de travaux de sa maturité, comme les *Bateaux de Courses dans le Solent*, la vue d'*Hastings* ou *La Baie rocheuse*, postérieurs aux précédents d'une vingtaine d'années. De toutes ces toiles aux tonalités à la fois robustes et délicates, d'une facture ferme et rapide, s'exhale un parfum direct, une saveur substantielle dont l'œil se nourrit comme, au bord de la mer ou à la campagne, les poumons se nourrissent d'air et de vent. Toutes s'imposent par la confiance, la sécurité qu'elles inspirent, et qui tient à leur caractère de vérité, à leur simplicité, à leur vertu de transmission.

Par elles, Turner montre qu'il était de la saine et forte race de ces paysagistes fondamentalement anglais, lesquels sont grands par leur inaltérable fidélité à la terre et à la mer natales — un Crome le vieux, un Cotman, un Constable — et qui, que ce soit dans le temps ou dans l'espace, ne se sont jamais « dépaysés ».

Nous n'hésitons guère, pour notre part, à préférer, en Turner, le peintre véridiquement et docilement insulaire des premières époques, au vision-

naire expatrié de la dernière manière. Il serait certes ingrat et inepte de méconnaître ou de nier le pouvoir de séduction de ces vastes et fluides rêveries lumineuses, de ces molles exhibitions d'écharpes et de gazes, plus évanescentes que les robes « couleur du temps » dont nos fées, sœurs de la Titania britannique, firent présent à Peau d'Ane. D'autre part, de telles œuvres, si l'on tient compte du moment où elles sont venues au monde, font, de leur audacieux, de leur héroïque auteur, un précurseur dont la place et l'importance, dans l'histoire de l'art moderne, demeure considérable. D'où vient cependant que ces toiles, si on laisse la première impression qu'elles imposent retomber, se refroidir ou s'éventer, apportent, lorsqu'on s'attarde devant elles ou lorsqu'on revient à elles, un sentiment qui ressemble à l'hésitation, à la déception, au doute?...

Ayant quitté l'autre matin cette exposition de l'Orangerie, nous nous efforcions de démêler la nature de ce sentiment déconcertant, quand nous trouvâmes sur notre table, en rentrant, le volume tout récemment paru où sont rassemblées des pages posthumes de Jacques Rivière. Le feuilletant, nous tombâmes à point nommé sur les lignes suivantes, qui, bien qu'elles traitent de musique et non de peinture, répondent cependant dans une certaine mesure à la question que nous nous posions : « ... la symphonie de Debussy — écrivait en 1912 Jacques Rivière — c'est un foyer d'où s'échappent de tremblants rayons ; il y a un noyau, et, tout autour, un frémissement vaporeux, le flottement de mille incertaines harmoniques ; nous sommes au milieu de la fuite des sons ; ils nous quittent et se dissipent dans tous les sens, formant autour de nous une buée délicate, sans cesse en train de s'évanouir. Une telle musique ne peut rien exprimer que par allusion, elle n'atteint pas les choses, elle les indique seulement ; elle nous envoie vaguement vers elles ; elle les émeut sans les saisir. Tout ce qu'elle exprime reste en dehors d'elle, n'est que retenu dans ses environs ; elle n'enferme rien, mais il y a mille présences indistinctes qu'elle s'annexe doucement et qu'elle persuade de demeurer près d'elle. Le plaisir que nous goûtons à l'entendre, c'est justement celui de nous sentir adressés vers nous ne savons pas bien quoi de tout proche, qui palpite et se dérobe à moitié... »

Or, ce qu'un moyen d'expression strictement immatériel permet au musicien, un moyen d'expression strictement matériel le permet-il au peintre ? Toute œuvre d'art, de son point de départ à son aboutissement, dépend, bon gré, mal gré, pour légitimer son existence, d'un certain langage, d'un certain instrument. Lorsque nous écoutons telle œuvre de Debussy, nous consentons sans difficulté et sans regret à cette « fuite des sons » dont parle Jacques Rivière ; nous admettons (et il nous plaît) que ces sons « nous quittent et se dissipent dans tous les sens ». Tout ce que nous percevons par l'ouïe, nous le savons, nous y sommes résignés, est, par essence, fugace, éphémère ; la peinture, au contraire, est un corps

solide, une matière capturée qui ne peut plus nous échapper. Cette surface, cette épaisseur faite de pâtes colorées, nos yeux la dégustent comme nos papilles dégustent une liqueur ou un fruit. Nous sommes devant elles comme les plaideurs du fabuliste devant l'huître : « *ils la touchent des yeux, du doigt ils se la montrent...* » Souvenez-vous de Bergotte (c'est-à-dire de Marcel Proust lui-même) se repaissant soigneusement et sensuellement du petit pan de mur « pareil à de la céramique » qu'il découvre, quelques instants avant de mourir, dans la *Vue de Delft*, de Vermeer, au cours d'une longue contemplation. Cette succulente perfection de la matière picturale, qui confère sa « valeur tactile » à un tableau de Vermeer (ou de Piero della Francesca, de Velasquez, de Chardin, de Corot, etc.), et grâce à laquelle une émotion toute visuelle se prolonge ou se transforme en émotion gustative, ne sommes-nous pas obligés d'en venir à constater que les tableaux de Turner, sinon exceptionnellement, ne nous l'apportent guère, ne nous la garantissent pas? Ses dons innés de coloriste (qui ne sont pas ici en question) peuvent faire quelque temps illusion ; mais — du moins lorsqu'il emploie l'huile — le métier de Turner est à la fois laborieux et facile ; d'une gaucherie et d'une insuffisance que les procédés (ou les hasards de la chance) déguisent mais ne pallient pas. Au delà de l'aérienne diaprure des couleurs, la matière qui porte celles-ci est fatiguée, cuisinée, souvent cruellement torturée par la lame du couteau, par le bois de la brosse ; alourdie de retours et de repentirs. L'épiderme, si l'on y regarde de près, est privé de fraîcheur et de jeunesse, comme l'est parfois le teint de ces belles Anglaises blondes, frisant la quarantaine, et dont, cependant, à première vue, la couperose ne compromet que peu l'éclat.

Dans une lettre collective que cite la préface du catalogue, nos peintres impressionnistes ont reconnu « qu'ils avaient été précédés dans leurs recherches par un grand maître de l'école anglaise, l'illustre Turner » ; et l'on sait que le séjour que firent Claude Monet et Pissarro à Londres, où ils « découvrirent » Turner, en 1870, eut, sur eux, une influence déterminante. Toutefois, tandis que nos impressionnistes travaillent dehors, « sur le vif », et communient avec le « motif », Turner travaille dans l'atelier, après coup, soit d'après des études faites en plein air, soit de ressouvenir. Il n'enregistre pas directement la sensation, mais, dans une solitude onaniste, il l'exige de la mémoire, la sollicite de l'imagination. Ses tableaux sont des incantations ; son art est un art d'alchimiste. Loin du soleil et de la lumière, il s'applique, dans son atelier, dans son laboratoire, à les ranimer, à les recréer, comme le nécromant s'ingénie à faire de l'or, artificiellement, devant ses alambics et ses fourneaux.

Cette double spontanéité de la sensation et de la facture, dont les grandes compositions symphoniques peintes à l'huile par Turner sont très souvent dépourvues, on la retrouve, immaculée, virginale, dans ses

incomparables et magistrales aquarelles, dont, hélas, un nombre infime a fait le voyage de Londres à Paris.

Jadis (et sans doute aujourd'hui encore), dans les deux musées de Londres, ces fragiles et précieuses merveilles s'offraient à vous par milliers, occupant cadre à cadre toute une suite de salles, et, dans des formats divers, jamais injustifiés ou démesurés, irradiant leurs rayons, faisant miroiter leurs nacrures, répercuter leurs reflets, crépiter leurs écumes, voyager leurs nuages, bondir leurs vagues, poudroyer leurs embruns ; étirant d'insaisissables voiles de fumées et de brumes, tissant et entrelaçant des réseaux de prismes ; tour à tour ou tout à la fois veloutées et transparentes, denses et fluides, légères et profondes, éblouissantes et tamisées... Tout un prodigieux butin, un fabuleux trésor : lacs et rivages anglais, rivières et collines françaises, glaciers et cascades helvètes, ciels romains, golfes napolitains, lagunes vénitiennes. On les regardait en retenant sa respiration, dans la crainte de voir ces mirages enchantés se dissoudre, et que ce peuple de papillons, tout à coup battant des ailes, ne s'en aille et ne disparaisse.

Devant ce « monde de rosée », où le « Temps suspend son vol » (ou, plutôt, qui semble être le vol même du Temps, miraculeusement surpris dans son instantanéité la plus fugace), où rien ne pèse, où rien ne semble devoir durer, c'est à l'Ariel de Shakespeare — auquel, cependant, par son apparence corporelle et son caractère farouche et atrabilaire, Turner ressemblait si peu — que l'on songeait, quand, entre ciel et terre, la voix du vagabond petit génie des airs chante dans un souffle : « *Je veux voler, plonger dans le feu, chevaucher les nuages bouclés...* », ou : « *Je veux dévorer l'espace, et serai de retour avant que votre pouls ait battu deux fois...* »

JEAN-LOUIS VAUDOYER

La Peine capitale, *de M. Claude-André Puget, à la salle du Luxembourg. — Du style au théâtre — Sur l'amour fraternel —* **Nous irons à Valparaiso,** *de M. Marcel Achard, au théâtre de l'Athénée. — Le nouveau spectacle de Marigny :* **Occupe-toi d'Amélie.** *— Georges Feydeau. — Un hommage à* **1900.**

M. Claude-André Puget a fait représenter à la salle du Luxembourg une pièce dont la noblesse d'inspiration est certaine, qui contient quelques scènes belles et fortes, et qui pourtant ne nous a pas ému autant qu'elle eût dû. Pourquoi ne nous a-t-elle pas ému ? Elle rassemble quelques-uns des thèmes que nous aimons voir traiter au théâtre ; elle se situe dans une Italie du XVe siècle qui, de Shakespeare à Musset, nous a toujours séduit ; elle est montée avec soin ; bien jouée, notamment par mademoiselle Renée Faure, madame Line Noro, mademoiselle Lise Topart, par MM. Davy et Julien Bertheau, et durant les quatre heures de son déroulement nous n'avons que ressenti rarement cette joie ou cette peine partagées qu'inspirent les œuvres émouvantes.

Qu'est-ce donc qui fait qu'une pièce nous atteint ou ne nous touche pas, que ses « héros » nous persuadent ou que nous demeurons impassibles, devant leur aventure alors même qu'elle nous intéresse ? Peut-être croyons-nous aux personnages du drame dans la mesure où l'auteur y a cru lui-même. M. Claude-André Puget a été moins persuadé de leur réalité que de ce qu'il avait à leur faire dire. Il les a choisis, non parce qu'ils s'étaient imposés à sa pensée, mais parce que ses pensées les lui imposaient nécessairement. Ce n'est pas le dramatique d'une situation qui a requis l'auteur, ce sont des idées. Sur la guerre, sur les lendemains de la guerre, sur le courage inutile, sur la trahison des femmes, l'incorruptible affection de deux frères, M. Claude-André Puget avait à exprimer de longues réflexions ; et il en a chargé les personnages du drame. En sorte que si sa pièce mobilise l'esprit pendant quatre heures sans le lasser, elle ne rejoint pas cependant le cœur de qui l'écoute.

L'écriture de la pièce nuit sans doute aussi à l'émotion qu'elle devrait nous donner. Une attention trop visible en raidit souvent l'expression,

empêche l'œuvre de s'humaniser, la maintient à distance, quand nous ne demandions qu'à l'accueillir. Il y a un mystère du style au théâtre, celui d'une mélodie intime ou d'une vérité de caractère qui ne s'improvisent pas dans l'effort. Mélodie intime, c'est Musset, c'est le cri inoubliable de Lorenzaccio à sa fenêtre : « Respire! Respire, cœur navré de joie! » ; vérité de caractère, c'est l'accent de Becque lui-même dès les premiers mots de *la Parisienne* : « Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre! » Comme il est dommage que M. Claude-André Puget auquel nous accordons beaucoup de sympathie n'ait pas abandonné son œuvre à ce qu'il porte en lui de grâce naturelle!

C'est un beau sujet qu'il a traité et que Balzac eût admiré : celui de l'amitié fraternelle. Lionel de Montemagno, dans sa jeunesse, a envoyé sa fiancée auprès de ses parents à Montemagno. Il était au loin. Son père l'a trahi. Un enfant, Lorenzo de Camerino, est né de cette trahison dont la jeune mère est morte ; et ce bâtard, son frère, Lionel n'a cessé de le choyer. Qu'aime-t-il en lui? Un frère? Certes ; et peut-être aussi le souvenir de l'infidèle... Que va devenir cette affection à l'épreuve des événements et du temps? — c'est le sujet même de *la Peine capitale*.

Comme son aîné, Lorenzo rencontrera une jeune fille et tout de suite il l'aimera. Il la rencontre dans Montemagno assiégée, alors que l'ennemi brûle les couvents et que la soif, la faim, la peste ravagent la cité. Lucrèce s'est échappée de la communauté en flammes et se place sous la protection de Lorenzo la nuit même où le duc Lionel vient délivrer sa ville. Les deux frères sont réunis ; le peuple est dans la joie ; les lendemains de cette victoire devraient être des jours heureux. Ils ne le sont pas. Les guerres ne décident vraiment que le malheur, elles appellent le sacrifice mais installent la corruption dans les cœurs. Or Lionel a pris dans l'épreuve un goût inexorable de la vertu. Il veut que Montemagno redevienne sur le champ une cité pure, laborieuse. Mais elle a trop souffert ; elle ne veut plus souffrir et ses fils, peu à peu, la désertent, vont chercher ailleurs l'allégresse de vivre. Voilà une situation dramatique qui honore celui qui l'a trouvée. M. Claude-André Puget, toutefois, ne l'a traitée qu'au second plan du drame, en une scène épisodique, qui ne manque pas de grandeur.

C'est le premier échec de Lionel le victorieux, dont il se châtie en se faisant couper une main. Quelle rigueur! Du moins est-il une part de sa vie qu'il peut vivre sans déception : celle de sa tendresse fraternelle. Mais un démon veille : sa propre mère qui le persuade qu'il est un vaincu, qu'il l'a toujours été, et que vis-à-vis de son frère même il vit dans la trahison sans le savoir. Ce n'est pas Lorenzo qu'aime Lucrèce, c'est lui,

Lionel, qui n'a pas su le deviner... Et lui-même ne l'aime-t-il pas obscurément? Voilà ce que cette mère impie lui révèle avec la clairvoyance persuasive que donne la cruauté. La scène qui suit n'est pas moins saisissante. Lionel envoie son frère en mission la nuit de ses noces ; et demeuré seul avec Lucrèce il feint de l'aimer, il feint que son amour lui ait inspiré d'éloigner son frère et même de le faire tuer. Lucrèce l'écoute, le croit, se laisse embrasser ; et Lionel, en retrouvant le goût de trahison déposé sur ses lèvres en sa jeunesse, repousse Lucrèce, l'injurie, la fait emprisonner. Quand son frère reviendra, il voudra lui épargner l'aveu de sa femme et il le tue avant qu'il ait entendu la vérité. Lui-même enfin, s'empoisonne... « Triste flamme, éteins-toi!... »

Réduit à ce schème, *la Peine capitale* peut apparaître d'un romantisme suranné. Ce n'est pourtant pas là son défaut. Comment montrer l'amour exclusif d'un frère si on ne l'éprouve pas à la flamme d'une tragédie? M. Claude-André Puget a étendu cette tragédie jusqu'à y inclure plusieurs sujets de pièces où les thèmes s'entrecroisent, en rencontrant, il est vrai, quelques scènes d'une sérieuse beauté... La tentative finalement inspire la sympathie intellectuelle et l'on ne peut que louer — car c'est bien là sa mission — la salle du Luxembourg de l'avoir soutenue. Mademoiselle Renée Faure faisait sa rentrée dans *la Peine capitale*. On a revu cette artiste, d'une si fière élégance. Pas de faute de goût. Une voix qui monte des profondeurs du sentiment. Un visage d'une expression attentive et pure. Quelle belle comédienne!

M. Marchel Achard est devenu, à la perfection, un homme de théâtre, c'est-à-dire un écrivain connaissant toutes les possibilités de la scène et les exigences du métier dramatique. Il n'est pour s'en persuader que d'observer la façon dont ses pièces sont jouées. Elles le sont remarquablement. Dans *Nous irons à Valparaiso* il n'y a pas une faiblesse de distribution, pas une erreur d'« emploi ». C'est la même perfection que pour *Auprès de ma blonde*. Chaque interprète est probablement la meilleure recrue pour le rôle, le personnage « cent pour cent », comme on dit aujourd'hui dans le langage des simplifications populaires. Qui de mieux, pour jouer ce magistrat, ce procureur général, que MM. Jean d'Yd et Toulout ; ce frère amer, que M. Jean Lanier ; ce gibier de prison, gouailleur et sentimental, que M. Robert Dalban? Et pour ce qui est de montrer une épouse attachée, dure, entière et bouleversée par une trahison, on ne pouvait mieux choisir que mademoiselle Laurence Aubray. Cette comédienne était hier presque une inconnue : on la découvre désormais tous les soirs à l'Athénée. De fait, elle a été remarquable de vérité, de sensualité douloureuse.

Mais ce serait un abandon pour l'auteur de *Jean de la Lune* de se contenter de ne plus être que cela : un homme de théâtre connaissant jusqu'à la dernière page le bottin des acteurs et jusqu'au dernier nœud les ficelles de la comédie. Marcel Achard se doit et nous doit une fidélité à sa jeunesse, même à l'âge où le cœur hésite devant les « histoires d'amour ». Il n'a pas hésité cette fois. Il y a dans *Nous irons à Valparaiso* toutes les perfections du métier ; et l'habileté éprouvée d'un drame avec deux actes de cours d'assises et un acquittement ; mais il y a le couple Simone Renant-Pierre Blanchart, l'aventure de deux êtres qui s'aiment, qui s'aiment pleinement avec une conviction où il passe de la légèreté, une ardeur jalouse, le tendre oubli (et jusque dans le box des accusés) de tout ce qui n'est point eux. Un homme et une femme qui sont vrais, dont la poésie est faite de menus détails, de leur touchante conviction et aussi de leur innocence. Le succès certain de *Nous irons à Valparaiso* ne tiendra pas seulement à l'excellence d'une interprétation et au pittoresque du scénario, il tiendra également à la poésie de ce couple si vrai et si rare. Madame Simone Renant, M. Pierre Blanchart : ils sont parfaits l'un et l'autre, elle avec son visage auréolé, sa gentille candeur, sa conviction de comédienne qui croit à ce qu'elle joue et Pierre Blanchart, parce qu'il est, quand il se garde simple, l'un des meilleurs comédiens de ce temps.

Georges Feydeau devient avec le temps un des princes de 1900, un auteur comique classique. Il n'est pas certain toutefois qu'il supporterait aussi bien l'épreuve de la lecture que celle de la scène ; car le comique qu'il a proposé à ses contemporains et qui divertit encore les nôtres n'est pas un comique de caractère, c'est un comique de situations. Il y a dans une pièce comme *Bourbouroche* de Courteline le double talent d'une observation remarquable des types humains et de l'affabulation ; il y a le style qui soutient d'une prose infaillible la vie des personnages et leur aventure. On ne retrouve pas chez Feydeau cette vertu du style, ni cette profondeur d'observation. Le long de son théâtre il a créé, il est vrai, un personnage : celui qu'on retrouve dans *la Dame de chez Maxim*, dans *Occupe-toi d'Amélie* ou dans *Mais ne te promène donc pas toute nue*, un personnage qui portait la rondeur, l'entrain, l'aspect de sympathie confortable de son interprète, Armande Cassive — la bonne fille, vulgaire, bien en chair, délicieusement inconséquente, et dont la seule présence déterminait une série d'imbroglios extraordinaires. Ce personnage-là existe ; du moins il a existé, dans sa destination sociale et son apparence physique en 1900 : élément constitutif du « collage », comme on disait alors, « collage », dont un garçon avait du mal à se dépêtrer,

qui lui causait, eu égard aux préjugés bourgeois, mille complications mais dont il pouvait garder, à l'heure des cheveux gris, un souvenir souriant. Nous nous rappelons Armande Cassive, sa blondeur rassurante, son impudeur naturelle et son éclatante santé. Nous nous rappelons l'étroit couloir orné de glaces des anciennes « Nouveautés », boulevard des Italiens, qui conduisait à ces joies vaudevillesques, à cette scène où Feydeau et Capus se sont partagé le succès et ont comblé de leur talent l'insouciance d'un temps.

Nous nous rappelons Feydeau lui-même avec son élégant et fin visage, sa méditation nocturne, cette songeuse réserve que Sem plus d'une fois a fixés en quelques traits. A Montmartre, ou chez Maxim, dont il a lancé le nom au monde entier comme un talisman de plaisir défendu, assis au bar, seul le plus souvent, la tête penchée sur son whisky, il construisait, pièce à pièce, silencieusement, ces minutieux édifices, cette architecture du rire qui ont résisté aux années. Il plongeait à ces moments-là dans un univers insensible et burlesque, dans un monde de folie dont, un jour, il n'est pas remonté. On a compris alors la tristesse de cet auteur gai qui justifiait le couplet montmartrois :

Ce qui distingue les auteurs gais
De leurs confrères les auteurs tristes
C'est que les auteurs tristes sont gais
Et que les auteurs gais sont tristes.

Les constructions de Feydeau ont résisté. Elles ont même pris — ce que l'écrivain ne pouvait supposer — un attrait spécial en une époque, la nôtre, où le goût du jeu gratuit et de l'irrationnel a été pratiqué jusqu'à devenir doctrine et pli de l'esprit. Les surréalistes, et ce qu'il reste de leur constellation, admirent Feydeau ; et ils sont logiques : au bout du parcours, Feydeau rejoint par la route du quiproquo ce monde insensé où leur poésie nous a donné rendez-vous. M. Philippe Soupault se plaisait infiniment, l'autre soir, à *Occupe-toi d'Amélie* : il y retrouvait sa jeunesse. Et Jean Cocteau était charmé par les apparitions absolument folles du second acte, par ce couvre-pied de soie qui fait des bonds de carpe au milieu d'une chambre : la magie dont Jean Cocteau a enveloppé quelques-uns de ses tours poétiques s'exerçait là, à ras de terre. L'ange Heurtebise aurait pu mystérieusement ordonner cet adultère sans souvenir.

Revenons au spectacle : il est d'une parfaite réussite. Il atteste la maîtrise de Jean-Louis Barrault et de sa troupe, qui peut actuellement avec le même bonheur et la même perfection interpréter Shakespeare et Kafka, Marivaux et Feydeau, et donner au divertissement d'une capitale un répertoire d'une variété unique. Fort judicieusement, M. Jean-Louis Barrault nous a offert *Occupe-toi d'Amélie* comme un hommage à 1900. Les décors, d'une si charmante stylisation, de M. La-

bisse, voués tour à tour à Chéret, peintre d'affiches qui avait rêvé de Tiepolo, et aux molles arabesques de Boldini, les costumes, le ton général de l'interprétation, tout tend à ce que 1900 soit présent à Marigny, non plus comme une réalité ni une reconstitution, mais comme une évocation assez tendre. A peine de raillerie à l'arrière-plan — et de si bon aloi!

Cette pièce, lourde à mener par son abondance d'épisodes et son train sans répit, est jouée dans un excellent mouvement et avec plus de « goût » encore que de métier. Il faudrait citer toute la troupe. Ce palmarès est sur tous les murs de Paris. Il est à Marigny où vous vous rendrez certainement, si vous êtes Parisien. Car vous souhaitez rire, comme chacun de nous, en compensation de tant de menaces amères dont on abreuve encore le monde, car vous souhaiterez applaudir une fois de plus pour sa grâce, son intelligence et son talent protéiforme, mademoiselle Madeleine Renaud.

GÉRARD BAUER

PARMI LES LIVRES

Sous la direction du professeur Laignel-Lavastine, un certain nombre d'écrivains ont groupé leurs efforts pour préciser, aussi bien dans le domaine littéraire que scientifique, leurs idées sur le rythme et la vie [1]. L'importance du problème est évidente et il n'est personne qui ne se soit étonné un jour de la prédominance de cette grande loi cyclique qui nous vaut à la fois les révolutions des astres et les battements des cœurs.

Mais, depuis la découverte du monde atomique, les réflexions qu'on peut faire sur le sujet se sont fort étendues. Nous savons maintenant qu'il n'y a en ce monde qu'atomes et M. Jean Thibaud, dans une de ces études où il ouvre sur la nature de la matière des perspectives si étonnantes, fait remarquer que ce monde invisible est, lui aussi, soumis à la loi du rythme. Les électrons qui tourbillonnent dans les zones périphériques d'un atome se groupent par deux, huit, dix-huit ou trente-deux unités et cet asservissement au nombre commande toutes les propriétés chimiques de l'atome. Les constituants granulaires des noyaux eux-mêmes s'entrecroisent comme l'écho de mêmes notes. Tout ce concert est réglé par des ordonnances qui, pour être étrangères à la mécanique newtonienne, n'en sont pas moins immuables.

Mais le plus étonnant est que ce concert d'ondes observable dans le monde de l'infiniment petit se reproduit dans les espaces célestes. M. Thibaud nous enseigne que les astres, y compris le soleil, se comportent un peu comme un cœur. La pesanteur des masses corticales d'un astre s'exerce sur son centre et provoque un échauffement de température de l'ordre de quinze millions de degrés. Sous l'influence de cette chaleur, les noyaux de carbone et d'azote se désagrègent et

1. *Les Rythmes et la Vie* (Plon), par Laignel-Lavastine, Jean Thibaud, Jean Chevalier, Jean Guitton, Edmond Buchet, Gustave Thibon, etc.

projettent vers l'extérieur une masse formidable d'énergie. Ainsi, un équilibre s'instaure, avec oscillations ou pulsations entre les forces centripètes et les centrifuges.

Le cycle des merveilles ne s'arrête pas là. L'énergie qu'irradie le soleil consomme quinze milliards de tonnes par heure. Hier, nous pouvions croire que cette chaleur n'avait pas de poids. C'est une conviction à réviser. Ce rayonnement pèse lui-même ces quinze milliards de tonnes ou à peu près. Einstein, en effet, a étendu la notion de masse au rayonnement. Et l'opération se solde, paraît-il, peut-être faut-il dire se solderait (M. Thibaud emploie un conditionnel de prudence) par un simple déplacement de matière. Les terriens tirent de ces vastes virements leurs bénéfices. Nos végétaux *aspirent incessamment le carbone solaire*, écrit M. Guitton, *assurant une production annuelle d'environ cent milliards de tonnes de matière vive, où les animaux puisent*. Il faut que nous nous habituions à considérer la nature comme une extraordinaire prestidigitatrice. Le poussin, qu'on voyait une seconde plus tôt sur la main droite de l'opérateur, est maintenant dans sa main gauche. Le bacille typhique, nous dit le docteur Richard, peut disparaître, prendre la forme filtrante et reconstituer, dans un milieu favorable, sa forme bactérienne typique. Si les savants ne croient pas encore aux fantômes humains, du moins croient-ils au fantôme de matière, au fantôme de microbe. La vie serait possible sans les apparences de la forme.

Cette vie, il est bien possible qu'elle soit partout et que notre distinction entre la vie et la matière soit tout à fait archaïque. Cette étoile qui s'alimente du cycle du carbone et de l'azote, M. Thibaud estime qu'elle ressemble terriblement à un être qui respire. Par ailleurs, la matière évolue. L'univers, soumis à la muse *Entropie*, se désagrège. La brièveté de notre vie, seule, nous interdit de nous en aviser. Nous ne sommes que des éphémères qui, pour se consoler il est vrai, peuvent contempler des êtres plus éphémères qu'eux. Mais les diverses espèces ne sentent pas le temps couler à la même vitesse. Le siècle de l'une est la seconde de l'autre. Et, pour compliquer la question, le professeur Laignel-Lavastine nous donne à penser que, du fait du coefficient réactionnel [1] qui est variable selon les individus, chaque homme a son temps individuel. Si l'on se souvient par ailleurs que d'après Lecomte du Nouy le temps varie avec les âges de la vie, on comprend assez que les humains s'entendent rarement. Il en est fort peu qui vivent sur le même rythme.

Entre ces masses stellaires dont la vie est rythmée et ces tourbillons électroniques qui jouent avec les nombres et les harmonies comme un compositeur de musique, à égale distance de ces deux infinis périodiques, l'homme raisonne, déraisonne et trébuche, soumis à toutes les influences.

1. Qui indique la rapidité avec laquelle les nerfs répondent à une excitation extérieure

Ce sont exactement les mêmes phénomènes cycliques, nous dit M. Thibaud, qui provoquent les variations des taches du soleil et les brûlures d'estomac, et nous sommes sensibles aux unes comme aux autres — comme plus largement à tous les « mouvements » de l'univers. Le soleil se couche et nous dormons, tandis que notre circulation et notre respiration se ralentissent. Les saisons changent et notre humeur avec elles. Certaines personnes ont des névralgies solaires qui croissent quand le soleil s'élève, diminuent quand il est sur son déclin. Les épileptiques voient le nombre de leurs crises augmenter au moment de la pleine lune. (Lune qui agit sur les végétaux eux-mêmes : la croissance des racines arrive à son maximum au moment du coucher de la lune.) Le *p*H[1] urinaire, dont les variations agissent si fortement sur notre caractère, change selon les heures de la journée. Certains individus sont même sensibles aux variations hygrométriques, d'autres aux variations de tensions électriques. Une science naîtra bientôt qui expliquera peut-être les grands événements historiques et les scènes de ménage : *la météoropathologie*.

La vie sexuelle est, elle aussi, soumise à un régime cyclique. Dépend-il de tel de nos organes (hypophyse) comme la respiration, réglée, elle, par un petit secteur du système nerveux nommé *calamus scriptorius*, ou suit-il, comme certains savants le croient (surtout pour les femmes), les variations de la lune? L'essentiel est de constater que dans ce domaine, comme dans celui de la respiration ou de la circulation, les êtres vivants sont esclaves du rythme. Ici, nous trouvons des animaux dont les amours sont saisonnières, là des microbes qui, avec une inlassable constance, passent de la génération asexuée (segmentation) à la reproduction sexuée, chaque génération adoptant le système qu'a ignoré la précédente.

Dans le domaine de la vie collective et de la pensée les collaborateurs du professeur Laignel-Lavastine ont travaillé également à rendre apparente la présence de rythmes. M .Mentré reconnaît un climat intellectuel différent dans chaque génération et voudrait déceler ainsi trois pulsations intellectuelles par siècle. M. Jean Chevalier étudie les alternances d'économie dirigée et d'économie libérale. Il s'efforce ainsi de prouver que les grandes conflagrations historiques se produisent tous les cent cinquante ans. On pourrait discuter ces propositions qui, dans leur précision, ne sont pas toutes convaincantes, mais on ne saurait nier qu'on perçoive dans l'histoire de l'humanité de grands mouvements de flux et de reflux.

Bien plus probantes évidemment sont les études consacrées au rythme dans la musique, la poésie, la danse, l'architecture (tout entière

1. La réaction acide ou basique d'une solution est fonction directe de la quantité des ions libres qu'elle contient. On note cette concentration ionique en utilisant le *p*H. L'exposant de H fait connaître la réaction du milieu.

soumise d'après certains au nombre d'or[1]) et les arts plastiques. Gustave Thibon reconnaît même un rythme dans la vie intellectuelle comme dans les états mystiques. Tous ces travaux s'étaient sur des observations de nature diverse. Tantôt ils montrent que l'esprit ne peut vivre dans un état de tension continu et doit puiser des forces nouvelles dans la relaxation, tantôt — ce qui paraît autrement fécond — ils tournent autour de certaines suggestions mystérieuses auxquelles obéit la pensée. A quoi correspondent ces appels d'harmonie et de nombre qui suscitent le plaisir esthétique?

Il est inutile de dire que cette question n'est pas résolue. Mais quand on a lu cette série d'essais, on en arrive à se demander si la remarque de Jean Thibaud, d'après qui *les récentes découvertes ont fait rentrer l'homme dans le cosmos en effaçant les caractères à part dont on avait affublé sa substance*, se limitera longtemps au corps. La tentation est grande déjà de penser que notre esprit, comme notre " matière ", subit l'influence des rythmes universels. Tout paraît se passer, bien souvent, comme si notre cerveau « choisissait » parmi des milliards d'ondes de pensées, ainsi qu'un volume résonnant atomique qui recueille et adapte à ses vibrations propres une « onde-pilote ». Sans doute n'y a-t-il là qu'une métaphore. Mais n'est-ce pas d'images que se sont nourries depuis des siècles nos réflexions sur la vie de l'esprit?

***

Jean Rostand n'est pas seulement un biologiste éminent et un vulgarisateur incomparable. C'est aussi un moraliste original, ainsi qu'en témoigne son dernier livre, *Nouvelles Pensées d'un Biologiste*. Livre fort attachant, mais noir. Dans ses premières *Pensées*, Jean Rostand écrivait déjà : *l'homme est un miracle sans intérêt*. Il n'en est pas venu, depuis lors, à des vues plus optimistes. Si l'on excepte quelques propositions d'ordre littéraire comme celle-ci, si profonde en sa concision : *les grands livres sont ceux qui grandissent de concert avec l'homme*, on ne trouve dans son recueil que des réflexions pessimistes ou nihilistes. Pour lui, la vie est née *d'un concours fortuit d'éléments*. C'est le résultat d'un hasard qui n'a aucune chance de se reproduire dans une autre planète. L'âme? *Si nous avons une âme immortelle, il faut qu'il y en ait une aussi dans les infusoires qui habitent le rectum des grenouilles*. La religion? Ce n'est que complaisance à un espoir. *On consent à ce que tout se passe ici-bas comme si Diev n'était pas... Il n'y a rien entre l'horreur et les contes de*

1. Le nombre d'or trouvé par Euclide a retenu longuement l'attention de Léonard de Vinci et de nombreux artistes. De nos jours, Matila Ghyka lui a consacré un gros ouvrage. C'est sur ce nombre (1,618) que seraient accordées les proportions de quelques-uns des plus beaux édifices humains. Etienne Souriau, dans *la Correspondance des Arts*, qui vient de paraître chez Flammarion, fait remarquer que, dans la nature inanimée (cristaux), ce nombre ne joue pas. Il est également inopérant en musique.

fées. La poésie? Jeux et illusions. Les grands hommes? *Ce sont les parasites de la foule*. Les chefs-d'œuvre de l'art? *Des abcès de fixation*. La pensée humaine? *Vaine prouesse de la matière, elle n'a pas plus d'importance que le chant des rainettes*. La morale? *C'est un fruit de la peur*. Les hommes? *Ils se méritent les uns les autres*, ce qui est tout dire. Au total, *ce qu'il y a de plus vivant dans l'univers c'est la souffrance* et *vivre c'est jouer aux quatre coins avec son angoisse*.

Ces idées dont on ne saurait convaincre un idéaliste sans le déterminer au suicide [1] n'empêchent pas Jean Rostand d'être le plus aimable des hommes. Quoi qu'il pense de l'humanité et bien qu'il professe que *la pitié doit se hâter pour arriver avant le mépris*, il est secourable, humain et sensible aux souffrances de tous. Ne croyant pas en Dieu, il agit comme s'il y croyait et s'étonne de constater que les gens religieux diffèrent si peu de lui. Sa philosophie désespérée ne lui interdit pas de goûter les petits ou les grands plaisirs égrenés le long de la vie. Ses travaux le passionnent. Son laboratoire est son paradis et lorsqu'on réussit à l'en tirer, on n'a nullement l'impression que la vie lui semble insupportable, comme son livre le donnerait à penser. Tolérant, curieux de l'opinion d'autrui, hostile à tous les fanatismes, se défiant autant de ceux qui promettent aux hommes un avenir merveilleux que des admirateurs délirants du passé, il a l'affabilité humaniste d'un encyclopédiste du XVIIIe siècle. Ce qui l'intéresse surtout, en ce début d'année 1948, c'est de savoir si quelques-uns des trois cent mille crapauds qu'il s'apprête à recevoir dans le bassin placé devant sa maison offriront quelque analogie avec les individus-crapauds assez malformés qu'il a fait venir au monde parthénogénétiquement. (Notre ami Hériat fera bien de suivre de près ces travaux. Sa jeune fille sans père risque d'avoir dix-sept doigts.)

En somme, il est possible de professer sur le monde et la vie les idées les plus noires et de mener une vie parfaitement tolérable, peut-être même heureuse. Certes, il y a des philosophes — et je crois que c'est le plus grand nombre — qui ont construit de magnifiques théories pour justifier leurs sensations et leur humeur. Perpétuellement dégoûtés, ils secrètent, par exemple, et mettent en tables une philosophie du dégoût. Leur métaphysique est vraiment le drapeau de leur vie. Mais pour d'autres — et je reprendrai ici l'expression dont use Jean Rostand quand il parle des chefs-d'œuvre — la philosophie est un *abcès de fixation*. Quand ils ont formulé en termes saisissants les préceptes à répandre dans les écoles de suicide, ils vont allègrement à leurs occupations.

Entre les fécondes occupations de J. Rostand et sa philosophie, je ne

1. Mais qui paraissent réconfortantes aux rédacteurs de *la Revue Doloriste*, lesquels viennent de consacrer toute une livraison (fort intéressante, du reste) au message de Jean Rostand.

vois pas nettement le lien de cause à effet. Ses réflexions pourtant sont rangées sous le titre *Pensées d'un Biologiste*. Mais outre les remarques que chacun peut faire sur l'aptitude des espèces à se dévorer les unes les autres, on ne trouve dans ce livre que deux apports spécifiquement biologiques. Cette idée d'abord que les acquisitions psychologiques ne se transmettent pas par l'hérédité. *Chaque génération doit refaire tout l'apprentissage*. Puis cette autre que la nature ne cesse de se léser ; la notion d'entropie qui implique un désordre grandissant dans l'univers s'applique au biologique où les *changements se font vers le pire plutôt que vers le meilleur*. Mais ces constatations n'apportent aucun appui à ceux des axiomes de Jean Rostand qui ont le plus de portée du point de vue philosophique. Quand il avance qu'il n'y a pas plus d'âme dans l'homme que dans l'infusoire, Jean Rostand en est encore, comme Pascal, au pari. Ses pensées — saisissantes confessions — sont des pensées de psychologue et de moraliste beaucoup plus que de biologiste.

*
* *

D'ailleurs, un autre biologiste, le docteur Arnault Tzanck, hématologiste et dermatologiste jouissant d'une grande autorité vient nous dire dans *la Conscience Créatrice* (Charlot) que non seulement ses travaux ne l'ont pas conduit à la négation du spirituel, mais au contraire à une vue de l'univers spiritualiste et unitaire. Il affirme que les phénomènes biologiques sur lesquels il s'est penché depuis quarante ans seraient absolument inintelligibles si l'on ne reconnaissait pas chez tous les êtres vivants la présence d'une force consciente. Répudiant l'évolution darwinienne, A. Tzanck revient à Lamarck et croit que les transformations des espèces sont le résultat d'une constante adaptation. Les organismes les plus humbles, dès qu'ils sont placés en face de conditions nouvelles agissent avec discernement. Mais à cet instant d'intelligence initial succède une sorte de sommeil : il n'est plus en eux alors que mémoire. C'est un axiome essentiel pour A. Tzanck que la conscience et la mémoire doivent être distinguées. Il peut y avoir mémoire sans conscience : tous les actes automatiques le prouvent. A. Tzanck accorde une conscience créatrice aux cellules elles-mêmes — mais une conscience à éclipses. Les paramécies, organismes unicellulaires, ont « appris » à ne pas incorporer des grains de rouge congo, nocifs pour eux. Cette acquisition se transmet à leurs descendants. Dans le sang, les globules blancs auraient un comportement quasi-individuel (voir, à la fin de cette livraison, la note de A. Tzanck sur le facteur rhésus) et agiraient comme s'ils avaient des préférences personnelles — préférences conscientes d'abord, puis automatiques. En somme, dès qu'un organisme a trouvé son équilibre, son *modus vivendi*, il s'endort dans la mémoire. Notre esprit obéirait au même rythme. Il faut des circonstances imprévues pour réveiller tous ces somnolents et la conscience réapparue per-

met une acquisition nouvelle, facilitée par les acquisitions antérieures conservées dans les actes automatiques. Ainsi la conscience-intelligence serait partout, mais tantôt endormie (mémoire biologique), tantôt stimulée par des crises. Transcendante à la matière, elle déterminerait une série indéfinie de libérations.

***

Peut-être ceux qui ont été le plus avant dans le domaine de l'esprit sont-ils les journalintimistes. M. Chapelan, qui vient de publier une *Anthologie du Journal intime* (Robert Laffont), nous donne l'occasion de réfléchir sur leur cas. Il va de soi qu'il ne s'agit pas ici de Dangeau, de Pepys ou de Bachaumont, qui sont de simples mémorialistes consignant leurs observations au jour le jour. Un vrai journal intime est écrit pour soi et surtout *sur soi*. Et encore ce « sur soi » doit-il être éclairé. Certes, Marie Bashkirtseff écrit sur elle-même. Mais son journal, qui est un roman vrai, ne comporte aucune de ces analyses qui sont la raison d'être du genre.

Le journal intime digne de ce nom est un instrument d'introspection. Qui suis-je? se demande l'auto-analyste. Et sa réponse est toujours à peu près la même : en tant qu'unité, je n'existe pas. Il n'y a pas de *moi particulier et nominatif* pour Amiel, pas *d'individus véritables*. Ne sourions pas de ces réponses. Elles seraient faites plutôt pour nous troubler. Dès qu'un homme réfléchit profondément à lui-même, il ne sait plus ce que c'est que le moi et tout est mis en question. Cela commence par un dédoublement intérieur. Benjamin Constant trouve deux hommes en lui : un qui sent et désire, un autre qui observe le premier. Cette dualité rend tous les analystes indécis. Ils se plaignent de ne pouvoir choisir et vivent dans les hésitations et les regrets. *L'indécision est le grand supplice de ma vie*, écrit Benjamin Constant. Soumises à l'analyse, leurs aspirations s'anémient. *Je ne sais pas ce que je désire*, écrit Stendhal, dans son journal intime. C'est à ce stade que le moi commence vraiment à se dissoudre. Ne sachant plus ce qu'il souhaite et percevant le vrai et le faux de toutes ses idées, l'homme voit se délier les faisceaux du moi. S'il veut agir, il doit s'en tirer par une sorte de pari. Il se fixe un programme et décide de ne pas le modifier, même s'il en est tenté. Stendhal, quand il affronte le monde extérieur, doit se fixer un rôle. Il le sait. Il l'écrit.

Franchissant une étape de plus, les auto-analystes authentiques en arrivent à éprouver parfois qu'ils ne pensent plus par eux-mêmes et captent des ondes qui leur sont étrangères. L'esprit, ayant triomphé de son *organisation matérielle*, découvre, selon Maine de Biran, *la lumière qui lui est appropriée*. On *retrouve en soi le mécanisme universel*, d'après Amiel, qui conclut : *il existe un absolu*. Pour Maine de Biran, cet absolu, ce sont certaines vérités qui se *rapportent à un monde invisible, à un*

monde d'existence meilleur. Pour Tolstoï, autre journalintimiste, cet autre monde c'est *l'essence de l'homme* qui est située en *dehors du temps et de l'espace.*

Ces observations ne fixent pas un état né d'une rêveuse et vague contemplation. C'est à l'extrême pointe de leurs efforts intellectuels que ces hommes éprouvent tout à coup le sentiment de s'embarquer sur un courant de pensée qui n'est plus à eux, mais au monde. Ils n'ont cessé de *descendre* plus profondément en eux-mêmes et tout à coup, par la voie de l'analyse, ils rejoignent l'état que connaissent ceux qui se projettent hors d'eux-mêmes et s'*élèvent* par la prière. J'éprouve alors, dit Maine de Biran, une *volupté pure, qui m'arrache à tout ce qu'il y a de terrestre*, et Amiel : *moments divins ou la pensée pénètre la grande énigme. Dans ces instants séraphiques, on s'unit à la joie universelle.*

Un biologiste matérialiste ne tirerait de tout cela qu'une conclusion : par divers moyens, l'esprit humain peut accéder à une sorte d'exaltation vibrante qui lui donne l'illusion de participer à l'harmonie de l'univers. Cela ne prouve rien en ce qui concerne la nature des choses. Mais s'agit-il vraiment d'une illusion? Pourquoi une observation extérieure est-elle valable et une intérieure, suspecte? C'est un fait, en tout cas, que parmi ceux qui ont connu ces états, il n'en est pas un qui accepte de ne voir dans la vie et la pensée que le résultat du hasard. Delacroix a écrit là-dessus des remarques qui, par une anticipation d'un siècle répondent exactement — pour les contredire — aux affirmations de Jean Rostand. Tout se passe, en somme, comme s'il y avait deux classes d'hommes : les uns ont, par rapides illuminations, le sentiment de toucher à l'absolu, les autres ne l'ont jamais. C'est peut-être l'erreur des esprits scientifiques de n'attacher de valeur qu'à ce qui est mesurable et clairement communicable, alors que dans l'ordre des intuitions spirituelles rien ne peut l'être. Socrate croit qu'on ne découvre rien, mais qu'on retrouve. Quel sens peut-on donner à ce propos, sinon qu'il existe un absolu où notre esprit peut puiser? Certains psychanalystes suisses pensent aujourd'hui que tous les hommes ont un inconscient commun. N'est-ce pas une image encore qui implique l'existence d'un continu psychologique où vibrent les ondes que nous traduisons en sentiment du beau ou du bien. Je veux bien que tout cela ne soit encore une fois que métaphores. Elles rôdent pourtant autour de la notion d'un absolu que les journalintimistes perçoivent comme les mystiques.

M. Chapelan, dont nous nous sommes écarté, a fait sur les journalintimistes de curieuses observations. Ils meurent jeunes. Ils sont très sensibles aux variations atmosphériques. Maine de Biran note fréquemment l'influence que le temps a sur sa pensée. (Les lecteurs de M. Laignel Lavastine ne s'en étonneront pas : M. Lavastine note, en effet, *que chez les individus sensibles aux variations de tension électrique de*

l'air, on remarque des intuitions résultant de l'appel de leur moi profond à leur conscience claire.) Ils ne peuvent se fixer en amour et certains aboutissent à une sorte de narcissisme. Tous ont la passion de la liberté, l'horreur de la tyrannie. Benjamin Constant a écrit sur ce thème des pages qui resteront éternellement valables. Amiel, vivant dans un pays de parfaite liberté, concentre ses craintes sur les dictatures de l'avenir. Entre 1850 et 1860, il est tourmenté par l'idée que la Russie pourrait dominer le monde. *Quels maîtres redoutables que les Russes*, écrit-il, *si jamais ils épaississaient la nuit de leur domination sur le Midi! Le despotisme polaire, l'esclavage sans compensation, voilà ce qu'ils nous apporteraient. Je soupçonne que le communalisme international n'est que le maréchal des logis du nihilisme russe qui sera le tombeau des vieilles races. C'est dans ce cas le brutal individualisme à l'américaine qui sera le salut de l'humanité.*

***

Les *Mémoires* de Maurois (Flammarion) sont le roman vécu d'un homme de bonne volonté que son extrême sensibilité inclinerait à la faiblesse et qui se « reprend en mains » incessamment avec une rare énergie. Au lycée de Rouen quand il était enfant, le jeune Maurois, affligé d'une déviation à la colonne vertébrale, portait un corset de fer qui rendait ses gestes maladroits. Certains camarades se moquaient de lui. Dès qu'on lui enleva son corset, il pratiqua la gymnastique avec tant d'intelligence et d'ardeur qu'après quelques mois, il obtint une médaille sportive. L'anecdote est significative. Le refuge ou la revanche, c'est pour lui le travail. Il veut exceller dans ce qu'il fait, non par orgueil, pour être le premier, mais par conscience, pour tirer le meilleur de lui-même. Quand, cédant aux conseils d'Alain, il entra dans l'usine paternelle — une filature à Elbeuf — ses goûts le détournaient de ce métier. Il s'y consacra avec assez d'ardeur pourtant pour remonter l'affaire qui déclinait. On sent en lui les tendances dissociatrices qui marquent les journalintimistes (il écrit, du reste, son journal), mais sa volonté le ramène toujours vers l'extraversion. Enfant, il *rêvait d'un amour qui serait souffrance, discipline, dévotion.* Il ne détesterait peut-être pas de souffrir. Tout ce qu'il dit de son premier mariage (qui inspira la première partie de *Climats*) — non, certes, du début qui fut une belle flambée de passion, mais des dernières années que marquèrent des désillusions — implique une certaine aptitude à mêler voluptueusement l'amour et la douleur. Au lieu de s'abandonner à ce plaisir slave, il écrivit *les Silences du Colonel Bramble.* Quand sa première femme mourut, il éprouva un violent désespoir, mais il triompha définitivement de cette crise en composant les *Dialogues du Commandement.*

Tout est clair dans l'univers Maurois. Et d'abord, ses idées. C'est une vertu qui s'achète au prix du travail. Il est plus facile d'être obscur. Maurois est un analyste aigu. Il a une méthode de travail admirable.

Il ne laisse dévier ou se perdre aucune des forces qu'il a en lui. Dans le domaine de la sensibilité comme dans celui de l'intelligence. il fait scrupuleusement ses bilans. Il explique, par exemple, avec une franchise simple, peu banale, les erreurs psychologiques qu'il a pu commettre à l'égard de sa première femme ou de sa seconde. L'armoire intérieure est bien rangée, tout a été classé, pesé. Parfois, pour faciliter ce travail, Maurois a écrit des biographies. Il a expliqué une partie de lui-même dans *Ariel*. Il a donné corps à certaines de ses velléités politiques en écrivant *Disraeli*. Il a été Disraeli. La biographie, comme le roman, a été pour lui un moyen d'analyse et de libération.

Bienveillant à l'égard d'autrui, il réussit à écrire des portraits justes et vivants qui ne sont jamais blessants. Sont-ils complets? Il dit lui-même de son *Lyautey* qu'on n'y trouve que la vérité, mais pas toute la vérité. Maurois n'est pas de ceux qui transforment la vie littéraire en jungle. Qui ne l'en louerait?

Maurois a un esprit réaliste. Le travail à l'usine lui a appris *que les concepts de l'école n'existaient pas dans le monde réel*. Il a horreur des systèmes. L'esprit anglo-saxon était fait pour lui plaire. Il ne s'est jamais perdu dans de vaines abstractions. Jeune, il voulait être professeur. Aux U.S., il l'a été officiellement. Dans ses essais, il l'est toujours, au sens le meilleur et le plus élevé du mot. Il y a en lui une volonté d'être facilement compris, même quand il traite des sujets difficiles, qui est une forme bien avenante de la politesse — c'est-à-dire du respect d'autrui. Il écrit lui-même qu'ayant relu ses romans à Mills College, il y a trouvé partout le thème du *conciliateur*. Ce rôle qui, en littérature, est bien le sien (il *fait comprendre*), implique autant d'intelligence que de modestie. Et de raison. On retrouve toutes ces qualités dans ses remarquables mémoires — évocation d'une époque de folie et de désordre d'où l'on peut, grâce à lui, tirer bien des leçons d'ordre et de sagesse.

L'Age d'Or (Grasset), pour Fernand Gregh, c'est sa jeunesse — ce sont les années d'avant 1900. Talleyrand plaçait l'âge d'or avant 89. Les sexagénaires d'aujourd'hui le situent avant 14. Les hommes de trente ans, avant 39. Le plaisir de vivre se dégrade incessamment et l'on pourrait parler aussi d'entropie quand on parle de bonheur. Ces mémoires (car il s'agit encore de mémoires) évoquent le Paris des cheveux longs et des équipages. Celui de la vie littéraire et des salons aussi. Gregh a été un familier de madame de Caillavet, des Baignères, des Hérédia, de madame de Loynes et de madame Aubernon. Son livre est piqué d'amusantes anecdotes. C'était le temps des mots rapides et des voyages lents. C'était aussi celui de la *Revue Blanche*, du *Banquet* qui n'eut que huit numéros, mais, grâce à Proust, connut depuis lors une gloire durable. La *Revue de Paris*, pour la seconde fois, renaissait alors (1897) de ses cendres. Gregh fut le secrétaire de l'aimable Ganderax, qui s'illustra par ses corrections d'épreuves. C'était un puriste intransigeant et qui

avait la maladie du scrupule. Il donna de belles crises de rage à bon nombre de ses collaborateurs. Mais une fois l'explosion passée, les destinataires des « épreuves martyrs » finissaient par remercier leur tortionnaire. Entre le salon de madame Arman et le bureau de Ganderax, Gregh connut le tout-Paris de l'époque. Les historiens des mœurs et des lettres consulteront utilement ce miroir du temps disparu. Il est aimable.

Après cet âge d'or de la paix, du beurre et de la conversation, l'époque évoquée par Jean Meckert, dans *Nous avons les Mains rouges* (Gallimard), fait figure d'âge d'airain et de sang. C'est la nôtre. Les héros de ce roman sont d'anciens maquisards qui ont tué beaucoup d'Allemands pendant la guerre. Cet exercice leur a donné définitivement le goût du meurtre : ils se sont découverts justiciers à perpétuité. Après l'armistice, ils abattent les marchénoiristes et leurs familles. L'assassinat est devenu pour eux une sorte de communion. Ce groupe de « purs » a d'ailleurs des mœurs idylliques. Bons protestants, ils jettent leurs bombes entre deux prêches. Leurs filles composent, en chantant, des bouquets adorables avant de jouer de la mitrailleuse. Ils ne sont ni communistes, ni démocrates, ils sont « vertueux ». Quand la guerre prend fin, ils regrettent d'avoir tué les S.S., car ils étaient braves. Leur véritable ennemi, c'est le « *populo jouisseur et prolifique* ».

Meckert a campé là de curieux personnages et il les a si bien vus de l'intérieur, les a rendus si intelligibles qu'on se surprend à éprouver pour eux de la sympathie dans le temps même que leurs actes obligent à les haïr. C'est à ce sentiment qu'il faut s'arrêter. Ces puritains meurtriers sont les représentants de l'éternelle race des fanatiques — la plaie du monde.

La première partie du roman de Meckert est passionnante : c'est un des plus frappants témoignages porté sur la folie de notre temps. Mais le style est un peu hésitant et la fin du livre arbitraire.

Dégoûté, je pense, de son époque, Kléber Haedens s'est réfugié dans la littérature d'évasion. *Salut au Kentucky* (R. Laffont), qui nous transporte dans les années 1860-1880 — et se déroule en France, en dépit du titre, — met en scène des cocottes, des bourgeois heureux et des dilettantes qui voyagent pour leur plaisir. Races aujourd'hui disparues. Le ton fait penser aux *Pléiades* de Gobineau et aux premières œuvres de Cassou. On se tue pourtant dans ce roman comme ailleurs, mais sur le mode romantique qui est essentiellement décoratif. Le récit, lui-même, tient de l'arabesque. L'accent n'y est pas posé sur les caractères, mais sur les voyages, les étreintes et les fuites qui s'enchaînent selon les lois du romanesque pur. Le livre n'a pas d'épaisseur, mais il a du charme.

MARCEL THIÉBAUT

LE CINÉMA

PARIS 1900 ET LES FILMS D'ACTUALITÉS

MADEMOISELLE Nicole Védrès a fait, après Frank Capra, une découverte intéressante. Les bouts de films épars dans les « actualités » hebdomadaires peuvent, si on les monte et si on les commente intelligemment, former une chronique valable. Le succès de *Paris 1900* le prouve. Il prouve aussi que le public ne demande pas absolument des histoires et que l'Histoire peut, au besoin, le contenter. Ne revenons pas ici sur certaines critiques qu'on a adressées à Nicole Védrès et à Braunberger, en particulier sur certaines tendances politiques du commentaire. Claude Dauphin, qui a dit ce texte, estime en tout cas qu'il n'y a rien eu de concerté dans ce sens.

Mademoiselle Védrès songe à d'autres films du même genre. On ne saurait trop l'encourager dans cette voie. Mais, bien entendu, elle ne peut utiliser que des bouts de films qui existent et, dans l'ordre du reportage, le cinéma a, jusqu'ici, été singulièrement défaillant.

On prend à peu près les actualités politiques, les actualités sportives et quelques faits divers. Mais, dans l'ordre des lettres et des arts, combien de grands hommes a-t-on laissé disparaître sans conserver d'eux la moindre image! Dans ce *Paris 1900*, on regrette l'absence de Barrès, de Romain Rolland, d'Apollinaire, de Péguy, de Francis Jammes, qui ont tout de même marqué leur temps autant que Mistinguett et que Carpentier. Et c'est grâce à l'initiative tout à fait privée de Sacha Guitry qu'on a des documents précieux sur Monet, sur Degas, sur Renoir, sur Anatole France.

Il faut que le cinéma s'occupe un peu de nos peintres, de nos musiciens et de nos écrivains. On peut nous montrer les premiers au travail, dans leur atelier ou devant leur instrument favori.

Le « parlant » permet d'interviewer les hommes de lettres et on trouvera sans trop de peine un reporter qualifié pour cette tâche.

On vient encore de laisser partir sans souvenir filmé, Vuillard, Marquet, Bonnard, Pascin. Mais il nous reste Picasso, Utrillo, Matisse, Derain, Vlaminck, Segonzac; il nous reste aussi Honegger, Poulenc, Auric, Messiaen.

Et chez les écrivains, comment un « plan » de deux ou trois ans ne s'occupe-t-il pas de recueillir l'image et la parole de Gide, de Claudel, de Mauriac, de Duhamel, de Suarès, de Martin du Gard, de Montherlant?

Même s'il ne s'agit pas d'une « proposition commerciale » normale, le souci de l'avenir vaut bien un sacrifice à la culture, sacrifice qui, au demeurant, ne doit pas être astronomique.

Si le cinéma avait existé il y a un siècle, quelques vues familières de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset, de Balzac et de Flaubert ne nous seraient-elles pas plus précieuses que telle cérémonie officielle présidée par le Prince-Président?

Paris 1900 doit encore nous rendre ce service de nous montrer clairement ce que l'avenir exigera de nous.

JEAN FAYARD.

4.000 KILOMÈTRES AU BORD DU NÉANT

DANS un article publié par la *Semaine Economique et Financière*, M. Georges Allard nous rappelle, ou nous apprend (car beaucoup l'ignorent ou veulent l'ignorer) ce qu'est pour le quart d'heure la réalité allemande : en plus de huit semaines de voyage en Allemagne, l'auteur a vu deux villes qui méritent ce nom, Baden-Baden et Heidelberg. Le reste? Monceaux de ruines. *Occuper seul une pièce est devenu un luxe insolent.* Quelques dizaines de milliers de profiteurs gagnent des marks au marché noir. Quelques dizaines de milliers de fonctionnaires se débrouillent avec les autorités occupantes. L'ensemble de la population « vit » de 1.000 ou 1.500 calories par jour. Le tissu d'un vêtement représente le salaire de deux années d'ouvrier. Dans les rafles, sur 100 personnes arrêtées, 30 malades. Que signifie la propagande des partis démocratiques pour des êtres qui cherchent deux kilos de pommes de terre? Que représente l'« autorisation » donnée de produire 11 millions de tonnes d'acier, quand la production effective cette année n'en atteindra pas 3? Pendant que les Alliés discutent Bizone et Tri-

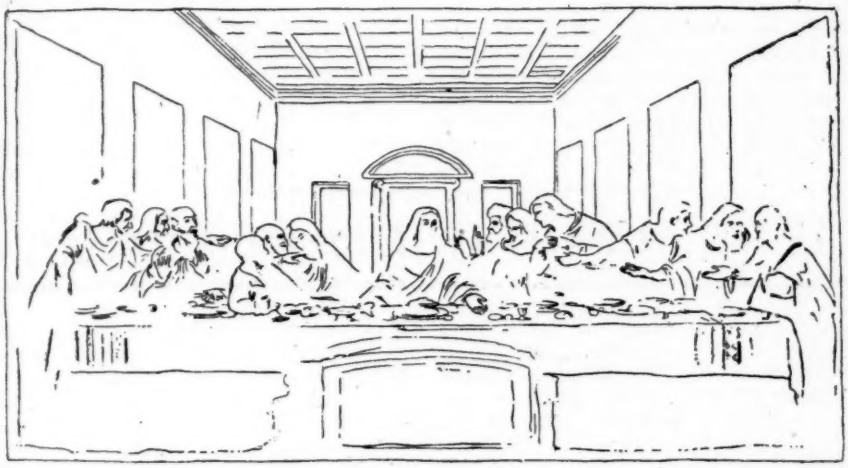
zoné, Fédéralisme ou Centralisme, 70 *millions d'Allemands évoluent rapidement vers un nihilisme total.*

La réaction de certains Français est « Tant pis pour eux... ». Cette réaction, disons-le franchement, est stupide. Plus de la moitié des Allemands ne possèdent littéralement plus rien. S'ils n'espèrent rien non plus, qu'auraient-ils à craindre du communisme?

M. René Lauret, qui vient de publier au *Portulan*, un petit livre plein de bon sens intitulé *Faites travailler l'Allemagne*, conclut : *Il y a des gens qui se figurent qu'une Allemagne faible, pauvre, uniquement préoccupée de s'assurer une vie précaire, peut-être divisée, ne serait pas à craindre. C'est le contraire qui est vrai... Dans cinq ans, une Allemagne ruinée et sans travail serait communiste... Quelle que soit la politique allemande adoptée par les puissances occupantes, ensemble ou séparément, nulle solution ne sera viable si elle n'a cette formule pour base : faites travailler l'Allemagne. Cette formule ne définit pas une politique, elle est la condition* sine qua non, *à défaut de laquelle on ne pourra rien édifier. Si nous ne voulons pas le comprendre, d'autres le comprendront malgré nous, au besoin contre nous.*

P. F.

LA RESTAURATION DE LA " CÈNE " DE LÉONARD DE VINCI



Aucun chef-d'œuvre de la peinture n'a peut-être fait l'objet d'autant d'études et de descriptions que la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci, dans le réfectoire de l'ancien couvent de Santa Marie delle Grazie, à Milan. Voici plus de quatre siècles que l'on s'extasiait sur la majesté de la composition, sur la diversité et le naturel des visages ou l'expression si triste et sereine à la fois des traits du Christ. C'est dire qu'elles ont été les inquiétudes lorsqu'on a appris au cours de la guerre, que les bombardements avaient été bien près d'anéantir à tout jamais l'œuvre célèbre.

Depuis de nombreuses années déjà, les admirateurs de Léonard venaient ici le saluer dans une sorte de pèlerinage nostalgique, car l'on savait que l'artiste, toujours impatient de secrets techniques nouveaux, et qui ne pouvait se résoudre à se détacher d'une de ses créations, ne la considérant jamais comme aboutie, avait été l'auteur principal des dégradations et des altérations bientôt subies par ses peintures. Ses recherches complexes de chimiste ont, dans la plupart des cas, entraîné une rapide décomposition de la couleur. Par ailleurs, la *Cène* ne reçut jamais les soins que requérait sa fragilité, mais bien au contraire se trouva en butte à de durs traitements. Il suffit de rappeler la porte malencontreusement ouverte par des moines barbares dans la partie inférieure et qui coupa les jambes du Christ, ou l'occupation du monastère par les soldats

français du Directoire, lesquels se distrayaient volontiers à bombarder de cailloux les têtes des personnages de la fresque...

Ce qui demeurait de cette rare suite de malheurs n'appelait que plus instamment les soins attentifs de l'Institut Central de Restauration de Rome. Les techniciens de cet établissement, sous l'impulsion du nouveau Directeur général des Beaux-Arts, le professeur De Angelis, se sont refusés à désespérer, comme la plupart, qu'on pût sauver la peinture de Santa Maria delle Grazie.

Après les analyses et expertises, il a été établi que la *Cène*, peinte à la détrempe, souffre non seulement du long défaut d'entretien et des accidents qui lui sont survenus plus ou moins anciennement, mais de la nature même de l'enduit sur lequel la couleur est appliquée. Cet enduit se compose de deux couches superposées et offre cette particularité d'être extrêmement sensible aux variations de l'humidité et de la température. Ces dernières, hélas, terriblement amplifiées pendant ces dernières années, le font peu à peu se détacher en petits morceaux. Or, la cause organique et interne de ces lésions rend insuffisant le remède du recollement d'ordinaire appliqué aux fresques peu solides : il serait d'un faible secours de consolider la surface de la fresque alors que le crépi même de la muraille continuerait de se décomposer. Les spécialistes occupés à la tâche de sauvetage ont en conséquence établi la nécessité d'isoler l'œuvre dans une atmosphère spéciale, un bain d'air « conditionné » comme on dit. Si le fait de « climatiser » des salles de musée où sont exposées des pièces de conservation délicate est aujourd'hui courant, nous croyons par contre qu'il ne s'est pas encore présenté de cas analogue à celui que pose la *Cène* de Léonard.

Pour l'instant, l'on n'en est encore en fait qu'aux travaux de consolidation directe et de nettoyage. Les personnages n'ont pas encore fait l'objet de ces soins, mais il suffit de constater les résultats obtenus en ce qui concerne les accessoires, architecture de fond, table, pour éprouver une heureuse surprise ! L'on aurait à peine cru possible de retrouver un jour une pareille précision de formes et pareille vigueur de ton. On songe à la résurrection de la *Ronde de Nuit* de Rembrandt.

La saison d'hiver vient de faire suspendre les travaux, mais on va se consacrer bientôt à réaliser le conditionnement de l'air envisagé plus haut.

JACQUES VEYSSET

LE FACTEUR RHÉSUS ET LA MALADIE HÉMOLYTIQUE

Chaque globule rouge de notre sang possède une véritable individualité (moins marquée, il est vrai, que chez les globules blancs). Il est constitué par une mosaïque de particules susceptibles, lorsque ce globule est injecté à un autre individu, de donner naissance dans le sérum de ce dernier à des « anticorps » appropriés.

Il existe en effet dans nos globules des corpuscules appelés « agglutinogènes » parce qu'ils provoquent, lorsqu'on les injecte à un autre sujet, la formation d'anticorps particuliers ou « agglutinines ». La mise en présence d'agglutinogènes et d'agglutinines correspondants provoque le phénomène d'agglutination, premier stade de la destruction des globules rouges par hémolyse (dissolution des globules).

Agglutinogènes (contenus dans les globules rouges) et agglutinines (contenus dans le plasma circulant), ne sauraient donc sans dommage voisiner dans un même sang — du fait d'une transfusion, par exemple. La discrimination de ces agglutinogènes est donc essentielle pour éviter les accidents de la transfusion sanguine, comme l'a montré Landsteiner dès le début de ce siècle.

En gros, il existe dans l'espèce humaine deux agglutinogènes A et B. Ce qui permet quatre combinaisons, selon que les sujets possédant ces deux agglutinogènes, l'un ou l'autre isolément, ou n'en possèdent pas du tout. Ce sont là les quatre groupes ou familles sanguines AB, A, B, O. Les globules rouges de ce dernier groupe, ne possédant pas d'agglutinogènes, sont invulnérables.

Un sujet appartenant au groupe A, par son agglutinogène, est également anti B, par les agglutinines de son plasma, et inversement le sujet groupe B est anti A. Le groupe O comporte les agglutinines anti A et anti B, et le groupe A ne possède pas d'agglutinine. (Mais l'injection des agglutinines n'est pas dangereuse pour les globules de celui qui reçoit.) En fait, seuls les globules O qui ne possèdent pas d'agglutinogène sont invulnérables en toutes circonstances, ce sont les globules des donneurs universels.

Mais les particularités A et B des globules rouges ne sont pas les seules : des agglutinogènes, dits M.N.P., ont été reconnus depuis. Ils sont du plus haut intérêt du point de vue de la génétique, mais l'absence (à l'état normal) d'agglutinine nocive correspondante leur retire tout intérêt du point de vue de la pathologie.

Vers 1941, Landsteiner et Wiener nous ont fait connaître un agglutinogène nouveau : le facteur Rhésus[1]. Ce dernier, comme M.N.P., ne possède pas d'agglutinine correspondante, mais contrairement à eux, une première injection de Rhésus positif à des sujets Rhésus négatif donne naissance à l'anticorps anti-Rhésus. Il en résulte que les premières transfusions de sujets Rhésus positif à sujet Rhésus négatif seront bien supportées ; puis, du fait de l'apparition d'anticorps anti-Rhésus, les transfusions ultérieures donneront lieu à des accidents.

Une autre différence avec les agglutinogènes A et B est la traversée du placenta par les agglutinogènes anti-Rhésus (c'est-à-dire qu'ils passent de la mère à l'enfant)).

Supposons une femme Rhésus négatif, dans le cas où le fœtus est, comme le père, Rh positif, il en résulte d'une part chez la mère l'apparition d'anticorps anti-Rhésus — ce qui, lors d'une transfusion pratiquée à cette femme pourra donner lieu aux accidents les plus redoutables — et d'autre part, pour l'enfant l'atteinte de ses globules rouges par l'agglutinine anti-Rhésus de la mère, ce qui provoque chez le nouveau-né toute la série des accidents de la maladie hémolytique.

1. Le facteur Rhésus est ainsi nommé parce qu'il existe dans l s globules des *Macaccus Rhésus* (singes). Dans l'espèce humaine, 85 0/0 présentent ce caractère ils sont dits Rh positif, et 15 0/0 en sont démunis : ils sont Rh négatif.

Mais ces accidents (lors de la transfusion, pour la mère et lors de la naissance, pour l'enfant) n'apparaîtront pas lors de la première grossesse — durant laquelle les anticorps maternels se constituent — mais uniquement, et de plus en plus, lors des grossesses ultérieures (si le fœtus, bien entendu, a le même rhésus que le père).

Pour éviter de tels accidents, il faut, pour la mère, ne pratiquer de transfusion, lorsque celle-ci est nécessaire, qu'avec un sang Rh négatif — et pour l'enfant, dès sa naissance, remplacer également ses globules atteints par des globules Rh négatif, c'est-à-dire invulnérables aux agglutinines maternelles.

En pratique, dès la maladie hémolytique reconnue (dès les premières heures après la naissance, on pratique, chez l'enfant, une exsanguino-transfusion, c'est-à-dire une saignée massive et une transfusion pour remplacer les globules rouges altérés par des globules Rh négatif.

C'est cette intervention, communément pratiquée dans nos services de l'hôpital Saint-Antoine, qui a profondément impressionné quelques journalistes qui, l'ayant vue pratiquée en Angleterre, l'ont annoncée comme une extraordinaire « performance ».

Signalons pour terminer un fait nouveau : on a retrouvé une maladie hémolytique comparable à celle déterminée par le facteur Rhésus chez l'animal. Cette découverte est la suite des travaux effectués à l'hôpital Saint-Antoine par mon collègue, le docteur Caroli (pour le muleton) et le docteur Bessis (pour le rat). Ces études permettent d'espérer qu'on pourra quelque jour combattre plus efficacement encore cette cause importante de la polymortalité infantile. Cause que le plus souvent on rapportait jusqu'ici à un autre mal, dont le nom seul a pu entraîner de réels ravages dans les familles.

A. T.

NOTES

AU LAOS

Après la capitulation japonaise et à l'instigation du Gouvernement français, une monarchie constitutionnelle a, au Laos, remplacé en quelques mois un régime quasi féodal. Les nouvelles institutions comportent un Parlement élu au suffrage universel à deux degrés, une constitution garantissant les libertés, des ministres responsables, une majorité, une opposition, etc. La réforme a été conduite avec le plus grand soin, mais non sans pittoresque : c'est ainsi que pour permettre aux illettrés de voter, les candidats aux élections communales prennent pour insignes des feuilles d'arbres ou d'arbustes (ces feuilles servent de bulletins de vote aux électeurs) ou, plus simplement, ils se placent sur un rang et les électeurs se groupent derrière le candidat de leur choix. Les professions de foi témoignent d'une agréable simplicité : tel candidat y proclame *qu'il aime les hommes du peuple et est heureux d'être en leur joyeuse compagnie.*

Tel autre annonce qu'il adopte comme insigne *le porc qui, en vie, est objet de haine et de dégoût, mais est ensuite fort recherché pour sa viande qui fournit une grasse cuisine à la satisfaction générale.*

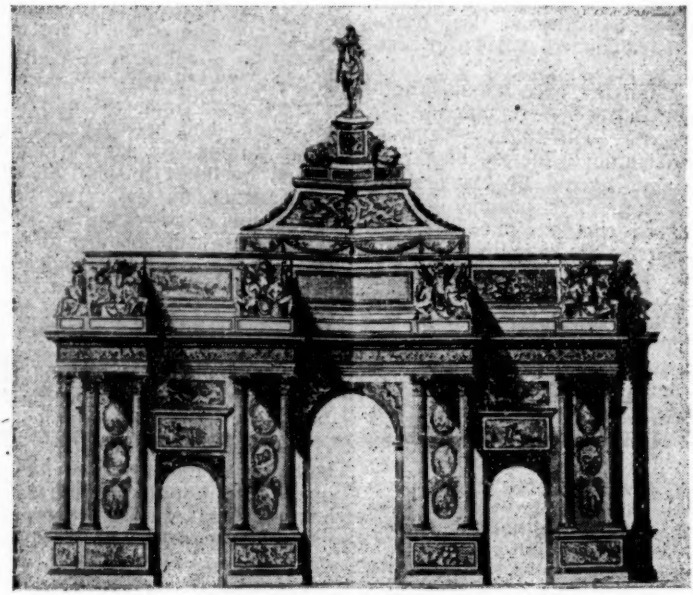
Pourtant, tous les Laotiens ne semblent pas avoir pris encore un vif intérêt au fonctionnement du régime nouveau : une enquête faite auprès de 35 habitants d'un village, chef-lieu de district d'une province, a donné les résultats suivants : 26 ignorent le nom de leur roi, 34 celui du gouverneur de la province, 27 celui du mandarin de leur village, 30 celui des députés qu'ils ont élus un mois plus tôt. Près de la moitié d'entre eux se jugeaient plus heureux avant le nouveau régime et l'autre moitié n'a sagement aucune opinion. Au total, les Laotiens ne paraissent pas encore très adaptés à la vie démocratique. Mais ne sourions pas de ce peuple ami. Nous nous flattons d'être plus évolués, mais nos débats parlementaires ne sont pas encore une preuve éclatante de sagesse.

F. VAN RYN

□ □

LES SECRETS DE L'AFRIQUE NOIRE

Nous avons publié, dans notre livraison du 1er février, une étude de Paul Julien, sous le titre *les Secrets de l'Afrique Noire*. M. Marcel Sauvage nous signale qu'il a, avant la guerre, fait paraître un ouvrage sous ce titre.



L'ARC DE TRIOMPHE DE LA PLACE DU TRÔNE

✻ ✻ NAISSANCE ✻ ✻ DE LA PLACE VENDOME

La place Royale est née autour d'une statue, la statue de Louis XIV, exécutée par le sculpteur Desjardins (1681). La place Vendôme est née d'un échec financier. Mansart avait fait acheter par un groupe de spéculateurs les terrains de l'hôtel Vendôme afin de les lotir. L'opération ne réussit pas. Mansart suggéra alors au roi de loger sur cet espace ses grandes créations : la Bibliothèque, les Académies, etc. Les façades de la « place Vendôme » furent construites dans ce dessein. Au centre de la place, Girardon érigea une statue de Louis XIV de 7 mètres, sur un piédestal de 10 mètres. Elle fut abattue en 1792. En 1810, on érigea la colonne Vendôme sur l'emplacement de ce monument. Elle a 45 mètres de hauteur et s'harmonise sans doute moins bien avec l'ensemble architectural de Mansart.

Dans son volume sur l'*Art au XVIIe siècle en France* (2e période, 1661-1715), publié chez Le Prat, Charles Mauricheau-Beaupré évoque ces grandes transformations des villes

françaises sous Louis XIV. L'Arc de Triomphe que nous reproduisons fut dessiné par Le Brun et Perrault. Il devait s'élever à la barrière du Trône. La première pierre en fut posée en 1670. Mais il ne fut jamais achevé et on le démolit en 1716.

□ □

LES MEURTRIERS DÉLICATS

A Moscou, le 2 février 1905, à cinq heures du soir, un terroriste Kaliayev, décidé à tuer le grand duc Serge, s'approche de sa voiture et brandit une bombe. Mais il aperçoit aux côtés du grand duc ses neveux, des enfants. Kaliayev n'ose jeter sa bombe et court à l'« Organisation de Combat ». « Peut-on tuer des enfants ? » demande-t-il. On vote. La réponse est non. Deux jours plus tard Kaliayev rencontre le grand duc seul. Il lui lance une bombe et le tue. Dora Brilliant, une révolutionnaire qui accompagne Kaliayev, fond en larmes. « Nous avons tué le grand duc », dit-elle.

Camus, qui conte ce drame dans *la Table Ronde*, constate que ces sentiments de pitié étonnent aujourd'hui. Le terrorisme a ses bureaux. « Ce n'est plus le vrai tueur qui est en face de ses victimes, c'est un fonctionnaire délégué. »

COMMENT DEVENIR RICHE EN RUSSIE

De tous les Etats « modernes », l'U.R.S.S. est probablement celui qui impose le moins lourdement les grands revenus : selon M. William Nelson, ancien officier d'information américain à Moscou (*U.N. World*, février 48) le plafond est de 50 p. 100. Il est appliqué aux privilégiés soviétiques — auteurs, artistes, dirigeants d'industrie — qui gagnent plus de 300 000 roubles par an, soit à peu près soixante fois le salaire de base d'un ouvrier. Les fermiers « collectifs » ne sont pas imposés sur leur part de bénéfice ; les fermiers privés payent, à partir d'un revenu annuel de 8 000 roubles, un impôt qui peut atteindre 30 p. 100. *Aucun* droit de succession, depuis 1942, quelle que soit l'importance de l'héritage. On ne peut posséder aucune entreprise dont l'exploitation déborde la main-d'œuvre familiale ; mais il est parfaitement licite de laisser à ses héritiers une maison d'habitation, et un actif illimité en argent liquide, valeurs d'Etat, bijoux, objets d'art, meubles. Un correctif sérieux : la dernière dévaluation a amputé de moitié les dépôts en banque, des deux tiers les « économies » en obligations d'Etat, des neuf dixièmes les « avoirs » privés en billets.

P. F.

* CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *

" CARTES SUR TABLE "

par James-F. Byrnes

(Morgan, Paris-Londres-New-York)

James Byrnes fait partie du Congrès américain depuis l'autre guerre. Il a été un des magistrats de la Cour suprême. Devenu directeur de l'Office de Mobilisation de Guerre, il entra dans la troupe des vedettes internationales en janvier 45, le jour où Roosevelt l'emmena à Yalta. En avril, Roosevelt meurt. Le 3 juillet, Byrnes est nommé secrétaire d'Etat (c'est-à-dire ministre) des Affaires étrangères par le Président Truman. Il l'est resté cinq cent soixante-deux jours, dont trois cents cinquante furent passés dans des conférences internationales. *Cartes sur table* est le récit ou le commentaire de cette expérience diplomatique depuis Yalta jusqu'en juillet 1947.

On a loué et critiqué *Speaking Frankly* (Parlons franchement, c'est le titre original de *Cartes sur table*). On a dit, aux Etats-Unis comme en Angleterre, que l'ancien secrétaire d'Etat américain aurait peut-être mieux fait, dans l'intérêt des relations russo-américaines, de ne pas publier ce livre. Reproche incompréhensible. L'ouvrage est touffu, honnête. Il n'a rien d'un pamphlet. Il n'est même pas amer. Pour M. Byrnes, il faut prendre les diplomates soviétiques pour ce qu'ils sont : capables de retarder une négociation par n'importe quelles tactiques, pendant des semaines, des mois ou des années ; capables aussi de retourner leurs batteries en quelques heures. Staline savait très bien, à Yalta, ce qu'il voulait faire des Balkans, de la Pologne, etc. Il savait aussi que le conflit à ce sujet avec les Etats-Unis était inévitable. Pourquoi s'est-il engagé à respecter la démocratie au sens de la Charte de l'Atlantique ? Pour gagner du temps. Principe soviétique essentiel : la fin justifie les moyens. Tout indique néanmoins qu'il y a de la place dans le monde pour ce

système de vie américain et pour un système de vie soviétique, et que l'U.R.S.S. évitera la guerre. Après avoir montré *patience et fermeté*, l'ex-secrétaire d'Etat recommanderait plutôt aujourd'hui *fermeté et patience*. On verra, croit-il, les Soviets *se retirer fort décemment*.

P. F.

□ □

VICTOR HUGO, POÈTE DE SATAN

par Paul Zumthor

(1 vol. 330 p., Robert Laffont)

Il est toujours recommandable d'essayer de pénétrer l'œuvre et l'esprit d'un poète par l'étude de ses « obsessions » : les thèmes essentiels d'un poète n'étant pas, en général, fort nombreux, même chez les plus grands. M. Paul Zumthor a étudié chez Victor Hugo, le thème du « proscrit » sous sa forme satanique. Il l'a fait avec la plus grande honnêteté, avec une complète impartialité, et dans la forme la plus claire. Il a parfaitement établi le cadre matériel et moral de cette reprise, de cet élargissement d'un thème romantique et byronien, à la faveur, si l'on peut ainsi dire, de l'exil du poète dans les îles anglo-normandes, de cette solitude bienheureuse et pathétique qui lui permit de se considérer comme l'émule du proscrit angélique.

C'est le moment où Victor Hugo commence la seconde période de sa vie, de beaucoup la plus féconde, celle des *Contemplations*, des *Misérables*, de la *Légende des Siècles* : c'est le moment aussi où il fait tourner les tables, interroge par leur truchement Dante, Moïse, dialogue pendant deux ans avec l'éternité, tout en reprenant un contact intime et quotidien avec la nature, y baignant cette sensualité avide qui est la condition de sa faconde poétique.

Préparant la *Légende des Siècles*, cette histoire poétique de l'homme, il ne pouvait manquer d'y rencontrer Dieu et les anges, Satan et les démons. Sa trilogie se complétait ainsi par *Dieu* et la *Fin de Satan*, recueils écrits alors et qui ne devaient être publiés, incomplets, que beaucoup plus tard. Il interrompt, dès 1860, la *Fin de Satan*, au sommet même de sa maîtrise poétique, qui se révèle dans ce recueil, trop négligé de nos jours, et sur lequel l'ouvrage de M. Zumthor jette une lumière vive et pénétrante.

G. J.-A.

□ REGARDONS VIVRE □ UNE TRIBU MALGACHE

par le Révérend Père Vincent Cotte

(La Nouvelle Édition)

L'ouvrage que le Révérend Père Vincent Cotte, de l'ordre des Prémontrés, vient de consacrer aux Betsimarakes, au milieu desquels il a passé plus de vingt ans de son existence de missionnaire, est l'une de ces monographies de peuplades encore à demi-sauvages si précieuses pour les ethnologues qui dégagent de leur ensemble les traits de l'âme primitive. Avec une rigueur scientifique, qui n'exclut ni le sens du pittoresque ni même celui de l'humour, l'auteur s'attache à décrire et, autant que le lui permet sa longue expérience de la mentalité indigène, à expliquer les rites de leur vie sociale et les formes extérieures de leur culte en particulier les pratiques de magie et les nombreuses sortes de sacrifices qui constituent l'essentiel d'une religion strictement collective, incontestablement monothéiste, du moins à l'origine, fondée sur la crainte plus que sur l'amour, et assimilable, selon sa formule, à un « naturisme complété d'animisme ».

Ce qui donne à l'objet même de cette étude une valeur particulière c'est que, comme l'indique le Père Cotte, l'organisation religieuse et sociale des Malgaches remonte vraisemblablement aux plus anciens habitants de l'île, les Pygmées. Il s'y ajoute pour les lecteurs d'aujourd'hui, un intérêt plus actuel. Cette tribu des Betsimarakes, qui occupe sur une longueur de cinq cents kilomètres la côte orientale de Madagascar, était en effet à la tête de la révolte qui a ensanglanté l'Ile Rouge, révolte que, sans la prévoir, l'auteur explique d'avance lorsque, dans un des chapitres les plus originaux et les plus pénétrants du livre, il expose les dangers pour l'Européen de cette « fraternité du sang » si répandue parmi les indigènes et qui est une sorte d'alliance mystique plus forte que toutes les solidarités de syndicat ou de parti.

JACQUES DE RICAUMONT.

□ □

LA TOUR AUX AMANTS

par Paul Vialar

(Éd. Émile Paul)

C'est un recueil de nouvelles écrites par M. Paul Vialar en marge de ses romans et qui, comme l'annonce le titre emprunté à la première d'entre elles,

ont toutes pour thème unique l'amour ou plus exactement les tourments qu'inflige aux hommes le cruel amour, qu'ils soient princes, petits bourgeois, escarpes ou honnêtes travailleurs. Petits bourgeois dans *la Tour aux Amants*, aristocrates ruinés dans *la Meute*, marins et pêcheurs dans *le Barrage*, *le Fleuve*, *le Mistral*. Notre préférence va à ces dernières : elles ont plus d'originalité et de couleur. L'auteur sait rendre sensible l'atmosphère de ces existences rudes dominées par des passions violentes. Dans ce genre, *le Mistral*, *le Barrage*, *le Fleuve*, *la Fortune* constituent deparfaites réussites.

S. DE LA BAUME.

□ □

THÉATRE COMPLET DE MARIVAUX

(Éditions Nationales)

Le second et dernier volume du théâtre de Marivaux vient de paraître. Il contient dix-neuf pièces — dont *les Fausses Confidences* — et la reproduction des participations musicales de J.-J. Mouret composées pour la *Double Inconstance*, *l'Ile des Esclaves*, etc. Nous avons déjà signalé l'intérêt de cette publication qui vient combler une grave lacune de l'édition française.

□ □

LE VOYAGEUR VOILÉ

par la Princesse Bibesco

(La Palatine-Genève)

Souvenirs de la princesse Bibesco sur Marcel Proust. On y trouve plusieurs lettres inédites de l'auteur de *Swann*, et une série de curieuses dédicaces écrites par lui pour le duc de Guiche, dont la princesse Bibesco évoque les amicales relations avec Marcel Proust. Un amusant chapitre sur César Ritz, le fondateur de l'hôtel où « Marcel » tint si souvent ses assises. Le titre du livre s'explique par une citation de Chateaubriand. Proust, dans sa jeunesse, était, en tant que convive, pareil à ces voyageurs voilés qui peuvent s'asseoir à une table sans qu'on les reconnaisse. Tout le monde l'écoutait avec politesse, mais bien rares étaient ceux qui percevaient la présence de son jeune génie.

BEAUX LIVRES, BELLES HISTOIRES

Tous ceux qui ont monté des bibliothèques d'enfants ont une dette de reconnaissance à l'égard de mesdames Gruny et Leriche, les aimables bibliothécaires de l'Heure Joyeuse. Leur guide, *Beaux Livres, Belles Histoires*, énumère en effet les meilleurs livres pour enfants en les classant d'après l'âge... du lecteur. (Livres pour enfants de cinq à huit ans, de sept à dix ans, de neuf à douze ans, de onze à quatorze ans.) Ce remarquable répertoire, fruit de vingt années de travail, vient d'être réédité par la Maison Bourrelier. Il comporte deux mille titres. Ce ne sont pas seulement les bibliothécaires qui peuvent utilement l'employer, mais aussi tous les parents.

□ □

DES HOMMES, DES BÊTES ※ LE ZOO DE LYAUTEY ※

par Henry Thétard

(La Table Ronde)

Ceux qui se souviennent de la belle réussite que fut l'Exposition coloniale et en particulier du succès remporté par son petit mais délicieux parc zoologique, liront avec grand plaisir ce livre qu'a récemment cité Denise Bourdet; ils y verront combien l'amour intelligent de « nos frères inférieurs » comporte de finesse et de dévouement, qualités qui en font l'apanage des âmes nobles.

L'ouvrage — dont l'avant-propos est un hommage au maréchal Lyautey — débute par deux chapitres consacrés à l'histoire d'ensemble du Zoo; puis lions, singes et éléphants — dans l'ordre de prédilection de l'auteur, je crois — ont droit à trois chapitres d'études particulières, tandis que girafes, autruches, zèbres et antilopes sont groupés dans le chapitre suivant. Un long et intéressant chapitre porte le titre de Physiologie et psychologie animales : l'auteur s'en excuse modestement et prétend simplement *y présenter, le plus clairement possible, quelques réflexions sur les soins à donner aux animaux captifs et sur les méthodes qui s'offrent à un directeur de Zoo pour développer l'intellect de ses pensionnaires et en délimiter les bornes*. C'est en fait un véritable compte rendu d'observations faites durant le temps, malheureusement trop court, où M. Thétard fut directeur du Zoo de l'Exposition.

L. AMAR.

PSYCHOLOGIE DU SUICIDE

par Gabriel DESHAIES

L'ACTE de ceux qui se tuent a toujours paru incompréhensible à ceux qui ne se tuent pas. Il a, depuis quelques décades, soulevé la curiosité des savants français. Sociologues et psychologues y ont même trouvé l'occasion d'une querelle célèbre, chacun d'eux trouvant dans sa science les principes d'une explication suffisante.

Après avoir repoussé toute explication unilatérale, après avoir montré une aversion toute spéciale contre toute interprétation non pas même sociologique, mais simplement sociale, le docteur Deshaies se limite à l'exposé, d'ailleurs fort spirituel, d'une foule d'observations, et à la description de quelques situations typiques (suicides rationnels, passionnels, automatiques, etc., processus punitif, agressif, défensif, etc.), avec tant d'éclectisme, en provoquant un tel éparpillement des faits, qu'il ne laisse pas grand-chose à comprendre et pas grand moyen d'expliquer. Accepterait-il cependant de dire avec Jaspers que le suicide est, par excellence, l'acte que l'on ne peut comprendre?

(Paris, *Presses Universitaires*, 1947, in-8°, 376 p.) R. P.

□ □

LES INNOCENTS DE PARIS

par Gilbert CESBRON

(Correa)

C'EST presque un tour de force d'avoir su reconstituer et maintenir pendant plus de deux cents pages, sans défaillance et sans artifice, le climat à la fois poétique et réaliste d'une certaine enfance, la plus gravement fantaisiste de toutes, celle que Poulbot a illustrée. Dans ce récit des aventures et des exploits d'une bande de gamins de la zone — l'exploration d'un train abandonné, le combat au parc Monceau contre les gosses de riches, la mort de l'un d'eux tué au cours d'un cambriolage — Gilbert Cesbron montre une connaissance rare de la psychologie des enfants.

JACQUES DE RICAUMONT.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Malclès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1177-3-49.

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

□ □

Numéro du 15 avril

□ □

MARCEL ACHARD

Georges Feydeau, notre grand comique

□ □

ANDRÉ MAUROIS de l'Académie française

Le sentiment de l'amour chez Proust

□ □

BERNARD GAVOTY

La vie étonnante de Georges Enesco

□ □

Abonnements : France **350** fr. — Etranger **520** fr.

Administration : 79, bd St-Germain, PARIS (6e)